

MA|G|AZ|INE

MAI

80
PRIX 6 FRS.



ANNABELLA
la grande Vedette
de demain

DANS CE NUMÉRO:

CRÉER c'est ADAPTER par MARCEL L'HERBIER

Un don du Cinéma Parlant : MARCELLE CHANTAL par L.Escoube

Un Roman Complet : UN CAPRICE DE LA POMPADOUR par M.M. Bessy, etc.

Photo R.SOBOL
PARIS

Le monde entier vu et entendu par

ECLAIR-JOURNAL SONORE ET PARLANT

Enregistrement
Tobis Klangfilm - Paris

CH. JOURJON
Editeur
12. rue Gaillon
PARIS



Bug

l'Annuaire
qui
fait
autorité



Édition 1930-1931

Tout
le
cinéma
sous
la main

Annuaire Général de la **CINÉMATOGRAPHIE** et des Industries qui s'y rattachent

FONDÉ EN 1922

LA PLUS FORMIDABLE DES DOCUMENTATIONS
1368 Pages grand format 25x16
Poids: 2 Kgs. 850grs.

Paris: franco domicile 30 frs. - Dép. & Colonies 35 frs. - Etranger 50 frs.
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

CINÉ-MAGAZINE, Éditeur, 3, rue Rossini, PARIS (IX^e)

Chèques Postaux: Paris 309.08

VOICI ENFIN UN OUVRAGE

pour les Commerçants, les Industriels
et les Hommes d'Affaires

l'ENCYCLOPÉDIE de BANQUE et de BOURSE

publiée en collaboration sous la direction de M. FRANÇOIS-MARSAL

5
GROS
VOLUMES
RELIÉS



Contenant
l'ensemble
des connaissances
indispensables
à tous ceux
qui
s'intéressent
aux
opérations
de BANQUE
et de BOURSE

Dos cuir,
fers spéciaux,
tranches jaspées,
format 19 1/2 x 27 cm.

Plus de
3.000 pages,
nombreux tableaux
graphiques, fac-similé, etc.

Plan abrégé de l'ouvrage :

Tome I. Les diverses formes d'Instituts bancaires.
Le Système bancaire à l'Étranger.

Tome II. Les Organes de direction d'une Banque.
Comptes Courants, Comptes de Dépôts.
Le Crédit, Titres et Coupons.

Tome III. Les Opérations financières. Le Chèque.
Mouvements de fonds, Comptabilité.

Tome IV. Les Valeurs mobilières. Historique de
la Bourse.
Organisation des Bourses.
Le Marché au Comptant.

Tome V. Le Marché à Terme. Fonctionnement
d'une Charge d'Agent de Change et
d'une Maison de Coulisse.
Les Bourses de Province et de l'Étranger.

L'Encyclopédie de Banque et de Bourse

est vendue avec de grandes facilités de paiement :

**30 FRANCS 16 MOIS DE
PAR MOIS 16 DE CRÉDIT**

ADRESSEZ-VOUS A :

L'IMPRIMERIE CRÉTÉ

Société Anonyme au Capital de 5 Millions

2, rue des Italiens, PARIS (9^e)

Téléphone : Laffitte 98.02

Prospectus et Notices sur demande

1931

CINÉ-MAGAZINE

MAI

Numéro 5

11^e Année

Sommaire

Pour la Couronne Émile Vuillermoz	5
Un Don du Cinéma parlant: Marcelle Chantal Lucienne Escoube	7
Créer, c'est adapter Marcel L'Herbier	11
Salles de cinéma Marcel Carné	15
Annabella nous parle de ses rêves de jeunesse M.-A. C.	18
« Un Caprice de la Pompadour » Maurice M. Bessy	20
Le Cinéma, spectacle d'enfants? Arlette Jazarin	25
La Mode féminine Marthe Richardot	27
Trois grands Comiques d'Outre-Atlantique Odette Bardou	28
Inventaire André-E. Chorin	31
Les Éphémérides du Cinéma	32
Phonomagazine Maurice Bex	49
De la fête foraine au bal musette pendant qu'on tourne <i>Un Soir de Rafle</i> Marcel-Albert Crance	50
Le Théâtre Maurice Bex	54
« Le Petit Café » Jean de Mirbel	55
Échos et Informations Lynx	58
Des Livres près de l'Écran Lucien Wahl	60
Les Films du Mois Marcel Carné	61
Revue de Presse L. W.	66
Ciné-Magazine en Province et à l'Étranger Courrier des Lecteurs Iris	67
	69

P. P. C.

Ce n'est pas sans une très vive émotion que j'inscris ces lettres initiales conventionnelles pour faire mes adieux à mes chers lecteurs de *Ciné-Magazine*. Soutenu par une vaillante phalange de collaborateurs, qui furent tous des amis, j'ai fait tout mon possible, depuis le 21 janvier 1921, pour mener le bon combat en faveur de l'art cinématographique.

Il y a, en réalité, un peu plus de dix ans que parut le premier numéro de ce qui fut le populaire *Petit Rouge*.

Tout de suite il conquit la sympathie générale et peut s'enorgueillir de compter aujourd'hui une foule d'amis dans le monde entier.

Fidèle au programme que je m'étais fixé, *Ciné-Magazine* n'a cessé depuis de s'améliorer. Sa dernière évolution, il y a dix-sept mois, rallia tous les suffrages, et les multiples encouragements que je reçus alors me furent un grand réconfort.

C'est l'extension même prise par cette grande revue et les exigences de toutes sortes qu'un pareil essor entraîne avec lui qui m'ont décidé à demander à une puissante organisation de poursuivre l'œuvre que j'ai créée et à laquelle je ne peux plus, d'ailleurs, maintenant consacrer tout le temps nécessaire.

Ce n'est plus un enfant, mais un bel adolescent, qui fut l'objet de tous mes soins et que j'ai élevé avec amour, dont je demande aujourd'hui à d'autres mains de prendre la direction.

J'en suivrai avec confiance les progrès et le développement et garderai toujours une reconnaissance émuée à tous les lecteurs de *Ciné-Magazine* et à tous ses amis qui, pendant si longtemps, m'encouragèrent de leur sympathie affectueuse.

JEAN PASCAL.

Fondateur : JEAN PASCAL.

ABONNEMENTS : France et Colonies : un an, 70 francs. — Six mois : 38 francs.
Étranger : Un an : 100 francs. — Six mois : 50 francs.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris N° 309-08.

BUREAUX : 3, rue Rossini, Paris (IX^e). Téléphone : Provence 82-45 et 83-94.

RÉGIE EXCLUSIVE DE LA PUBLICITÉ :
Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e). Tél. : Trudaine 97-70 et la suite.

OUVRAGES MIS EN VENTE A



LES GRANDS ARTISTES DE L'ÉCRAN

Rudolph Valentino (épuisé)
par A. TINCHANT et J. BERTIN
Polia Negri, par ROBERT FLOREY
Charlie Chaplin, par ROBERT FLOREY
Ivan Mosjoukine, par JEAN ARROY
Adolphe Menjou, par A. TINCHANT et R. FLOREY
Norma Talmadge, par A. GREVILLE et J. BERTIN
Ramon Novarro, par MAX MONTAGU
Emil Jannings, par JEAN MITRY
Chaque volume. PRIX : 5 francs.
Port en sus : France : 1 fr. — Étr. : 1 fr. 50.

FILMLAND

Hollywood, capitale du Cinéma.
par ROBERT FLOREY

Nombreuses illustrations hors texte.
PRIX : 15 fr.

Port : France : 1 fr. — Étr. : 2 fr. 50.

DEUX ANS DANS LES STUDIOS AMÉRICAINS

par ROBERT FLOREY

Illustré de 150 dessins par JOËL HAMMAN.

PRIX : 10 fr.

Port : France : 1 fr. — Étr. : 2 francs.

L'USINE AUX IMAGES

par CANUDO
Principaux chapitres : L'Esthétique du VII^e Art. — Réflexions sur le VII^e Art. — Le Langage cinématographique, le Public et le Cinéma, la Part de l'Artiste, le Vocabulaire des Gestes, les Couleurs à l'écran, le Cinéma au service de la pensée, Musique et Cinéma, etc. — Des exemples : Films d'aventures, films comiques, films romantiques, films historiques, films latins, films espagnols, films orientaux.

PRIX : 10 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

Édition luxe : 25 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LE CINÉMATOGRAPE CONTRE L'ESPRIT

par RENÉ CLAIR

PRIX : 2 fr. 50. — Port : 0 fr. 50. — Étr. : 1 fr.

MONDE DE CINÉMA

par S. A. DE BERSACOURT
Portraits littéraires à la manière de La Bruyère et 10 portraits hors texte dessinés par COURAU : Charlie Chaplin, Douglas Fairbanks, Sessue Hayakawa, William Hart, Lillian Gish, Suzanne Blanchetti, Tom Mix, Jaque-Catelain, Buster Keaton.

PRIX : 5 francs. — Port : 0 fr. 50. — Étr. : 1 fr. 50.

LE CINÉMATOGRAPE ET L'ENSEIGNEMENT

par G. MICHEL COISSAC
Appareils et Films d'enseignement. Conseils aux opérateurs, etc.

PRIX : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LA CINÉMATOGRAPHIE

par LUCIEN BULL

PRIX : 9 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LE CINÉMATOGRAPE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIEL

Traité pratique de Cinématographie

par JACQUES DUCOM

Un fort volume 15 x 12. — PRIX : 25 fr.

Port en sus : France : 3 fr. — Étr. : 6 fr.

LES ORIGINES DU CINÉMATOGRAPE

par GEORGES POTONNIÉE

PRINCIPAUX CHAPITRES : La Synthèse du mouvement, La Photographie appliquée au Phénakistiscope, L'Analyse du mouvement, Le Cinématographe Lumière.

PRIX : 3 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LE CINÉMATOGRAPE

par ALBERT TURPAIN

Professeur à la Faculté des sciences de Poitiers.

Son Histoire. — Ses progrès. — Son avenir. — Film coloré. — Film parlant.

PRIX : 7 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

MANUEL DU CINÉASTE AMATEUR

par JACQUES HENRI-ROBERT

PRIX : 7 fr. 50. — Port en sus : 1 fr.

L'ART CINÉMATOGRAPHIQUE

Chaque volume : 12 fr.

Port en sus : France : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

Vol. I : Le Fantastique, par P. MAC-ORLAN. — Le Comique et l'Humour, par A. BEUCLER. — L'Emotion humaine, par Charles DULLIN. — La Valeur psychologique de l'image, par le Dr R. ALLENDY.

Sous le ciel d'Hollywood

TROP PRÈS DES ÉTOILES

choies vues,

par RENÉ GUETTA

PRIX : 2 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE HIMMEL

Un Scandale dans le monde du cinéma

par JEAN RAPHANEL

PRIX : 15 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

Sous le ciel d'Hollywood

TROP PRÈS DES ÉTOILES

choies vues,

par RENÉ GUETTA

PRIX : 2 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

MON CURÉ AU CINÉMA

roman

par MAURICE DE MARSAN

PRIX : 10 fr. — Port : 2 fr. — Étr. : 1 fr.

HEURES D'ACTRICE

par HUGUETTE (HUGUETTE ex-DUFLOS)

PRIX : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE HIMMEL

Un Scandale dans le monde du cinéma

par JEAN RAPHANEL

PRIX : 15 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

Extrait de notre catalogue

PHOTOGRAPHIES BROMURE 18×24

ARTISTES DE CINÉMA

- 69 Simone Vaudry
- 70 Francesca Bertini
- 71 Claire Windsor
- 72 Mae Murray
- 73 Richard Barthelmess
- 74 Greta Nissen
- 75 Mae Murray
- 76 Adolphe Menjou
- 77 Bebe Daniels
- 78 Norma Talmadge
- 79 Florence Vidor
- 80 Gloria Swanson
- 103 Léon Mathot
- 105 bis Rud. Valentino
- 106 Norma Talmadge
- 109 Sessue Hayakawa
- 114 Antonio Moreno
- 119 Norma Talmadge
- 122 Douglas Fairbanks
- 123 William Farnum
- 127 Pearl White

- 131 Bebe Daniels
- 161 Thomas Meighan
- 163 Jean Toulout
- 183 Harold Lloyd
- 184 Alla Nazimova
- 185 Max Linder
- 189 Georges Biscot
- 212 Charles Ray
- 213 Lilian Gish
- 216 Viola Dana
- 221 Gloria Swanson
- 223 Mildred Harris
- 224 Séverin Mars
- 225 André Nox
- 226 Gina Palerme
- 227 Marion Davies
- 228 G. de Gravone
- 235 Gaston Jacquet
- 236 Raquel Meller
- 237 Jean Angelo
- 238 Georges Vautier
- 239 Sandra Milovanoff
- 242 André Roanne
- 243 Maxudian
- 244 Charles de Rochefort
- 246 Gaston Norès
- 248 Enid Bennett
- 249 Douglas Fairbanks
- 250 Adolphe Menjou
- 251 France Dhélia
- 252 Betty Blythe
- 253 Huguette ex-Duflos
- 254 Nita Naldi
- 255 Richard Barthelmess
- 261 Richard Dix
- 262 Mae Bush
- 263 Gloria Swanson
- 264 Norma Shearer
- 266 Richard Dix
- 268 Nicolas Koline
- 276 Léon Mathot
- 277 Soava Gallone

PRIX FRANCO : 3 FRANCS PIÈCE

Joindre les fonds en chèque postal (n° 309-08), chèque ou mandat.

POUR LA COURONNE

Par ÉMILE VUILLERMOZ

L'ÉPOQUE est dure pour les têtes couronnées. La profession de roi commence à entrer depuis quelque temps dans la catégorie des métiers insalubres. Partout les peuples tendent à faire dans les palais royaux des expériences de nettoyage par le vide.

Où pourront donc se réfugier désormais les souverains sans emploi?

On peut leur conseiller charitalement de songer à la carrière inespérée qui s'ouvre pour eux dans nos studios de prises de vues.

Dans la pièce féroce et magnifique de Bernard Zimmer, dans ce *Beau Danube rouge* qui remue tant d'idées neuves et hardies, on voit un metteur en scène hongrois fort embarrassé pour reconstituer dans les appartements impériaux une scène historique. La formation du principal interprète, — un plongeur de restaurant qui présente avec le souverain déchu une providentielle ressemblance, — lui donne du fil à retordre. Cependant, le maréchal du palais, à force de bons conseils, arrive à faire de cet humble travailleur un tyran fort présentable.

Tous ces soucis seront désormais épargnés à nos techniciens si les jeunes princes et princesses en disponibilité veulent bien expérimenter leur valeur photogénique. Jamais, en effet, on n'a fait à l'écran une pareille consommation de rois, de reines, d'infants et d'infantes, de princes-héritiers, d'archiducs et de princesses consorts.

Cette tradition nous vient directement de l'opérette viennoise. Lorsque le cinéma devint parlant et chantant, il s'empara immédiatement de ces petites principautés danubiennes, plus ou moins imaginaires, où, dans un décor somptueux, de tendres idylles se nouent entre jeunes gens revêtus de costumes de cour et de brillants uniformes.

Scéniquement et musicalement, c'était là, si l'on peut dire, ce que les metteurs en scène appellent du travail « tout cuir ». *Parade d'Amour* nous le fit bien voir.

Depuis, nous avons vu exploiter méthodique-

ment et intensivement le procédé, qui ne manque pas, en effet, d'efficacité et abonde en ressources de toute espèce. Aujourd'hui, le pli est pris, et l'on voit une Lilian Harvey, un Willy Fritsch et un Garat nous donner coup sur coup, sur le même thème, ces deux variations qui s'appellent *Valse d'Amour* et *Princesse à vos ordres*.

Il est curieux de constater combien les peuples chérissent les jouets qu'ils ont brisés. Le public français adore toutes les histoires qui se passent dans une cour royale et qui le conduisent dans un bal où tournoient de grandes dames et de beaux officiers à brandebourgs.

Notre démocratie ne se lasse pas d'applaudir des cortèges officiels et de reconstituer infatigablement les fastes des régimes qu'elle a abolis. On sait avec quelle ferveur nous accueillons les souverains étrangers et nous contemplons, les yeux écarquillés d'émerveillement, les grands enterrements et les grands mariages. Et, lorsque toutes ces ressources sont épuisées, nous élisons immédiatement une reine des blanchisseuses, des modistes, des charcutières ou des dactylos, pour le plaisir de les voir défiler couronne en tête et d'organiser en leur honneur de solennelles réceptions.

L'opérette d'écran, qui s'appuie sur cet appétit ingénue, est donc assurée de la faveur des foules républicaines. Il ne faudrait pas y chercher une indication politique imprudente et en conclure à un retour prochain de la monarchie en France. Comme l'a fait remarquer avec sagacité Georges de La Foucardière, ce que nous aimons surtout, ce sont les rois des autres. Mais nous les aimons bien.

D'ailleurs, ces aimables fantaisies dansantes et chantantes qui envahissent nos cinémas nous présentent les régimes d'absolutisme sous un jour singulièrement aimable. Les princesses y sont exquises de joliesse, de fantaisie et de pétulance. Les jeunes princes-héritiers sont délicieux et ont les idées larges. Jamais la tyrannie n'avait été photographiée sous des dehors aussi aimables. Il ne faut

donc pas s'étonner des applaudissements dont les couvertures des défenseurs conscients et organisés du suffrage universel.

Reconnaissez ici un des instincts les plus caractéristiques du public, et particulièrement de celui qui n'a pas été favorisé par la fortune. Le cinéma a toujours été pour lui un moyen de se donner l'illusion temporaire d'une ascension sociale.

Les femmes de ménage ont horreur des films qui se passent dans les cuisines des petites bourgeois qui les emploient. C'est en vain qu'un auteur de talent s'efforcera de multiplier dans ce domaine les observations justes et les notations pénétrantes qui devraient les intéresser particulièrement. Elles ne lui sauront aucun gré de s'être penché si attentivement sur leur humble vie pour en extraire une philosophie ou une morale. Elles n'ont qu'une idée : s'évader de leur modeste condition par la fenêtre de l'écran. Elles ne viennent pas au cinéma, vous diront-elles, pour y retrouver ce que la vie leur apporte tous les jours.

Elles sont saturées de ces impressions et veulent s'élever d'un degré sur l'échelle sociale. Les films qui les enchantent sont ceux qui se passent dans le grand monde et qui les font pénétrer dans une salle à manger éblouissante ou dans un salon de la haute aristocratie. Évidemment, elles se font beaucoup d'illusions sur l'authenticité de ces décors et de cette ambiance, mais leur plaisir demeure complet, puisqu'il n'y a que la foi qui sauve.

Seuls, les gens comblés par le destin éprouvent le besoin de s'encaniller. C'est pour eux et non pas pour le peuple qu'on exploite la formule conventionnelle de la valse chaloupée ou des bouges, dont la mise en scène, les décors et la figuration ont été

réglés une fois pour toutes par les préfets de police qui organisaient les tournées des grands ducs. La population de nos faubourgs ne s'intéresse pas à cette crapulerie d'une exactitude approximative. Elle est beaucoup plus heureuse de fréquenter familièrement les grands chambellans et les chef du protocole.

Et tout Ménilmontant a frémi d'un juste orgueil en voyant un glorieux enfant du quartier, le « gas Maurice », embrasser, aux côtés de Jeanette Mac Donald, la carrière royale et réclamer non seulement les délices mais les responsabilités du pouvoir.

Il ne faut pas sourire de ce naïf désir d'ascension qui se manifeste sous cette forme puérile parmi les spectateurs les moins cultivés de nos salles obscures. C'est au fond une des dernières manifestations de cet idéalisme collectif dont on nous annonce la disparition et qui survit malgré tout à tous les bouleversements idéologiques.

Et c'est là que l'on peut apercevoir le rôle magnifique dévolu au cinéma dans la civilisation universelle. L'écran est le grand pourvoyeur d'idéal des hommes d'aujourd'hui. Il est la forme vulgarisée et démocratisée du lyrisme et de la poésie. Cette mission, il la remplit plus complètement et plus efficacement que le théâtre. Car l'image est plus fascinatrice que le verbe et l'œil plus curieux que l'oreille.

Sans doute, les maîtres actuels de la production ne comprennent pas toujours leur devoir de directeurs de conscience. Mais il ne faut pas accuser le cinéma des fautes commises par ses « mauvais bergers ».

ÉMILE VUILLERMOZ.



Un Don du Cinéma Parlant

MARCELLE CHANTAL

DANS le désordre, les changements sans nombre, le bouleversement pour tout dire qui a été introduit dans le domaine paisible du cinéma muet, acteurs et actrices ont vu, du jour au lendemain, leurs conditions d'existence transformées ! Tout d'abord le facteur « nationalité », jusque-là sans danger, devint prédominant : moment de transition, d'ailleurs, du moins espérons-le ! Puis, et surtout, il fallut avoir ou acquérir de nouveaux talents ! Une voix « phonogénique » et, chose encore plus appréciée, une voix, tout court. Car les possibilités du parlant sont multiples, et ce n'est pas parce qu'il a encore été jusqu'ici trop souvent assez mal employé que l'on ne doive pas lui faire confiance, au contraire !

Chanter, dire, parler plutôt, jouer ! Voilà de bien exigeantes conditions. Aussi quelques éclipses se produisirent-elles. Il ne faut pas gémir sur un nouvel état de choses, mais s'employer, avec patience, intelligence et persévérance, à ce qu'il en sorte toutes les potentialités les plus insoupçonnées. Au lieu donc de pleurer sur ce qui subit, actuellement, une totale défaillance, envisageons donc, avec sympathie, les nouveaux dons que cet art en évolution nous donne aujourd'hui. Reconnaissons aussi qu'il nous a amené de nouveaux et bien charmants sujets de le louer.

Parmi les vedettes dont le sonore soit parrain, il n'en est pas chez nous qui ait gagné plus vite la « grande vedette » que Mme Marcelle Chantal ; son histoire sera, j'en suis sûre, lue avec plaisir par un public qu'elle a conquis, par son charme, sa beauté, son talent sincère et émouvant.

Marcelle Chantal est Française, Française de France, ai-je besoin de vous le dire ? Les lignes douces et pures de son visage, la ligne si noblement simple de sa coiffure et de son front, de tout son corps harmonieux, la révèlent fille de notre





sol. Sa voix est d'un timbre infiniment agréable, un peu lent et berceur, d'une douceur qui peut passer à une passionnée violence ; c'est un bel alto ; mais, lorsqu'elle chante, alors c'est bien autre chose : une ligne très pure, très cristalline, perles fluides qui glissent et reglissent entre les doigts de rêve de la musique, flexions moelleuses, notes rondes, bien dignes de sortir d'une gorge aussi charmante !

Marcelle Chantal chante ! et le chant fut sa première préoccupation, son premier amour ! N'a-t-elle pas raconté que son premier souvenir, c'est l'émotion qui la bouleversa, un soir que, cachée derrière une porte, elle entendit sa mère chanter ! Car Marcelle Chantal a une sensibilité frémissante, elle la maîtrise et la domine, mais nous devinons le brisement imperceptible, le frisson réprimé ! Petite fille, elle aimait donc passionnément le chant, et, lorsqu'elle grandit, il vint tout naturellement à l'idée de ses parents de lui faire apprendre à chanter ! Donc, tandis qu'en fillette studieuse et sage elle s'instruisait ainsi que tous les autres enfants, les livres refermés, c'était au tour des vocalises, des exercices, de l'harmonie et du solfège. Mais elle apprenait tout avec conscience, application, compréhension !

Les leçons finies, elle redevenait libre de son temps ; alors commençait le règne du merveilleux ! A-t-on jamais songé au royaume à la fois étrange et familier, infiniment proche et cependant inaccessible que représentent, aux yeux des enfants imaginatifs, les glaces ! Il y a là un univers tout entier, ignoré des grandes personnes. Et cet univers, Marcelle Chantal le découvrit bien vite ; aussi, une période enivrante commença : les glaces devinrent la scène où l'enfant se donna de merveilleuses représentations ; déguisée, — autre amour de l'enfance, — elle fut tour à tour des princesses ensorcelées, des sorcières redoutables, de bonnes fées, des reines captives, et, l'imagination aidant, elle donnait la réplique à de nombreux partenaires, fantômes confus, visibles pour elle seule dans le brouillard qui obscurcit parfois les miroirs.

D'ailleurs le théâtre fait

de l'enfance, — elle fut tour à tour des princesses ensorcelées, des sorcières redoutables, de bonnes fées, des reines captives, et, l'imagination aidant, elle donnait la réplique à de nombreux partenaires, fantômes confus, visibles pour elle seule dans le brouillard qui obscurcit parfois les miroirs.

D'ailleurs le théâtre fait

partie du cercle habituel de ses rêveries ; on l'y amène parfois, elle se souvient avec un inexprimable bouleversement de *Lucrèce Borgia* où Sarah est si belle ! et de ces soirées mémorables l'enfant rapporte à la maison de quoi alimenter ses rêves et ses jeux pendant des jours et des jours !

La lecture apporte aussi son appoint magique ; elle est tour à tour les héroïnes tendres et pathétiques de Loti, elle est également les malheureuses princesses des tragédies raciniennes, et le temps passe, elle a quinze ans, elle est charmante, pleine de réserve gracieuse, de souriante réverie ; elle chante toujours, elle a appris la danse ; mais, devant le refus de ses parents à lui laisser poursuivre cette carrière, elle songe au chant, elle demande tant et tant qu'on finit par accepter ; elle pourra se présenter au Conservatoire !

A seize ans, elle tente la chance ! Elle prend part au concours d'admission, elle est reçue ! Elle est joyeuse, elle va pouvoir se perfectionner, travailler. D'instinct, cependant, elle reste solitaire ; ayant grandi seule, elle n'a pas l'instinct grégaire ; elle n'évite pas les camarades, mais elle ne noue pas d'amitiés, ni de relations avec aucun d'entre eux.

Elle remporte une médaille dès la première année, un accès de chant dès la seconde, mais alors se place un événement qui modifie toute la vie de la jeune fille : elle se marie, elle épouse M. Jefferson-Cohn. Elle donne sa démission, non sans tristesse ; le regret lui reste tout au fond d'elle-même, elle ne sait pas encore que l'avenir lui offrira de belles revanches.

Elle chante cependant dans des fêtes de charité à Nice, mais ce n'est là qu'une distraction d'amateur, et cela reste sans contact avec le vrai public. Une occasion se présente de chanter au concert Padeloup : elle accepte.

De ce jour, le théâtre la reprend peu à peu. Mais les occasions étaient rares, elle restait l'amateur ! *Thaïs* à l'Opéra, *La Vie de Bohème* à l'Opéra-Comique, des récitals, des apparitions sur les planches du Touquet ou de Deauville ; c'était à peu près tout. Cependant, de plus en plus éprise de son art, Marcelle Chantal travaillait



incessamment, sans pour cela abandonner la peinture, qu'elle pratique fort agréablement.

Mais c'est le cinéma qui devait lui montrer sa voie ! Son mari avait assuré, pendant une saison, la direction du théâtre des Champs-Élysées ; il y présenta des films, entre autres *Le Roi des Rois*, mais Mme Marcelle Chantal eut l'idée ingénue d'y organiser de beaux galas de danse ; puis c'est la réalisation d'un opéra-jazz de Krenek, *Johnny mène la danse*, dans lequel elle tient le rôle principal. Elle y remporte un beau succès, mais un fait nouveau vient tout transformer !

Alors, le sonore commençait à faire son invasion en France. Gaston Ravel devait monter *Le Collier de la Reine* ; Pola Négri avait été pressentie. Ravel, qui connaissait Marcelle Chantal, lui offrit un petit rôle dans le film ; elle refusa, déclarant qu'elle ne débuterait pas dans un aussi mince personnage ! Des difficultés ne tardèrent pas à s'élèver avec Pola Négri, et Gaston Ravel proposa à Marcelle Jefferson-Cohn le rôle de... Jeanne de Lamothe !

Le Collier de la Reine : mot magique, histoire étonnante où le drame, la comédie, le vaudeville, le mélodrame... et la pièce historique prennent place tour à tour. On y passe de la mansarde de l'authentique descendante des Valois au temple de l'Amour à Versailles, des tripots du Palais-Royal au salon de Marie-Antoinette, des voûtes de verdure de Trianon à celles, lugubres, de la Conciergerie ! Sujet bien digne d'une « superproduction ». Et non seulement les décors, les contrastes étaient faits pour attirer les cinéastes, mais les personnages eux-mêmes ne sauraient laisser indifférents ! La reine de France, victime véritablement innocente cette fois, et digne de sympathie, et qui, cependant, ne pourra jamais faire éclater aux yeux du peuple cette innocence même, la reine donc, dans tout l'éclat de sa beauté, et figure prodigieuse, Jeanne de Valois, comtesse de Lamothe, descendante des rois, femme sans scrupule, femme dévorée d'ambition, belle, intelligente, aventurière de génie !

Ce fut donc une chose entendue ; celle qui était alors Mme Jefferson-Cohn fut Jeanne de Lamothe ! On tourna. Elle dut se plier aux nouvelles exigences de ce métier tyrannique entre tous ; il lui fallut se lever tôt, se rendre dans un studio lointain, attendre, répéter, recommencer, déjeuner rapidement, attendre encore, répéter à nouveau, jouer, et recommencer, recommencer ! Et cela pendant bien des jours ! Mais l'amour du métier la prenait. Plus il se montrait exigeant, plus elle tenait à donner d'elle-même. Et non seulement il fallut jouer, mais encore parler et chanter.

Souffrir aussi ! Car le rôle est dur, pénible à souhait ! Dans la scène du jugement et de la torture, Marcelle Chantal avait été laissée à elle-même ; il n'y avait pas eu de dialogue, de cris de composés ; Gaston Ravel s'en était remis à son émotivité d'artiste ! Cette scène, présente dans toutes les mémoires, fut jouée dans un mouvement remarquable, avec des accents bouleversants de sincérité.

Enfin le film sortit. Il remporta, sitôt sa parution,

le plus grand, le plus merveilleux succès. Le nom de Jefferson-Cohn était sur toutes les bouches. On ne savait trop louer la perfection de son jeu, de sa beauté, de sa grâce ; son aisance tour à tour majestueuse et enjouée, cette allure piquante très « gravure du temps » (comme elle jouera bien le difficile chef-d'œuvre de Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*), ce charme incomparable à porter les modes délicieuses et difficiles de 1780 furent pour les yeux un incessant plaisir. La sincérité de son jeu, ses ressources dramatiques étonnantes et variées, sa liberté d'allures, sa coquetterie, sa colère, son indignation, son effroi et la terrible vérité de ses cris d'horreur devant la torture prouvaient que « ce coup d'essai était un coup de maître » !

Mais... du jour au lendemain, il n'y eut plus de « Jefferson-Cohn ». Il y eut bien mieux ! Il y eut une femme toute simple, toute charmante, tout humaine, avec un doux nom paisible qui va à son visage ainsi qu'à la ligne si pure et si nette de sa coiffure : il y eut Marcelle Chantal !

Après cette entrée bondissante, éblouissante, qui nous subjugua, Mme Marcelle Chantal nous émut dans *La Tendresse* et, certes, rien de plus différent que d'assister, possédé encore des souvenirs du *Collier*, à cette création ! Douce, harmonieuse, infiniment gracieuse, elle donne un spectacle de mesure délicate et précieuse ; elle est amoureuse avec sincérité et je ne sais quoi de dépouillé, d'avertie, d'être qui ne ruse pas avec les autres, et qui, pleine d'indulgence, ne s'attend guère qu'à autre chose qu'à pardonner. Elle s'évade, cependant, au besoin même d'un grand amour : parce qu'une brusque tentation l'a saisie, parce qu'elle est passionnée de jeunesse, parce qu'un jeune amant lui a fait passer devant les yeux de magiques promesses d'amour ! Mais comme elle est bien la femme de *La Tendresse* ! Par-dessus tout, au-dessus de tout, elle sait se pencher et dire, d'une intonation presque maternelle : « Mon petit » !

C'est pourquoi, dans *Le Secret du Docteur* aussi bien que dans *Toute sa vie*, *Le Réquisitoire* et *Les Vacances du Diable*, elle a continué à nous plaire, à nous dévoiler le jeu nuancé de ses émotions, de ses plaisirs et de ses chagrins !

Cependant, qu'il nous soit permis de formuler ici un vœu ! Que Mme Marcelle Chantal n'oublie pas à quel point elle est faite, — chose assez rare pour qu'on y insiste, — pour interpréter de grandes figures ! Sa race, son esprit, sa beauté, qui la firent triompher et créer une inoubliable Jeanne de Lamothe, seront, espérons-le, mis souvent à contribution pour incarner d'autres héroïnes de haut style.

Marcelle Chantal a des qualités humaines qui la rendent émouvante partout (je suis sûre qu'elle sera une Renée Nérée infiniment vraie dans cette *Vagabonde* que réalise Solange Bussi), mais, surtout, elle a les qualités nécessaires pour les « grands rôles ».

Qui lui composera de beaux scénarios ?

LUCIENNE ESCOUBE.

CRÉER, C'EST ADAPTER

Par MARCEL L'HERBIER

Pour Carlos Larronde.

DANS un récent article publié par *Le Soir*, mon ami Carlos Larronde abrite deux colonnes d'un réquisitoire serré contre les réalisateurs de films sous ce titre proprement saisissant :

ADAPTER N'EST POINT CRÉER.

En brandissant une vérité aussi indiscutable, en jouant d'un tel aphorisme qui, de loin comme de près, fait figure de truisme, en affirmant que ne pas créer (adapter) c'est ne point créer, en s'enrôlant ainsi sous les bannières de La Palisse pour foncer sur des portes ouvertes, où veut en venir le subtil penseur de *La Couronne de l'Unité*, dramaturge à ses heures et journaliste de grand style ?

Il doit nourrir un dessein mystérieux, qui va se révéler soudain.

Quand on estime Carlos Larronde comme il le mérite, on est obligé en effet de penser que le titre de son article n'est qu'une feinte... une fente plutôt, d'où ce magicien va faire surgir quelque signification inattendue d'une portée convaincante.

Malheureusement, dès qu'on chemine à travers sa dialectique, on s'aperçoit que ce gracieux miracle refuse de se produire.

Il faut en rabattre.

Le titre de notre ami n'est pas à double fond, ni truqué par un illusionniste.

Il ne dit que ce qu'il dit.

Comme l'autre appelle un chat un chat, Larronde appelle « ne pas créer... ne pas créer ! ».

Dès la première phrase de son article, il va de lui-même vous en convaincre.

La voici :

« Le metteur en scène est-il l'auteur d'un film aussi complètement qu'un écrivain est l'auteur d'un livre ?... Pas toujours. Il faut distinguer entre le

réalisateur d'un film qui invente son scénario et celui qui l'emprunte... »

Et Carlos Larronde de préciser :

« Comment n'accorderait-on aucune place à l'idée, cellule-mère, inspiration initiale d'un film ? »

Voilà une déclaration nette.

A René Clair qui eut l'audace d'écrire que le metteur en scène est dans tous les cas l'auteur du film, Carlos Larronde répond qu'il y a deux cas distincts :

Celui où le metteur en scène, étant l'auteur du thème, devient l'auteur du film ;

Celui où le metteur en scène, n'étant pas l'auteur du thème, reste un metteur en scène... c'est-à-dire l'opposé d'un créateur, d'un auteur, bref : un adaptateur.

Ainsi, toujours d'après Larronde, quand René Clair réalise *Sous les Toits de Paris*, dont le scénario (l'idée initiale, la cellule-mère) est de lui-même, il est auteur de film.

Mais le même René Clair, s'il réalise *Le Million*, d'après une pièce de Georges Berr, déchoit soudain — et automatiquement — du rang d'auteur.

Même si son film est d'une originalité incontestable, s'il n'a de vertu, de vie, que par l'image, même s'il représente du cinématographe pur, René Clair n'est plus qu'un simple adaptateur, quelque chose comme un transcripteur,

un traducteur, voire un « recopieur », pour ne pas dire un copiste...

Car Larronde s'entête dans son affirmation préliminaire :

ADAPTER, CE N'EST POINT CRÉER.

Bien sûr, « adapter », ce n'est pas « créer ».

C'est même, par définition, le *contraire* de créer.

Mais comment un homme d'esprit moderne tel que Larronde peut-il si mal poser une question ciné-



(Studio Lorelle.)

MARCEL L'HERBIER.

matographique qu'elle se situe tout entière sur le plan littéraire.

Pour cet excellent homme de lettres, la qualité d'auteur de film découlerait entièrement de la qualité d'auteur de scénario.

Ainsi tout le cinématographe se tiendrait dans la dépendance de la littérature.

Ne serait qu'une annexe de cette noble activité d'art.

C'est *par elle*, à travers elle, qu'un réalisateur de films pourrait aspirer à faire, un jour, bonne figure dans sa profession.

D'elle seule lui viendront les honneurs et le titre même d'auteur qui qualifie son travail.

Mais, s'il n'est pas littérateur, inventeur de drame, faiseur de scénario, alors pas de salut pour lui.

A perpétuité, relégué par l'art, forçat de l'image, il demeurera... *metteur en scène*.

Et même moins, s'il faut parler comme Larronde : adaptateur.

Déplorable perspective.

Vous me direz que le bagne où notre critique expédie les cinéastes coupables de manquer d'un laissez-passer littéraire est fort honorablement fréquenté :

Lewis Milestone, qui composa *A l'Ouest rien de nouveau*, d'après le roman de Remarque ;

Von Sternberg, qui réalisa *L'Ange Bleu* et tous ses films d'après des scénarios d'autrui ;

Poudovkine, qui mit en scène *La Mère*, de Gorki ;

Feyder, qui s'inspira de la *Thérèse Raquin* de Zola ;

Eisenstein, qui façonna *Potemkine* d'après des documents et des récits d'histoire ;

Tous ceux-là qui, selon Larronde, ne sont pas des créateurs, pas des auteurs de films ;

Tous ceux-là en qui il ne veut voir que des adaptateurs sont le très bel ornement de ce pénitencier de la pellicule.

Si indifférents que soient ces poètes de l'image à un tel ostracisme, leur condamnation en bloc appelle une révision.

Ouvrons le procès de Larronde.

L'erreur de Carlos Larronde n'est pas mince. Il semble qu'elle soit au moins triple. C'est-à-dire persévérente... diabolique...

Tout d'abord, il écrit à tort :

« Comment n'accorderait-on *aucune place* à l'auteur du scénario, — idée initiale, cellule-mère? »

Or personne, nul cinéaste en tout cas, n'a jamais songé à n'accorder « aucune place » au littérateur, au dramaturge, auteur du thème sur lequel est bâti le film.

Toutes les annonces de films proclament hautement qu'une place lui est faite au soleil des sun-lights, — une place le plus souvent remarquable, — et quelquefois usurpée.

Mais nul ne saurait aller jusqu'où va Larronde, qui, sur cette question, perd toute mesure, se montre homme, exclusivement de lettres, tourné délibérément le dos à la réalité cinématographique et exige pour

l'auteur de la « cellule-mère » la première place, la seule, et si exclusive qu'elle relègue le metteur en scène au rang de simple faonnier d'images, de simple adaptateur d'un thème écrit.

Entre n'accorder aucune place (ce qui serait injuste) et accorder la première (ce qui est folie), il y a la nuance... d'un abîme.

Larronde y tombe.

C'est son premier faux pas.

Le second ne vaut guère mieux.

Larronde croit dur comme fer que, lorsqu'on place un metteur en scène en face du roman, du drame qu'il est chargé de porter à l'écran, il est dans la même situation qu'un romancier qui doit traduire, adapter en français l'œuvre d'un confrère étranger.

« La différence entre le mot *auteur* et le mot *adaptateur* qui existe pour un écrivain quand il transpose dans sa langue une œuvre étrangère ou archaïque *n'est pas moins précise* (affirme Larronde) pour un réalisateur de film, quand il transporte sur la langue du cinéma une œuvre écrite. »

Cette erreur est vraiment trop manifeste pour qu'on y insiste.

En quoi la besogne de l'auteur de film peut-elle s'apparenter à celle du traducteur ?

Elles s'opposent.

Elles se contredisent entièrement.

Pour le traducteur, il s'agit *uniquement* de revêtir un texte étranger d'équivalents linguistiques, spirituels, folkloriques français.

Mais c'est un transport sur le même plan. Dans le même art.

Pour un créateur de film, il s'agit, au contraire, de prendre un texte obéissant aux lois de l'art littéraire et de le transporter en esprit et en essence dans un domaine opposé obéissant aux lois contradictoires de l'art cinéphonique.

C'est un transport d'un *plan dans un autre*, d'un art statique à un art dynamique. Un transport non moins long, non moins périlleux que celui d'une pièce en opéra, que celui d'un modèle vivant en tableau, que celui d'une statue... en poème.

Par suite, plus un traducteur est fidèle, moins il « trahit », plus il est un remarquable traducteur.

Mais plus un auteur de film est fidèle au modèle littéraire, moins il est fidèle au cinématographe. Et plus il « trahit » son thème initial... sa cellule-mère, plus il sert son art. Plus il est près de composer un film.

En somme, le traducteur est comme un élève d'harmonie qui construit les accords d'une marche d'après une base chiffrée par le professeur.

Son invention se heurte à des nombres. Sa latitude est limitée.

Il atteint son maximum de liberté créatrice lorsqu'il est, par exemple, ce compositeur qui orchestre la mélodie d'un confrère. Mais là encore il n'est qu'un transcriveur.

Quand Rimsky-Korsakoff « orchestre » le Boris Godounov de Moussorgski, quand il le fait passer de la langue mélodique à la langue symphonique, il ne joue, lui aussi, que le rôle d'un traducteur... d'un adaptateur, adaptateur de génie, mais adaptateur.

Par contre, Moussorgski est-il l'*adaptateur* en musique du poème sur Boris écrit par Pouchkine qui sert de libretto (scénario) à son opéra ?

Ou est-il l'auteur de son opéra ?

Il en est l'auteur, le seul auteur, indubitablement, comme Pouchkine est l'auteur des vers.

Et Wagner qui composa lui-même ses livrets, est-il plus auteur que Moussorgski, Mozart, ou Debussy qui les empruntèrent ?

Créer de la musique sur n'importe quoi, de vous ou d'un autre, c'est créer de la musique.

Créer un film sur n'importe quel thème, de vous ou d'un autre, c'est créer un film.

Et certes, comme dit Larronde, adapter, ce n'est pas créer.

Mais voilà son erreur profonde. Faire un film, ça ne peut jamais équivaloir à adapter, même s'il s'agit de travailler sur un thème étranger.

Car faire un film, c'est inventer une musique d'images, de son, de rythme ; c'est composer des valeurs visuelles, sans aucune équivalence dans un autre art :

C'est créer.

C'est atteindre à la hauteur du rôle... d'auteur.

Larronde répugne à monter jusque-là.

C'est son deuxième faux pas.

**

Le dernier est plus amusant. Il a l'air d'un hiatus des jambes...

Il s'apparente aussi à une contrepoterie classique !

« Qu'un réalisateur de film fasse une adaptation cinégraphique d'*Hamlet*. Aucune loi, malheureusement, n'interdit, grogne Larronde. Qu'on l'appelle l'*auteur d'Hamlet*, je suis peut-être vieux jeu, mais il y a un petit *Shakespeare* qui me gêne. »

Voilà le grand cri lâché. Le cri de guerre. Il est dans la tradition. Il ne peut nous surprendre.

Shakespeare, l'art, le passé, le chef-d'œuvre, ce sont des entités taboues... des monarques de droit divin interdits aux attouchements de ce proléttaire de droit humain : le cinématographe...

Que Larronde, littérateur-né, se mué, au premier souffle des progrès cinéphoniques, en farouche directeur d'une ligue pour la protection des paysages littéraires, c'est tout à fait dans l'ordre des choses prévues...

Il n'est pas obligé de montrer plus d'héroïsme révolutionnaire que la majorité des bourgeois de France, fils de la Révolution (qu'ils disent), mais qui, sous les bouleversements mondiaux soufflant depuis trente ans en rafales accrues, se sont rejettés plus obstinément que jamais vers les vieilles idolâtries spirituelles et dans le confort typique de leur ameublement pseudo-Louis XVI.

« Le monde ayant toute caducité en haute estime, vite charbonnons-nous des rides. »

C'est bien cela que fait Larronde en même temps que la majorité. Il suit, dans sa position

spirituelle, ce conseil de Baudelaire (1), et il se « charbonne des rides » avec tant d'épaisseur que, lorsqu'il vise le cinématographe, il n'y voit plus que du feu et, lorsqu'il évoque l'art, il le fait avec la foi du charbonnier.

Car c'est bien « à l'aveuglette » que Larronde étaie ici ce respect forcené de l'art... et de Shakespeare.

On va le voir.

Première contradiction : Larronde admet sans contredit qu'Ambroise Thomas, musicien peu considérable, soit considéré comme l'*auteur* de l'opéra *Hamlet* (« adapté » pourtant, s'il faut parler comme notre critique, de Shakespeare).

Mais rien au monde ne lui ferait admettre que Charlie Chaplin, s'il réalisait sur le même thème d'*Hamlet* ce film dont il tourna déjà quelques scènes, pût être jamais considéré comme l'*auteur* d'*Hamlet-Film*.

Malgré son indiscutable génie, ce cinéaste s'entend condamner par Larronde à n'être à perpétuité, et quelle que soit sa réussite, qu'un adaptateur d'*Hamlet*, un transcriveur... un traducteur.

Bref un succédané de Ducis ou de Duval.

Pauvre Charlot !

On le voit, c'est par contradiction flagrante que Larronde admet pour un auteur de musique ce qu'il refuse à un auteur de film.

La cinéphonie est pourtant aussi loin de la littérature que la musique l'est de la poésie.

Toutes deux vivent dans un monde tranché, un monde à elles, où elles ont leurs lois, leur beauté particulières et tout ce qui constitue un art à part.

Seconde contradiction.

Larronde pose en principe, en fait, en axiome, que Shakespeare est, lui, indiscutablement l'*auteur d'Hamlet*.

Or, si l'on applique à Shakespeare les théories que Larronde prétend appliquer aux auteurs de films, c'est clair : *Shakespeare n'est pas l'auteur d'Hamlet*.

Il n'en est que le transcriveur, l'adaptateur.

Nul n'ignore (en tout cas pas Larronde) que Shakespeare a puisé le thème *Hamlet* chez certains de ses devanciers. Il a donc bâti son film (sa pièce) sur le scénario d'un autre.

Il a collationné (« tripatouillé » comme dirait Antoine) la donnée de l'historien Saxo et celle du nouvelliste Belleforest.

Il a pris son bien où il l'a trouvé.

Il en a fait un drame... un poème... Et « il l'a rendu immortel par des procédés heureux ».

Mais Shakespeare n'est pas l'auteur de la « Tragique Histoire du Prince de Danemark ».

Encore une fois, pour raisonner comme Larronde, il n'est que l'*adaptateur d'Hamlet*.

Mais, si nous généralisons à notre tour cette dissection sacrilège, si nous vulgarisons cet explosif dont l'innocent Larronde a commencé d'enflammer la mèche pour faire « sauter » le cinématographe, — bref, si nous plaçons quelques charges de sa dynamite sous ces divinités taboues, ces idoles de l'art dont nous parlions plus haut, — nous n'allons pas manquer d'apercevoir, quand la déflagration les percera à jour, qu'il n'y a guère d'auteurs

(1) BAUDELAIRE, *Journal intime*, cité par le Dr LAFORGUE dans sa belle étude psychanalytique : « *L'Échec de Baudelaire* ».

intégraux, d'auteurs purs, dans cette impressionnante galerie des génies universels.

Racine n'est qu'un adaptateur.

Corneille aussi. La Fontaine de même.

Molière, Schiller, Byron, Balzac.

Français, Anglais, Allemands ; poètes, musiciens, peintres, tous ces créateurs ne sont que des adaptateurs.

Bien plus. Des adaptateurs d'adaptateurs. Car les devanciers chez qui ils ont puisé les thèmes qu'ils n'empruntaient pas à l'histoire, à l'actualité, à la vie, sont eux-mêmes des adaptateurs de leurs devanciers. Et ainsi de suite jusque dans la nuit assyrienne, la nuit sanscritée des temps, se repassent, se prostituent de poète à poète, d'artiste à artiste, les mêmes thèmes tombés de toute éternité dans le domaine public, mais que Larronde défend brutalement au dernier né des arts, le cinématographe, de s'approprier à son tour.

Rien ne se crée, dit-on.

Tout s'adapte.

Dans le creuset du génie (ou même du talent), ce sont les apports de la société, du climat, de l'observation, de l'art antérieur qui se précipitent et donnent ce composé d'adaptations, cet amalgame d'éléments impersonnels, qu'on nomme, à grand renfort d'illusion, la création personnelle.

Voilà la banale vérité que Larronde, — travesti pour la circonstance en gardien des musées immémoriaux de l'art, — a voulu dissimuler aux yeux enfantins des cinéastes.

Grattons l'inscription hâtive qu'il a suspendue à son épouvantail :

ADAPTER, CE N'EST POINT CRÉER

et remplaçons-la par une autre, beaucoup plus apte à mettre tous les réalisateurs de rêves, tous les façonniers de l'illusion et quel que soit l'art qu'ils

servent sur le même plan, le seul moderne, un plan d'égalité et de communauté :

CRÉER, C'EST ADAPTER.

Oui, créer, c'est adapter le fond commun et y ajouter de soi-même, ce que Dieu permet...

Car, en conclusion, la part imprévisible du génie est aussi grande chez le « petit Shakespeare » qui obsède Larronde, quand il travaille sur le scénario d'autrui, que lorsqu'il invente soi-disant de toute pièce... sa pièce. *Hamlet* ne vaut-il pas *La douzième Nuit* ?

De même, et toute proportion gardée, René Clair est peut-être plus entièrement lui-même dans *Le Million*, dont il a emprunté le thème, que dans *Sous les Toits de Paris*, qu'il inventa, dit-on...

Dans les deux cas, il est auteur, et original.

Un autre auteur, — que Larronde doit certainement tenir pour tel, — Anatole France, ne se risquait-il pas à faire cet aveu : « Je ne suis pas rassuré quand j'essaie de raconter quelque chose de mon cru. J'ai besoin qu'un conte ait été publié par d'autres, vérifié en somme. »

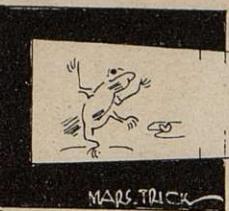
Révélation décisive de laquelle il faut rapprocher cette déclaration de J.-H. Rosny : « France estimait l'originalité une faculté secondaire. »

Nous n'épouserons que comme un extrême la thèse du gracieux compilateur que fut France...

... Comme un argument excessif, un antidote violent, propre à faire que Carlos Larronde (que nous ne poursuivons si loin que par sympathie) s'ouvre à cette vérité, dont il fera bientôt bénéficier, nous n'en doutons pas, l'auteur de film :

CRÉER, C'EST ADAPTER.

MARCEL L'HERBIER.



SALLES de CINÉMA

Par MARCEL CARNÉ

le voir projeter à l'envers. Le jeune premier, après avoir été « uni par les liens sacrés du mariage », redevenait célibataire ; la jeune épousée, à nouveau une jeune fille candide ; enfin le *villain*, tué d'une manière décorative, renait subitement à la vie, possesseur d'un sourire toujours aussi sardonique ainsi que d'une petite moustache, — c'est un défi à la science, — qui n'a pas poussé dans la tombe.

Cependant aux uns et aux autres le dénouement du film n'a rien appris. Avec une férocité qui ne désarme pas (quoique les conférences relatives au désarmement soient à la mode du jour), le *villain* poursuit de sa haine impitoyable la jeune première. Le jeune héros fonce tête baissée sur le danger. Enfin l'ingénue accorde à nouveau une confiance aveugle à l'homme indigne qui se joue d'elle. Le comble est qu'elle refuse obstinément un baiser fraternel au jeune héros avec qui elle a déjà été mariée un nombre incalculable de fois dans cette même journée...

**

A côté de la salle d'exclusivité, qui étale ostensiblement sa magnificence, la salle d'avant-garde — baptisée studio, ça fait plus « intellectuel », — affiche avec complaisance son indigence.

Il est bien entendu, en effet, que la salle d'avant-garde ne saurait attirer une riche clientèle que si son état de pauvreté apparente est extrême, et si, en même temps qu'une violente migraine, on n'éprouve pas une courbature quasi générale, résultant de contorsions dont on s'est rendu coupable dans un fauteuil trop étroit et où des ressorts indomptables, par un phénomène comparable à celui de la germination, réclament leur place au soleil.

La salle spécialisée, malicieusement, surgit dans une venelle obscure, entre une grange qui perd son foin et un hôtel borgne dont le lumineux elliptique clignote comme un œil de femme qui invite.

Parvenir dans ce coin perdu après avoir parcouru un



A TOUT seigneur, tout honneur. Voici d'abord la salle d'exclusivité flamboyante neuve et dont la devise est : « Un bon fauteuil vaut un bon film. »

Si jamais nous arrivions à oublier les premiers balbutiements du cinéma, ses premiers pas, quelques salles d'exclusivité seraient là pour nous les rappeler.

N'ont-elles pas coutume d'orner leur façade de toute une décoration de toile ou de bois, de teintes aussi discrètes que le rouge écarlate, le vert-bouteille ou le jaune-serin, se transformant à s'y méprendre en établissement forain où le cinéma fit ses premières armes.

La salle d'exclusivité a instauré ce charmant spectacle dit permanent, recommandé pour les personnes aux pieds sensibles : les chaussures d'un spectateur attirant irrésistiblement dans l'obscurité les chaussures d'un autre spectateur comme les passages cloutés attirent le piéton (hum !).

Un autre avantage du spectacle dit permanent est que, sur un défilé imposant de nouveaux arrivants, c'est bien le diable si l'un d'eux vous marchant sur les pieds, vous comprimant le ventre avec le sien, ne parvient pas à masquer un moment l'écran. Et vous conviendrez que, lorsque c'est la silhouette d'Al Jolson qui accapare celui-ci, c'est toujours autant de gagné.

Vous me répondrez qu'il chante parfois ; que dis-je parfois, souvent ; que dis-je, souvent, sans arrêt ! C'est vrai. Alors mettons qu'il y a un léger bénéfice à l'entendre chanter sans le voir, et n'en parlons plus.

Le principe même du spectacle permanent a dû être imaginé par un adversaire acharné du film mystérieux, un frère de celui qui, après avoir lu les premières pages d'un roman, en parcourt les dernières pour en connaître le dénouement.

Pourtant, arriver au milieu d'un film équivaut à

labyrinthe de ruelles sombres où, de loin en loin, la flamme vacillante d'un réverbère trouve chichement la nuit, vous donne comme un signe avant-coureur d'un monde interdit. C'est presque d'une escapade nocturne qu'il s'agit, pendant laquelle un être doué de quelque imagination peut créer pour lui personnellement une histoire fantastique où s'agitent convulsivement les personnages appartenant au domaine de la nuit, et dont Jack l'Eventreur et Nosferatu le Vampire restent les prototypes.

Face au studio d'avant-garde, qui jamais ne se met en frais pour une quelconque réclame lumineuse, d'une fenêtre d'une habitation délabrée, une maigre main d'enfant soulève parfois un rideau. De grands yeux émerveillés contemplent un moment les heureux possesseurs d'une 40-CV : elle, en robe du soir pailletée argent, lui en smoking mat, où les revers de soie captent toute la lumière



des ampoules usées. Puis le rideau retombe lentement, calmement, comme à regret.

Quelques oisifs, — ainsi que les gros industriels : aristocratie du vingtième siècle, — ne sont pourtant pas les seuls habitués des salles spécialisées.

On y rencontre également toute une jeunesse électique, s'enthousiasmant aveuglément pour une idée, ou la combattant ardemment ; une jeunesse bourlignant de spectacles en spectacles et en faisant sa nourriture quotidienne, une jeunesse avide de tout voir, de tout entendre, de s'instruire enfin et de parcourir des yeux le monde, grâce à un écran qui recrée la vie sur une carte de deuil, comme a dit je ne sais plus qui.

Parfois, après un bon dîner, repus, satisfaits d'eux-mêmes, et le chef de famille plus particulièrement de l'emploi décoratif qu'il occupe, des petits bourgeois s'aventurent jusqu'à la salle spécialisée, soit que les pochettes-surprises du *Ciné-Palace* n'aient plus de secret pour eux et les bonbons qu'elles contiennent de saveur, soit qu'ils aient éprouvé le besoin de faire connaissance avec la salle dont la renommée révolutionnaire est parvenue jusqu'à eux.

Aussi, un quart d'heure de projection la plupart du temps suffit, et alors qu'une bonne charge d'atelier de

Man Ray a pris possession de l'écran, une voix féminine interroge :

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?
— Chut ! Tais-toi, répond dans un souffle une voix mâle.

— Enfin, tu comprends quelque chose, toi ?
— Ça n'a pas d'importance, tais-toi et regarde !

Et comme l'homme accompagne sa phrase d'un coup de pied dans la cheville de son épouse, celle-ci, docile, se tait. Mais il y a à parier gros que le lendemain elle s'abonnera à la librairie voisine afin de relire *Mon Curé chez les riches* et *La Madone des Sleepings*. Là, au moins, « on comprend quelque chose » !

Il paraît qu'on a assisté un jour au spectacle d'un monsieur guetté par la congestion, qui se leva au milieu d'une projection, écrasa une centaine d'orteils, enfonce sa canne dans le cou des spectateurs placés devant lui et partit clamant : « J'aurai décidément tout vu dans la vie ! »

Il est malheureusement certain que le film parlant a apporté dans l'exploitation des salles d'avant-garde les mêmes perturbations qu'il a causées par ailleurs.

Les directeurs montrèrent d'abord une énergie farouche et désespérée. « Nous ne nous équiperais pas, proclamaient-ils avec force. Nous ne voulons pas de théâtre photographié ; nous continuerons à donner du vrai CINÉMA. » Trois mois après, ils projetaient du film parlant cent pour cent, étranger il est vrai.

Malgré ce revirement, la clientèle a peu changé. Fait paradoxal, il semble que les étrangers y viennent en moins grand nombre qu'autrefois. Mais on retrouve les mêmes favorisés temporairement du sort, ainsi que la même jeunesse passionnée d'art, sans oublier les toujours pareils petits bourgeois, dont quelques spécimens s'extasient encore sur le synchronisme rigoureusement exact de l'image et du son.

Comme autrefois, ces petits personnages pour jeux de massacres, qu'a fustigés René Clair, voulaient trouver une « histoire » dans les charmantes élucubrations d'un Man Ray, aujourd'hui leurs semblables laissent croire que la langue anglaise ainsi que l'allemande n'ont plus de secrets pour eux.

Un film comique déroule-t-il son serpent d'images, ils commencent par rire timidement lorsque leurs voisins s'esclaffent, puis ils s'enhardissent et rient peu après à gorge déployée en forçant la note. Bientôt ils croient découvrir eux-mêmes un mot drôle dans un dialogue. Ils sont pris d'un fou rire inextinguible. Pataugas, ils sont partis sur une fausse piste ; leurs voisins restent silencieux ; leur rire se fige, s'éteint piteusement. Recroquevillés dans leurs fauteuils, ils sentent confusément le ridicule de leur conduite.

Pour un moment, car cela ne les empêchera pas, peu après, de s'esclaffer à nouveau à contre sens.

**

La salle de quartier, il n'y a pas encore très longtemps, affichait un souverain mépris pour le

confortable. Beuglant transformé en cinéma à la faveur d'une faillite, construction frêle sur l'emplacement d'un ancien lavoir, voire long boyau de boutiques et d'arrière-boutiques réunies, la salle de quartier offrait au peuple des faubourgs trois heures de douce fiction écrasante afin de compenser la dure réalité des fauteuils.

J'ai toujours regretté que la Ligue contre l'alcoolisme n'ait pas mieux compris son devoir et songé à récompenser les directeurs des salles populaires.

Ce sont eux, en effet, qui ont été cause de l'abandon progressif, depuis la guerre, des *cafés-tabac* et autres *Bons Coins*, où le moindre petit employé et l'ouvrier abîté par un travail monotone venaient chercher quelques heures d'oubli.

L'écran, qu'il soit fait de briques blanchies à la chaux ou de batiste à coutures, a remplacé le *Pernod* d'avant guerre, et les pâmoisons de Greta Garbo et le sourire de Chevalier, les manilles aux enchères et les poules au gibier des samedis soirs.

Qui n'a pas vu une salle de quartier un samedi soir, n'a rien vu.

Dès huit heures trente, l'établissement est plein à craquer. Dans la fumée dense et la douce buée qui monte des fauteuils, les hommes, congestionnés par le repas pris à la hâte ainsi que par le col tirebouchonné dont ils n'ont pas l'habitude, s'interpellent bruyamment.

Le dimanche après-midi, la salle populaire offre son obscurité complice aux amoureux timides. Les établissements possédant des loges derrière les fauteuils d'orchestre voient celles-ci louées huit jours à l'avance par des jeunes hommes boutonneux et embarrassés sous des dehors crânes et qui ont soin de se renseigner auparavant « si les loges sont bien dans le fond de la salle ».

Si la représentation du dimanche soir est celle des petits employés dont les femmes ont exagéré le maquillage, dans l'espoir de « jouer à la femme du meilleur monde », les autres jours sont plus spécialement ceux du Français moyen, cher au cœur d'Édouard Herriot.

Pour ceux-ci, le cinéma fait partie intégrante de leur vie, au même titre que le boire et le manger. Comme ils se purgent à chaque changement de saison, ils se rendent à « leur » cinéma chaque même jour de chaque semaine.

A se rendre ainsi à dates fatidiques dans le même établissement, des familles finissent par lier connaissance après le trente-troisième « excusez-moi de vous déranger pour rejoindre mon fauteuil ».

L'offre d'un *coquelicot*, bonbon écarlate enfermé parmi quelques autres dans une petite boîte en fer enluminé dont il est fait usage hebdomadairement depuis dix ans, sert de lien d'amitié.

Puis au hasard, de la conversation, les deux chefs des ménages se découvrent les mêmes opinions politiques et les femmes le même penchant pour une forme de robe.

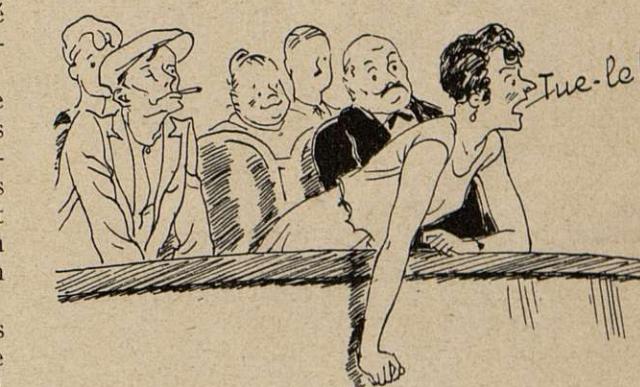
Et si Dieu veut qu'il y ait d'un côté un grand garçon imberbe « qui ne pourra pas toujours rester célibataire » et, de l'autre, une jeune fille rougissante « en âge de se marier », on peut espérer qu'avec le temps et les conseils bienveillants des parents respectifs...

Combien de mariages ont été ainsi conclus sous l'œil complice de Joan Crawford, stimulant le jeune garçon à prononcer des phrases équivoques dont lui seul pouvait comprendre le sens caché, et de Ramon Novarro, dont le regard langoureux laissait la jeune fille troublée à la merci de son voisin, dont les paroles ne lui parvenaient qu'à travers un brouillard confus.

Le jeudi, enfin, la matinée est réservée aux enfants, après qu'elle a servi pendant six jours d'épouvantail afin d'obtenir une obéissance toute relative d'une jeunesse exubérante.

Dès une heure et demie, une marmaille impatiente assiège les bureaux et, dès deux heures, elle prend d'assaut les fauteuils à bascule, où l'étourdi se fait pincer si facilement les doigts. Enfin, cinq minutes après, l'argent du goûter est volatilisé, dilapidé en sucre-ries.

Vue de l'entrée, la salle semblerait vide, beaucoup de jeunes têtes ne dépassant pas les dossiers des fauteuils ; mais, par bonheur, certains espiègles se poursuivent à travers les rangées, dans le bruit des fauteuils qui claquent. Des batailles épiques parfois s'organisent ; les fauteuils sont transformés



en forteresses et leurs dossiers en créneaux. Une ouvreuse intervient alors et, d'une voix toute maternelle, gronde la petite classe.

Le jeune public du jeudi est divisé en deux clans bien distincts : celui des « gars » et celui des « filles ». Le premier ne va guère retrouver l'autre que pour lui jouer des tours. Mais, en revanche, le second affiche des airs de supériorité en âge et en raison.

Peu de « grandes personnes » s'aventurent à la matinée du jeudi. On y rencontre parfois quelques chômeurs ou accidentés du travail avec leur compagne, ou bien encore un employé de commerce dont c'est le jour de sortie.

Je dois confesser que, pour ma part, je suis redétable à ces matinées du jeudi d'avoir fait connaissance avec l'art des images mouvantes. C'est de l'une d'elles que date ma première rencontre avec le cinéma.

On projetait alors *Les Mystères de New-York*, et il en coûtait cinq sous pour assister aux héroïques exploits de Justin Clarel et d'Elaine Dodge.

Et tout cela ne nous rajeunit pas.

MARCEL CARNÉ.

UNE ÉTOILE QUI MONTE

Annabella nous parle de ses rêves de jeunesse

ENFIN une ingénue ! Une vraie ! Une des rares dont l'apparition sur un écran apporte avec elle une bouffée de fraîcheur dans les cadres usagés du cinéma français !

Et vous savez la nouvelle ? A moins de vingt ans, engagée pour une très, très longue durée aux films Osso, qui possèdent maintenant ce magnifique carré d'as : Albert Préjean, Richard Pierre Willm, Jane Marnac, Annabella...

Gracieuse et svelte, rieuse et élégante, les cheveux tirés, d'un blond cendré, le visage d'un fin dessin avec des sourcils étonnamment minces, la voix enjouée et vive, telle nous est apparue Annabella. Et quelle carnation ! Un vrai teint de lys et de rose.

Sans façon, assis par terre, à la bonne franquette, dans un coin du décor d'*Un soir de rafle*, nous bavardons déjà comme deux vieux copains. De temps à autre, Carmine Gallone, qui a réclamé le silence absolu, jette vers nous des regards qui voudraient être terribles. Nous baissions alors la voix. Mais cela dure peu, bientôt repris l'un et l'autre par notre commune passion pour le cinéma, qui nous a tout de suite permis de trouver un terrain d'entente.

Son métier ? Annabella l'aime comme il n'est pas possible de dire. Elle m'en parle avec une sorte de ferveur passionnée.

— Le cinéma, mais s'il n'existe pas, la vie serait impossible ! Si je n'avais pu m'y consacrer entièrement, je crois bien que je me serais suicidée ! Dès mon plus jeune âge, j'en étais férue. Absolument. J'écrivais aux artistes, après avoir demandé leurs adresses aux hommes-réponses des revues cinématographiques. A treize ans, — j'étais alors une petite fille turbulente et mal élevée qui désespérait ses parents, — j'avais déjà une étonnante collection de vedettes de l'écran. Au lycée, je promenais un médaillon qui contenait les photographies de Norma Talmadge et de Mae Murray. Et un immense portrait de Mae Murray également veillait sur mon sommeil. Mais, je vous en prie, ne racontez pas toutes ces absurdités à vos lecteurs !...

— Cette passion pour le cinéma était combattue par mes parents, comme bien vous pensez, et j'en étais réduite, — le rouge de la honte m'en monte au front, — à leur subtiliser quelque menue monnaie, ou encore à vendre mes livres de classe à des libraires soupçonneux et usuriers. Je couvrais également mes cahiers de scénarios hâtifs dont j'étais l'auteur. Bref, cette passion généreuse fut cause qu'un beau

jour, — je dis beau, vous verrez pourquoi par la suite, — mes parents reçurent une lettre du proviseur du lycée. J'étais priée d'aller exercer mes talents de scénariste dans un autre établissement ! Je vous laisse deviner la scène qui m'attendait à la maison !

— Heureusement, — je touche du bois, — le hasard se montra un ami cher et dévoué. A quelque temps de là, je rencontrais Abel Gance.

— J'avais été, comme beaucoup d'autres, abasourdi à la révélation de *La Roue*, cette œuvre qui ouvrait au cinéma des possibilités d'expression totalement insoupçonnées auparavant et où, pour la première fois, la machine entraînait dans l'histoire du cinéma. Je dis à Gance quelle admiration frénétique son œuvre m'avait procurée. Il sourit. Avec un peu d'ironie, me semble-t-il. J'insistai et lui dit ma grande passion pour le cinéma. Peut-être l'avais-je pris par son point faible : l'Amour de l'Art qu'il servait avec tant d'enthousiasme, car il m'écouta attentivement et peu après me confiait un petit rôle dans *Napoléon*, dont il entreprenait la réalisation.

— Nous partîmes pour la Corse. Dès les premiers tours de manivelle, je ne m'appartins plus, j'étais subjuguée par ce grand conducteur d'hommes. Puis je ne tardais pas à voir que mon rôle augmentait, augmentait sans cesse.

— Cette création de Violine, cette touchante petite iconolâtre du Corse aux cheveux plats, me valut d'être remarquée par Grémillon lorsqu'il tourna *Maldone*. Puis ce fut *Trois Jeunes Filles nues*, d'un genre, oh ! combien, différent !

Depuis un moment Totote, le luxueux Loulou de Poméranie d'Annabella, surnommé aussi Boule-de-Neige, rapport à sa fourrure abondamment garnie d'un blanc immaculé, tournait autour de nous, émettant de petits jappements plaintifs qui étaient autant de menaces pour le silence établi à grand'peine. Au début de notre entretien, sa maîtresse lui avait promis un morceau de sucre, mais, notre conversation se prolongeant, Boule-de-Neige commençait à regarder l'intrus que j'étais sans aménité, avec de petits yeux brillant d'impatience et aussi de colère. Annabella dut renouveler sa promesse pour le faire taire.

— ???

— Après ? Dame, ce fut l'inaction. Le parlant était venu. Le parlant auquel je n'avais pas songé

dans mes rêves de jeunesse. Je me trouvai à Berlin, lorsque Henry-Roussell me permit de débuter à nouveau, — car c'était bien un recommencement, — en me confiant un petit rôle dans *Barcarolle d'Amour*. Ne cherchez pas. Mais toujours est-il que cela me

du film eurent rejoint le magasin aux accessoires et les divers décors le tombereau des démolisseurs.

— Mais cette atmosphère de confiante et affectueuse camaraderie, où tous s'ingéniaient à faciliter le travail de chacun, et où le réalisateur était comme un père pour ses interprètes, je l'ai retrouvée, après être allée à Berlin tourner *Autour d'une enquête*, avec *Un Soir de rafle*.

— Je crois que c'est là un film appelé à devenir très populaire, plaisant et mouvementé à souhait, et puisque vous me demandez quel rôle je préfère, je ne vous cacherai pas... Quoique, vous savez, une artiste préfère toujours le rôle qu'elle a en vue !

— Et ce sera ?

— Chut ! Il ne m'est pas encore possible de le révéler à qui que ce soit. A plus forte raison à un journaliste, dont il n'est pas un exemple que l'un d'eux ait su, une fois dans sa vie, garder un secret !

Boule-de-Neige s'agit à nouveau. Il rôde et tourne autour de nous de plus en plus nerveux et impatienté, désespérant de jamais recevoir la friandise promise.

— Je me lève, et aussitôt sa conduite change. De renfrogné et boudeur, il devient joyeux et gambade autour de sa maîtresse.

— Je prends congé. Annabella me tend une main fine, d'une pâleur de nacre, sillonnée d'un réseau de veines fines qui jouent sous la peau.

— Mais elle me retient encore une minute, et avec un sourire charmant :



Deux scènes de « Un Soir de rafle » avec Annabella, Albert Préjean, Constant Rémy et Lerner.

— Je permet de « repartir » et de jouer ensuite dans *La Maison de la Flèche*, *Romance à l'Inconnue*, *Deux fois vingt ans*, où l'on voulut bien me confier des rôles de première importance.

— Et ce fut *Le Million*, cette œuvre si française dans son esprit, et que je considère comme un petit chef-d'œuvre. Vous dire ma joie lorsque je signai le contrat qui me liait pour la durée du film à René Clair, un des artistes les plus originaux du cinéma français, est impossible !

— Mais que le temps passe donc vite ! en son agréable compagnie et en celle, non moins cordiale, des charmants Lefebvre et Ollivier ! Ce fut une véritable partie de plaisir, une sorte d'entente admirable et passionnée que vit la réalisation du *Million*. Aussi quelle mélancolie poignante quand arriva le dernier tour de manivelle, quand les attributs



— Dites bien que Gallone est un père pour nous tous !

— Voilà qui est fait, mademoiselle. Et puis, hein, entre nous, je m'en étais bien aperçu, depuis une heure qu'il nous laissait bavarder sur le plateau ! Je lui devais bien cela !

M.-A. C.

UN CAPRICE DE



Gaston de Mareuil ANDRÉ BAUGÉ.
La Pompadour MARCELLE DENYA.
Madéleine Biron PAULETTE DUVERNAT.
Mme d'Estrades MADYNE COQUELET.
Le roi Louis XV RENÉ MARJOLLE.
Comte de Maurepas ANDRÉ MARNAY.

Réalisation de W. WOLFF

1749, an de grâce et d'inquiétude à la fois où la puissance de la marquise de Pompadour, favorite du roi Louis XV, dit le Bien-Aimé, touche à son comble. Et pourtant, le peuple condamne les dépenses inconsidérées de cette femme, de cette Jeanne Poisson, qui jette l'argent à pleines mains, alors que le paysan s'épuise. Puissance bien fragile cependant, puisque, battue en brèche par les intrigues de cour et les railleries du peuple. Mais tout en France, n'est-ce pas, débute par des chansons. Des libellés, des pamphlets, des couplets satiriques sont colportés à Versailles sous le manteau, et à Paris en plein vent...

L'une de ces chansons, un jour, devait particulièrement froisser la marquise, et son auteur, par les soins de Maurepas, ne manqua pas d'être emprisonné. C'était un jeune provincial, nommé Gaston de Méville, lieutenant au Royal-Roussillon de cavalerie, car tous ces couplets, que le peuple se plaisait à répéter, n'étaient pas seulement issus de la verve populaire ; certains sujets, et des plus fidèles, étaient les premiers à râiller le roi.

Gaston de Méville allait-il expier pour eux tous ? C'était probable, puisque, arrêté, les juges allaient examiner l'outrage porté envers Sa Majesté.

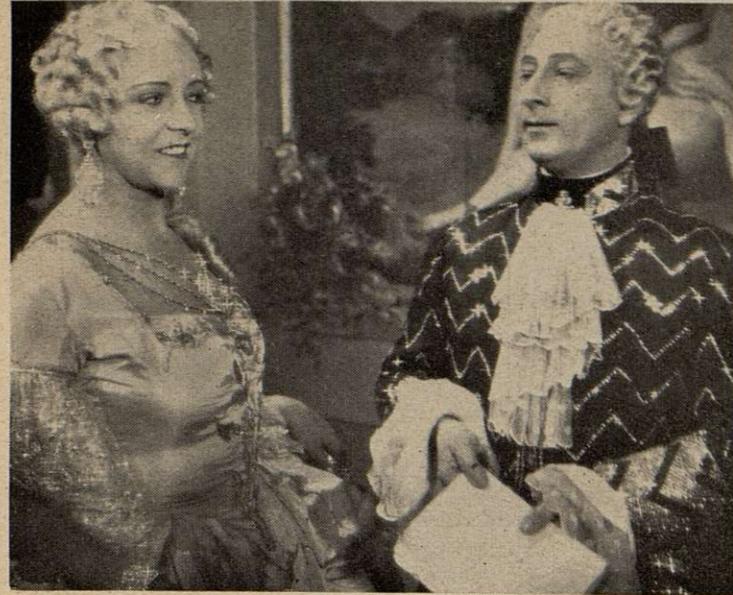
Devant le Conseil de Guerre, Gaston de Méville se présenta avec une noble fierté, déclara insolemment que le règne du cotillon conduisait le pays à la ruine et qu'il tirait gloire d'avoir le premier exprimé des vérités que personne n'avait le courage de dire.

— Ma conviction est partagée par tous les bons Français, jusque dans la noblesse, jusque dans l'armée... Il a bien fallu que quelqu'un commence... Après moi, il y en aura d'autres...

Vers quelle étrange geôle conduisait-on cependant le lieutenant ? Les yeux bandés, il marchait dans l'obscur-



LA POMPADOUR



Baron Turcarin FERNAND BAER.
Marcel de Clermont JEAN ROUSSELIÈRE.
Un jeune Cadet MAX REJEAN.
Le Dauphin JACQUES CHRISTIANI.
Marquis de l'Épinglette GASTON DUPRAY.

Film raconté par Maurice-M. BESSY

rité. La lumière le surprit brutalement. Il se trouvait tout à coup dans les appartements de la marquise. Elle était, en personne, devant ses yeux.

— Alors, c'est vous l'homme courageux qui me dites de loin mes vérités ? J'ai voulu vous donner le plaisir de me les répéter en face.

Piqué au vif, le lieutenant répliqua de sa voix merveilleuse et avec impertinence :

Madame de Pompadour
Séduit la ville et la cour.
Messaline eut moins d'succès
Et fit moins d'excès.
Oui, mais tout ça n'est pas normal,
Et puis ça peut finir mal.
Crains le réveil des faubourgs,
O Pompadour !

Mais la marquise n'était pas femme à se laisser injurier ainsi :

— Oui, j'ai jeté l'argent à pleines mains, mais pour le bien des arts, des lettres et de la science.

Elle a des appâts maigrelets.

— Vous persistez à le croire ?

— A cet égard, je me rétracte.

On frappait à la porte, et Mme d'Estrades, dame d'honneur de la marquise, se précipitait :

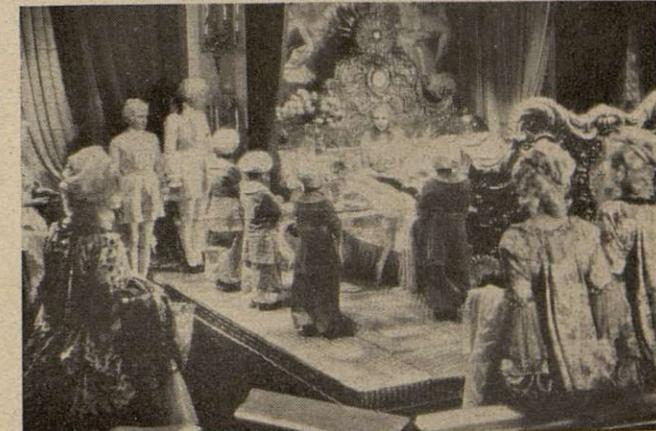
— Le roi ! Le roi !

C'était lui, en effet, et qui venait demander à la marquise son avis sur les rimes d'un certain lieutenant qu'il allait faire fusiller pour l'exemple.

Gaston de Méville avait tout juste eu le temps de se coucher dans le vaste lit de la marquise.

Dès que le roi eut disparu, la favorite l'appela :

— Gaston de Méville n'existe plus. Je crée aujour-





d'hui Gaston de Mareuil, et je n'ai aucune raison de le haïr.

Dans les appartements de la marquise, la conversation se poursuivit... Sans rien renier de ses opinions politiques, Gaston ne put que se sentir ému par sa beauté et aussi par sa bonté.

Et la Pompadour elle-même se sentit touchée par la franchise et par le charme du lieutenant; les princes les plus fiers étaient à ses pieds, et il avait fallu un petit nobliau de province... Vraiment il en imposait, et l'exil auquel la Pompadour se réservait de condamner le jeune lieutenant se réduisit à quelques trois lieues de Paris, à Saint-Germain, où il serait désormais officier instructeur à l'École des Cadets.

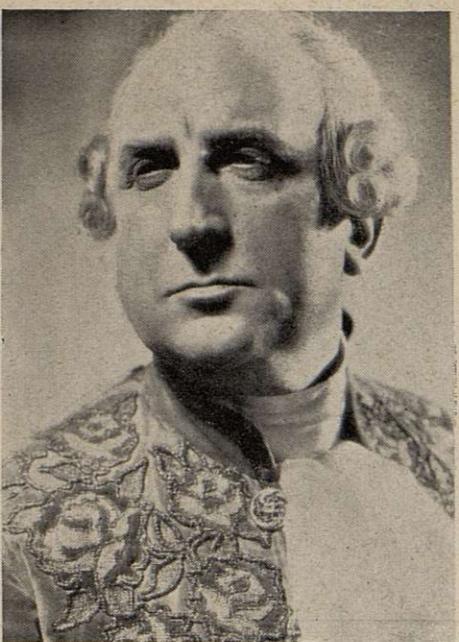
Le lieutenant de Mareuil était né...

Au même instant, deux jeunes gens attendaient dans l'antichambre de la marquise, la jolie Madeleine Biron d'abord, proposée comme lectrice à la Pompadour, et qui, quelques instants plus tard, était agréée, ainsi que Marcel de Clermont, que l'amabilité de Mme d'Estrades, fort sensible à sa jeunesse, eut vite fait d'élever au grade de Cadet...

Le roi partait... Un voyage pour Le Havre, et telle était sa hâte qu'il se souciait fort peu de toutes les affaires d'Etat, s'en remettant à la sagacité de sa favorite, plus experte et aussi plus rusée que lui-même à la chose politique...

Mais l'absence de Louis, quinzième du nom, n'était-elle pas aussi une occasion magnifique pour les ennemis avoués ou non de la marquise, pour tous les mécontents que dirigeait sournoisement M. de Maurepas, aussi hypocrite ami que sincère ennemi... D'autant plus que le trop fameux Gaston de Méville n'avait pu être retrouvé et qu'on soupçonnait fort la marquise de n'être point étrangère à sa fuite. Que la preuve d'une infidélité soit découverte, et la Pompadour redeviendrait bien vite Jeanne Poisson...

Cependant l'amour, d'abord insoupçonné, s'était peu à peu insinué dans le cœur de la marquise; en vain avait-elle fait multiplier les marques de faveur envers le beau lieutenant, elle demeurait cependant sans nouvelles.



Et un beau matin de décider de se rendre en personne à Saint-Germain pour y passer les Cadets en revue.

Ce fut une cérémonie splendide...

*Les Cadets sont charmants,
Charmants,
Bons soldats et parfaits amants.
Ils font tout : guerre, amour, gaîment,
Gaîment.
Au combat, ils sont valeureux ;
Au déduit, ils vont vigoureux ;
Aux époux, ils sont dangereux,
Ces preux !*

La marquise, caracolant un fringant courrier, avait l'allure fort martiale... Elle inspecta les Cadets avec minutie et voulut bien reconnaître que leur tenue était impeccable et leur instruction parfaite.

Puis, s'adressant à tous :

— Messieurs les Cadets, j'ai une requête à vous adresser. Pour la fête que j'organise à Versailles, en l'honneur de Sa Majesté, il me faut douze danseurs d'élite. Que les volontaires sortent du rang !...

Il n'y eut personne pour ne se point précipiter.

— Vous me comblez !

Et de choisir les meilleurs danseurs, les meilleurs chanteurs... Marcel de Clermont était du nombre... Elle parvenait auprès de Gaston :

— Ne m'a-t-on pas dit que vous chantiez agréablement la romance ?... Vous tiendrez le rôle de l'amoureux...

Les répétitions, bien entendu, précédèrent... Marcel répétait avec Mme d'Estrades métamorphosée en reine des fées, bondissant parmi les elfes. De son côté, Gaston en faisait autant avec la marquise, devenue bergère... C'était une saynète amoureuse, pleine de charme et de grâce... Les deux amoureux s'étendaient voluptueusement sur le vert gazon... La marquise ordonnait :

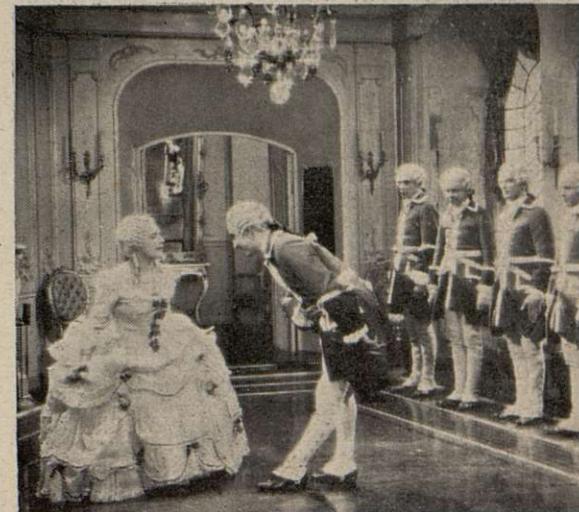
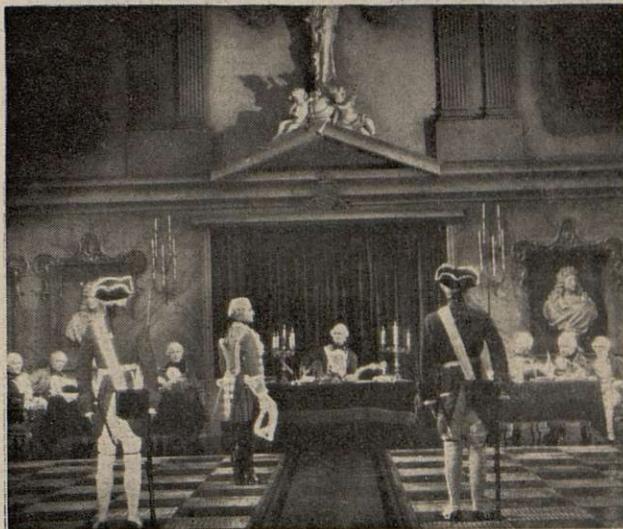
— Il lui baise la main... le poignet... le bras... et pour la première fois lui permet un baiser... Un long baiser...

La scène se répète, et encore, et encore...

Lorsque soudain surgit le roi :

— Ça, madame... m'expliquerez-vous ?

Mais il ne fut pas long à apprendre la vérité et à rire le premier de son erreur :





— Il me plaît beaucoup d'arriver à point pour cette répétition. Continuer de répéter, ne vous dérangez pas pour moi, je serai charmé de vous écouter !

Et bientôt Louis lui-même conseillait Gaston, ému de sa froideur, de son inexpérience, de son manque de conviction.

Madeleine Biron était là; la jolie lectrice avait des appâts tentateurs, et le roi ne manqua pas de les apprécier :

— Ce soir, à minuit, au pavillon du Parc-aux-Cerfs !

Tandis que Mme d'Estrades confiait à son tour à Marcel :

— Nous avons besoin de répéter encore notre petit duo; il est bien d'être au point; je vais revenir ce soir à minuit au pavillon du Parc-aux-Cerfs, nous serons tranquilles !

Le Parc-aux-Cerfs: un secrétaire du roi affirmait que c'était le lieu le plus mystérieux du monde... Les portes s'y ouvraient et se refermaient toutes seules... Les diavans moelleux jaillissaient du mur... Les tables surgissaient du plancher... On y respirait, assurait-on, des parfums capiteux.

C'est là cependant qu'au soir Madeleine et Marcel, venus à leur rendez-vous respectif, se rencontraient; ils dégoulinissaient vite, on le pense, et Mme d'Estrades, dans l'obscurité, faillit s'abandonner au roi.

Il s'aperçut pourtant de sa méprise et, furieux, fit disparaître la sensible dame d'honneur par un des secrets qu'il était seul à connaître.

De son côté, Marcel, cadet hableur, se vanta auprès de ses camarades d'être au mieux avec la Pompadour... Mais il avait imaginé si fantaisiste aventure que les Cadets jurèrent de le confondre en l'obligeant à aller retrouver son amour.

Il franchit donc la fenêtre de son appartement et eut tout d'abord la grande chance de ne point la rencontrer. Mais il trébucha et, au bruit, la marquise arriva bientôt. Marcel s'en tira de son mieux, en mentant superbement.

La Pompadour était furieuse :

— Il faut partir vite... vite... non par là... par la porte secrète.

Gaston de Mareuil, qui s'apprêtait à rendre visite à la marquise, avait tout entendu.

Il s'enfuit et, malgré toutes les recherches organisées, on ne parvint pas à le retrouver.

Il était retourné à Saint-Germain, accablé; par la jalousie éprouvée, il comprenait maintenant à quel point il était amoureux de la favorite. Quelle joie donc pour lui lorsque Marcel lui avoua la vérité !

Il n'en écouta pas davantage et reprit au galop la route de Paris...

**

Il y parvint alors même que la marquise ne comptait plus sur lui et se demandait, angoissée, quel serait son partenaire pour la fête, puis, irritée :

— C'est inutile, je ne chanterai pas, je ne jouerai pas.

Mais Gaston apparaissait; en hâte, il se costuma... Conduisant gracieusement la marquise, il parut sur la pelouse où était donnée la fête.

Elle fut réussie à la vérité, mais pourtant le roi était soucieux. Le Dauphin et Maurepas lui avaient glissé quelques mots à l'oreille, et il ne parvenait pas à dissimuler sa mauvaise humeur; il savait tout maintenant.

Gaston et la marquise le devinèrent.

— Fuyez, conseilla la Pompadour.

Gaston refusa courageusement... Le roi arrivait :

— Vous avez, monsieur, une ressemblance frappante avec un certain lieutenant Gaston de Méville, dont j'ai lieu de me plaindre gravement.

Le lieutenant ne bronchait point. Sans un tressaillement, il entendit la décision du roi: il allait partir loin, aux Indes, où le marquis de Dupleix réclamait des officiers...

Mais de Maurepas aussi allait subir la mauvaise humeur royale :

— Il y a bien longtemps que vous n'avez revu vos terres du Berry? Retournez-y donc !

Et, la marquise à ses côtés, il traversa la foule des courtisans, ramenant triomphante la Pompadour, que chacun croyait déjà perdue...

MAURICE-M. BESSY.

Le Cinéma, spectacle d'enfants?

BEAUCOUP de parents réclament à cors et à cris un spectacle cinématographique auquel on puisse amener des enfants. Le cinéma est une distraction saine, un délassement de l'esprit, un divertissement peu coûteux. Tout cela est très bien, mais il y a la question des programmes. Ah! ces programmes!... Dans toutes les salles de France et de Navarre, les films qui y sont donnés ne sont pas des « films pour enfants ».

Ça y est, le mot est lâché, des films *pas pour enfants*.

Nous pouvons tout de suite mettre à part les films nettement immoraux, — fort rares d'ailleurs, — au sujet desquels les plus larges d'esprit crient au scandale. La pornographie n'a rien à voir avec le cinéma.

Le problème nettement posé, nous allons donc examiner ce qui peut, dans un film moyen, choquer la catégorie des « parents ». D'abord, — ce n'est pas moi qui parle, — une chose énorme, horriante : le *nu*. Évidemment, il arrive fréquemment de voir au cinéma des scènes très déshabillées, mais j'aimerais savoir quel est l'enfant qui n'a jamais vu dans son entourage immédiat, dans sa propre famille, au moins sa mère ou sa sœur vêtue d'un simple voile. Dans la rue, les étalages des grands magasins présentent à tous les passants de magnifiques mannequins de cire vêtus de suggestifs dessous moins grands que les vénérables mouchoirs de nos aïeules. Ils en sont actuellement réduits à quelques centimètres carrés de soie et de dentelle, nous verrons plus tard... L'administration de ces grands magasins s'est bien occupée de la réglementation du stationnement. Elle s'est émue de savoir si les parcs avoisinants seraient payants ou non, mais elle n'a pas encore envisagé la création d'un service spécial pour immédiatement voiler la vitrine d'un chaste rideau protecteur dès qu'un enfant passe devant le spectacle coupable.

Les musées et les jardins regorgent de statues non voilées qui offrent aux jeunes regards émerveillés la splendeur de leur nudité de marbre. Les tableaux, vivants à force de couleurs réelles, montrent à ceux qui se promènent devant leurs galeries des nus, des nus, et encore des nus...

Le *nu* n'est pas impudique par lui-même; la beauté est chaste, elle ne devient perverse que dans l'esprit de celui qui la contemple. Les choses ne sont belles que si nous sommes beaux nous-mêmes. Le philosophe grec n'a-t-il pas dit : « Tout est pur à ceux qui sont nés purs », et rien n'est plus pur

que la pensée d'un enfant... avant qu'elle ne soit pervertie par l'attitude des hommes.

Comme deuxième point délicat, il y a les attitudes et les gestes. Là encore, il est impossible de fermer les yeux des enfants lorsqu'ils sont dans la rue ou bien chez eux. L'enfance a ce don particulier de curiosité excessive, surtout pour les gestes surpris pas hasard que nous n'aurions peut-être pas dû voir. A chaque coin de rue, vers la tombée de la nuit, à la sortie des bureaux et des ateliers, les encoignures propices offrent la complicité de leur ombre aux couples désireux d'embrasser. Il arrive souvent que la clarté d'un lampadaire électrique suffise comme refuge.

Les parents n'ont jamais eu l'idée de demander que tous les livres puissent être lus par les enfants. On interdit la lecture de quelques-uns, c'est tout. Encore, si mes souvenirs sont fidèles, je n'ai jamais tant lu de livres « pas pour les enfants » que lorsqu'ils m'étaient défendus. Vous aussi sans doute. Les littérateurs puisent leurs inspirations dans la vie quotidienne, le cinéma aussi. On peut prétendre que la vie n'est pas faite pour les enfants. Certains ont coutume de la leur présenter le plus longtemps possible comme une fiction poétique et merveilleuse. C'est un point de vue, ce n'est pas le mien. La morale est un mot, la vertu en est un autre, mais j'accorde volontiers aux parents revendicateurs le droit de réclamer contre ce qu'ils croient juste.

Cependant jamais, — et c'est là qu'il faut nous entendre, — jamais le cinéma n'a été créé pour en faire un spectacle d'enfants. Un directeur de casino n'a jamais monté une revue pour la donner en matinée enfantine. A l'égal de la peinture, de la sculpture, du music-hall, du théâtre, de la littérature et de bien d'autres choses, le cinéma n'a jamais voulu être « pour les enfants ».

Maintenant, qu'un éducateur doublé d'un cinéaste conscientieux se donne à tâche de faire des « films pour enfants », nous approuverons son initiative. Qu'un directeur de salle, affligé d'une nombreuse famille, et qui par sa propre expérience reconnaît la nécessité de salles d'enfants, spécialise la sienne et constitue ses programmes avec les films de l'Éducateur-Cinéaste, c'est très bien. Nous applaudirons très fort cette belle initiative.

Les sujets sont fort nombreux qui peuvent être adaptés à ce cinéma pour enfants. La littérature de la Bibliothèque Rose en serait une source inépuisable. Voyez-vous également les *Lettres de*

Mme de Sévigné traduites en autant de sketches très courts? Ce serait charmant, et nos enfants adoreraient peut-être la grande Marquise, pour laquelle ils ne peuvent pas comprendre l'admiration sans borne de leurs aînés. Et tous les Jules Verne, et les Robinsons, et les Gullivers... mais pas-sions.

Dans le domaine de ce qui a été déjà fait, bien que le but immédiat n'ait pas été d'être spécialement pour les enfants, la cinémathèque mondiale renferme des trésors.

Tous les comiques désopilants que nous connaissons, depuis Max Linder et Prince-Rigadin, jusqu'à Harold Lloyd et Charlot universel, sont bien faits pour tous les regards. Ou encore cette charmante idylle champêtre, d'une si fraîche poésie, traduite à l'écran par Pierre Benoit-Lévy et Marie Epstein, je veux dire *Peau de Péche*.

Il faut aussi reconnaître que beaucoup de films sont vraiment peu faits pour des yeux enfantins. Ainsi, *Le Rouge et le Noir* (si loin de Stendhal malheureusement!), où Mosjoukine violente toutes les femmes qu'il rencontre dans le film, — toutes sans exception, même la fille d'auberge, n'échappent pas à ce terrible mâle. Et la charmante comédie *Une Femme disparaît*, où Mary Kid plonge sa radieuse nudité dans l'eau d'un étang fleuri de nénuphars. Ou encore... *Erotikon*.

Certains films étrangers, en particulier des films allemands, nous ont habitués à des scènes d'amour un peu trop appuyées, desquelles il se dégage une atmosphère pénible de trop lourde sensualité. Les esprits raffinés et délicats n'en font pas leur régal. Combien nous leur préférerons les scènes bien françaises pétées de charme, de pureté, de tendre poésie, évocatrices de moments délicieux par soi-même vécus, et qui laissent bien loin en arrière ces scènes de charnelle volupté !

Pas le moindre petit film, même des plus anodins, qui ne ferme le diaphragme sur un baiser d'au moins dix mètres, et je suis modeste.

Pauvres petits enfants ! Rien à faire, le cinéma n'est pas pour vous !... Pourtant, il n'est pas un de vous qui n'a posé ses lèvres puériles sur la bouche d'un ou d'une petite amie, spontanément, instinc-

tivement ; mais plus tard on vous a initié à donner des baisers corrects, froidement, sur la joue.

Les baisers de cinéma, quel scandale !...

Eh bien ! je proteste ! Que l'on crée ce cinéma pour enfant, que tout le monde réclame, qu'on crée des films spéciaux et qu'on inaugure une salle spéciale, parfait ! Mais, de grâce, qu'on ne nous demande pas de rabaisser le cinéma à l'entendement de celui des enfants, qu'on ne nous demande pas des films à l'eau de rose que des yeux « chastes » puissent voir. La vie est trop riche, la vie est trop belle pour la limiter dans un cercle aussi étroit.

Naturellement, — et comment pourrait-il en être autrement? — le monde gravit autour d'un seul pivot : l'amour. On s'aime au cinéma, on se déshabille dans les films, on s'embrasse sur l'écran? Mais, tant mieux, mon Dieu, cela fait partie de la vie aussi ! Si, après avoir exalté tous les sentiments les plus nobles : amour maternel ou filial, lien sacré de l'amitié fraternelle, amour de la terre natale, dévolements admirables, sacrifices sublimes ; si, après nous avoir entraînés avec ses héros dans les pays les plus magnifiques, dans les sites les plus sauvages, le metteur en scène montre deux amants qui s'aiment et qui se le prouvent, je ne vois aucun mal à cela.

Pas un de nous n'a échappé à l'émotion du souvenir lorsque les héros, après maintes péripéties, tombent dans les bras l'un de l'autre. Avec eux nous avons vibré, avec eux nous avons revécu l'heure du « premier baiser ». Et lorsque, après la séparation tragique, nos amoureux se retrouvent, avec eux encore nous avons frissonné de la joie du revoir.

Les mêmes parents qui réclament bien haut des films prétendus moraux n'en voudraient pas pour leurs propres spectacles. Si la vie se réduisait à ce qu'ils demandent, elle serait bien piètre et bien peu digne d'être vécue. L'austère moraliste, qui, avec une dédaigneuse impassibilité, fait fi de toutes les jouissances de la vie, qui considère avec un sourire méprisant les trésors qu'elle nous offre, est le plus pauvre d'entre tous les pauvres, car, volontairement, il refuse la merveilleuse abondance et ferme son âme au plus grand des bonheurs, à la volupté de vivre.

ARLETTE JAZARIN.

LA MODE FÉMININE

D EUX enfants sont nés, le printemps et sa sœur jumelle la mode... printanière. L'un m'apporte le soleil et la jeunesse... — Qui ne se sent vingt ans quand les bourgeons renaissent ? — l'autre la grâce et des nouveautés.

La silhouette en elle-même a peu varié : taille légèrement plus haute, jupes arrondies, boléros courts. Voici les caractéristiques principales, et la modification se ferait à peine sentir sur les saisons passées, si mille détails ne venaient apporter un peu d'imprévu et d'inédit.

Si les hanches restent minces, de larges ceintures soit de cuir, soit de ruban, enserrent la taille, se drapant dans des boucles importantes, qui, à elles seules, constituent tout l'ornement d'une robe ou d'une jaquette.

Beaucoup de tuniques longues de crêpe satin, de georgette se poseront sur un fourreau collant dans une même gamme de nuance, mais plus foncé.

Les oppositions de noir et blanc seront toujours chic, mais le marron et blanc seront le dernier cri. Les jupes plates s'ouvriront sur des plissés, et les blouses de broderie anglaise et de dentelle accompagneront les tailleur élégants. La broderie anglaise, si longtemps délaissée, gagne chaque jour du terrain. Timidement elle apparut en blouses, en tuniques, puis en robes, et maintenant nous pouvons admirer, faits avec ce tissu vieillot et cependant plein de fraîcheur, des ensembles exquis.

Petite veste de broderie blanche sur jupe de voile noire. Longue robe de broderie noire, accompagnée du plus adorable des boléros, d'une nuance non moins adorable de bleu-pastel. Un petit bonnichon de même tissu complète ce délicieux ensemble, qui sera, n'en doutez pas, très admirativement remarqué au courses ou à Deauville.

Les deux pièces, mélangées d'écossais et d'uni, seront très en faveur pour le sport. Le drap, le lissyl, aux tons dégradés, s'accompagneront de vestes unies, mais d'un tissu différent.

Le miljoun-sinellic fera de délicieux manteaux, qui se poseront avec grâce sur les robes légères.

Les tissus transparents et ajourés, les dentelles de laines domineront dans les tons beige, bleu et rouge.

Pour le sport, beaucoup de pointillés, de moucheté et quelques rayures dans les tonalités feuilles mortes et marrons grillés.



Longue tunique de satin beige sur fourreau marron.



Bonnichon peau de pieuvre vert-amande.

Des écharpes pour remplacer les fourrures et, pour la mer ou la campagne, de petites vestes sans manches formant gilet et pouvant se porter indifféremment avec ou sans jaquette.

BOITE A SURPRISES

Qu'en sortira-t-il pour nous plaire et nous charmer?... D'exquis colliers de verroterie, de paille, de cuir, qui auront avec nos chaussures de peau de pieuvre et nos chapeaux de même provenance un petit air « colonial » tout à fait de circonstances (qui eût jamais songé que nous deviendrions la proie bénéfique de cet animal aux tentacules peu attrayantes... et que, non contentes de le transformer en sac, nous en ferions des chapeaux, des souliers, des colliers, des gants, des ceintures... que sais-je encore !

O fantaisie, voici bien de tes tours !

Il sortira encore de la boîte à surprises... des gants de peau, aux nuances variées et assorties à nos toilettes... des revers volumineux, très d'Artagnan, et faisant paraître plus adorables les mains minaudières ; de grandes capelines aux passes démesurément élargies, évoquant à s'y méprendre les parapluies des Papajous... ; des manches courtes et bouffantes, comme les grisettes de Murger... et des sourires... des sourires de femmes élégantes et jolies... admirées et fêtées comme il en fut en tous les temps.

MARTHE RICHARDOT.



Trois Grands Comiques d'Outre-Atlantique

L'immense talent de Chaplin, son étonnante personnalité ont influencé le cinéma en général et naturellement tous les artistes comiques. Harold Lloyd lui-même, malgré un tempérament opposé et des méthodes de travail bien différentes, s'est souvent inspiré de la formule de Chaplin.

ILS sont quelques-uns, — phalange drôlatique et cocasse très précieuse, — dont le seul nom qui apparaît, lumineux, sur l'écran, gage certain d'aventures amusantes, rebondissantes et extraordinaires, fait se trémousser, impatients et joyeux, les petits et amène sur le visage des grands une souriante approbation. C'est Buster Keaton, le pince-sans-rire ahuri et

CINÉ-MAGAZINE

philosophe. C'est Harold Lloyd, auquel les pires destins et les plus ébouriffantes catastrophes ne sauraient entamer le moins du monde l'heureux caractère. C'est aussi Charlie Chaplin. Et tous les visages de s'épanouir tandis que pétillent les jeunes regards et que des petites mains frénétiquement battent.

Le talent, le génie même (car aussi bien et aussi fortement que le génie dramatique, mais en des manifestations différentes, celui qui tire sa source de la puissance comique existe), l'évidente et prodigieuse personnalité de semblables acteurs ont consacré leur merveilleuse, leur universelle popularité.

Buster Keaton, c'est Malec, c'est Frigo le bien nommé d'il n'y a pas tant d'années. Le gentleman aux traits farouchement gelés, vivante et riante antithèse des causes aux effets, ce maître Iceberg déclenche invariablement une excessive chaleur (la logique se pâme en conjectures...). Buster marche à grands pas irréguliers, saccadés, de Don Quichotte, un tantinet fanfaron et quelque peu inquiet. Derrière son masque de froideur, il s'étonne et s'effare. Pourquoi, diable ! les divinités malignes s'acharnent-elles sur lui, petit bonhomme innocent et toujours animé de louables intentions, lesquelles, en filles perfides, se retournent régulièrement contre leur auteur ? Buster agite en vain en son encéphale ce problème sans solution, tandis qu'il va résolument où le destin l'appelle sous le soleil, les trombes, les tornades. Le ciel enverrait-il soudain une pluie de rochers en feu d'artifice, notre héros avancerait quand même. Il est brave... mais nul ne peut savoir si, intérieurement, l'humaine petite machine ne tremble pas. Voit-il brusquement les bienheureuses félicités lui sourire, tient-il... enfin ! dans ses bras le cher objet de ses rêves, sans tarder, — ayant beaucoup vu et vécu, — il tire profit de la douce occasion, car notre amoureux est pénétré de cette entière et affolante certitude : un bouleversement naturel, quelque averse, foudre, zéphyr en folie va fondre incontinent sur lui, à moins qu'il ne s'agisse d'un cataclysme matériel. Buster n'a pas envie de rire, — c'est trop sérieux, — d'autant que cette catastrophe en épée de Damoclès pourrait fort bien se réaliser avant que le charmant tribut ne soit payé de part et d'autre en bonne longueur et conviction. Et vous n'avez jamais vu rire Buster — moi non plus — et dans quelques lustres nous en serons probablement encore au même point. Cependant... en « imagination », — les dollars n'ont pas cours dans ce domaine-là ! — transportez-vous tout là-bas, dans cette Californie ensoleillée et attrayante, près du bleu Pacifique. Et non loin des collines vertes, dans une grande demeure riante, vous contempleriez à loisir Buster « Frosty »



Larry Semon, qui fut plus acrobate que réellement comique ; Buster Keaton, si fin, si personnel ; Raymond Griffith, souvent amusant, trois comiques dont un seul, Buster Keaton, eut la classe suffisante pour durer.

Face », tout épanoui entre une délicieuse jeune femme, sa femme, Nathalie Talmadge, et deux joyeux petits garçons, messieurs Joseph et Buster junior, ses fils.

Harold Lloyd, « Lui ». Pas besoin de traverser la Grande Mare pour rencontrer ce type souriant et bon enfant. Dans la rue, il a passé hâtivement près de vous. Dans le métro, aux heures fatigues et compressées des entrées et sorties de volières, vous l'avez côtoyé plus ou moins rudement. Pas « bouledogue » ni « prêt à mordre » pour deux liards, il vous a souri bien gentiment. Ce n'est pas un « cancre », « mais une bonne pâte », chose infiniment sympathique et profitable ! Et c'est tout Harold. Parlez-vous de la nécessité de quelque objet abracadabrant et volumineux, sur-le-champ il se précipiterait. Soupireriez-vous après la lune, immédiatement il apprêterait sa belle humeur, sa bonne volonté, une échelle... et se mettrait en campagne. Son allure est dégagée, non sans quelque avantage et satisfaction. « Lui », n'est-ce pas ? est un jeune homme séduisant avec sa mise au « goût du jour », sa figure avenante et ses lunettes d'écaillle qui lui donnent un air « pas bête du tout ».

Sur l'impériale du « bus » cahotant, Harold est tout yeux, tout sourire. Devant lui, entre une grosse dame importante et un petit monsieur étique, est une jeune fille. Par le plus pur des hasards... elle s'est retournée. Et les instincts chevaleresques d'Harold bouillonnent. Pour les doux yeux de sa bien-aimée, il se sentira des ailes et point ne lui coûtera de s'élancer d'un siège d'auto sur une plate-forme de tramway, ces véhicules tous deux en bonne locomotion. Toujours pour les besoins de la même cause, il restera suspendu dans le vide, au haut d'un gratte-ciel, accroché d'une « seule » main à un bloc de pierre en saillie, pendant un temps plus long qu'il n'en faut pour être pris de vapeurs, sueurs froides ou vertige et s'offrir le luxe suprême d'une gentille petite descente en arabesques et... en dernière vitesse. Aussi bien, il courra des aventures qui allient le redoutable au stupéfiant pour la seule protection et conquête d'un sourire féminin. Toutes situations des plus critiques et autant méritantes, car pas une miette d'humour optimiste ne s'y perd.

Charlie Chaplin... Charlie ! Éternel et incorrigible « illusionné », il ne peut croire à l'indifférence, l'hostilité et la perversité du monde. Sortirait-il de mains de tortionnaires, il trouverait bien sûr au fond de ses poches vides quelque sourire ou quelque gratitude à exprimer à l'adresse de ses bourreaux, cela pour le besoin tyrannique de les voir enfin adoucis à son égard. Un gros bouquet maladroit de petites fleurs rachitiques poussées

ODETTE BARDOU.

entre les pierres est vite cueilli. Une babiole, conservée précieusement, fruit d'un travail conscientieux autant que malaisé, de longues et pénibles économies, s'exhibe, glorieuse et touchante... Le costume de ce défavorisé de la fortune, — vous le connaissez, peut-être, — est vraiment en complète désunion avec son propriétaire et lui-même, depuis le melon goguenard et piteux en passant par la jaquette dont l'esprit est le plus clair du solide, les pantalons en accordéon alanguis et consentants, la canne de monsieur qui « crâne » et jusqu'aux vieux souliers en divorce déclaré, bâillant en indigènes, dont le plus réel actif est un estomac rigoureusement en état de jeûne prolongé. Ce petit bonhomme, fils des chimères, a l'âme et le cœur tendres. Il aime à être aimé, mais il aime aussi à aimer — on ne peut se refaire, n'est-ce pas ? — Amitié et amour sont pour lui nourriture aussi indispensable et substantielle que pain, poulet, haricots. Il aime ceux qui l'entourent, ses compagnons de guigne de même que ses amis de veine. Il aime les femmes — elles sont si jolies ! — Une passe.... Elle lui sourit.... Comment résister ? Immédiatement il s'érige en protecteur, défenseur, « soupirant », platonique ou non, peu importe... Presque toujours, le visage délicat décevra finalement le pauvre Charlot. Mais ne croyez pas qu'abandonné, triste et déçu, il s'avoue vaincu et se jure un futur stoïcisme détaché de tout rêve et dénué de toute dangereuse admiration et indulgence pour le sexe faible. De ses épreuves, il ne sort pas guéri, « blindé » et philosophe. Que non ! Et, à la première occasion, vous le verrez tout aussi tendre et attentionné.

Charlot rit... Ce rire qui amuse tant les petits enfants, qui s'élargit et s'évanouit aussitôt à la manière des marionnettes qui reprennent immédiatement leur immobilité dès que les ficelles ont été tirées et lâchées, ce rire cause, chaque fois qu'on le voit, un petit choc intérieur et un malaise étranges... La vie n'est pas drôle pour un « sans-le-sou » et de crainte d'en pleurer... bien vite Charlot en rit ! Rire de polichinelle hilare pour les petits. Rire forcé de Pierrot déshérité et malheureux pour les grands.

Ils viennent, ces sympathiques et bouillants acteurs comiques, adroits et irrésistibles, grands-prêtres à l'autel du Rire, toute-puissance légère et charmante. Ils approchent, ces humoristes habiles aux mille farces étourdissantes et diverses, messagers du Rire, le Rire « béni » qui souvent s'égare jusqu'aux larmes, abondamment, joyeusement, parfois même... douloureusement, ô Charlie ! Ils sont là — devant vous — sur la toile. Ils... Un tonnerre d'applaudissements est la plus édifiante des conclusions.

“INVENTAIRE”

M. André-E. Chotin, metteur en scène, auteur de l'adaptation française de *Contre-Enquête* et de nombreux scénarios de films, est de retour en France après plusieurs années de séjour dans les studios d'Hollywood. Il nous donne sur l'art cinématographique l'analyse qu'on va lire.

PAR la transformation récente du film muet en film sonore et parlant, l'art cinématographique est entré dans une période de transition qui n'est pas encore arrivée à terme.

Les habitudes de la masse sensible du public sont changées, les routines bousculées et les goûts souvent offensés par la nouveauté. Dans tous les arts, à toutes les époques analogues, aussi bien en littérature qu'en musique et dans les arts plastiques, une réaction identique s'est produite, et l'art moderne, qui mit trente années à s'implanter chez nous, en est l'exemple le plus frappant.

On se rappelle ce style bizarre tarabiscoté que l'on nommait « modern'style » ; on n'a pas non plus oublié les loufoqueries cubistiques de la première heure. Les entrées du métropolitain et quelques reproductions de peintures et sculptures retrouvées dans des magazines aux feuilles jaunies nous en rappellent le souvenir. Qu'il y a loin de ces styles bâtards aux lignes impures, à la belle ordonnance de la décoration de l'architecture et de la peinture actuelles ! Le cinéma parlant est assez semblable à ces œuvres invertébrées d'alors et à ces entrées du métro qui sont autant de coups de poing journaliers dans l'œil sensible. Il faut cependant marquer la différence : au lieu d'offenser la vue, c'est le sens de l'ouïe non moins sensible que choque souvent le « parlant ».

A la période héroïque du film muet, chaque spectateur faisait dire aux protagonistes des drames et comédies de l'écran ce que son intelligence, sa sensibilité et la fertilité de son imagination lui permettaient d'inventer. D'un certain point de la salle obscure, il écrivait ainsi mentalement un dialogue à sa mesure et prenait directement part à l'action



ANDRÉ-E. CHOTIN

sommes choqués par leur sonorité brutale ; la nature entière est devenue sonore, et le bruit du vent mêlé aux chants des oiseaux dans les forêts de notre imagination est autrement mélodieux. D'un seul coup ce réalisme tyrannique a tué le merveilleux pouvoir créateur d'illusion des images. Le rêve poignardé est tombé des régions éthérées qu'il habitait, et les foules anonymes des salles obscures se sont brusquement réveillées. Une illusion est morte : la grande illusion du rêve dans le silence complice.

Faute d'une technique qui lui soit propre, le « parlant » eut le tort d'emprunter au théâtre son esthétique scénique, dont le cinéma muet avait mis quinze ans à se libérer. Semblables aux person-

nages de théâtre, ceux de l'écran emploient actuellement les mêmes artifices. Ils ne vivent plus dans l'action comme auparavant, mais se racontent et décrivent cette action passée au lieu d'agir dans le présent.

Ramené à son modèle, le rythme des films s'est immédiatement ralenti, et ses personnages sont devenus platement réels. Plus de ces variations brusques du rythme visuel, de montages rapides, de changements d'angles de prise de vue, d'actions simultanées, de superpositions évocatrices, qui sont les moyens d'expression de l'art cinématographique, comme le sont à l'art musical les changements de mesure ou de clefs, les variations du rythme sonore, le contrepoint et les valeurs différentes données aux groupes harmoniques qui composent l'orchestre. La nécessité de débiter un texte encombrant est venue tuer tout ce qui faisait l'originalité même du cinéma, et nous « visualisons » actuellement des copies du théâtre bien inférieures à leur modèle, puisqu'elles n'ont ni son relief ni sa couleur.

Y-a-t-il un remède à cet état de choses qui menace de faire naître le désintéressement d'une partie la plus fidèle du public des salles de cinéma? Hâtons-nous de dire que le remède est à notre portée et qu'une ère nouvelle, riche en promesses, s'ouvre à l'art cinématographique si nous lui redonnons le pouvoir magique de suggestion qui est la raison d'être même de tous les arts et que la tyrannie du verbe et les sonorités barbares dont on a abusé sont venues lui ravir.

ANDRÉ-E. CHOTIN.

Paris, avril 1931.

LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA

15 Mars — 15 Avril

16 mars. — Au cinéma du Panthéon, première d'*Infamie*.

17 mars. — A la Tribune Libre Fructidor de Puteaux, conférence de Costes et Bellonte, accompagnée de projections cinématographiques.

— Aux Miracles, présentation privée du *Million*, de René Clair (Tobis).

— Au Palais-Rochechouart, présentation de *La Patrouille de l'Aube* (Warner Bros.).

— Au Washington-Palace, première de *Street of Chance*.

18 mars. — Au Palais-Rochechouart, présentation du *Masque d'Hollywood* (Warner Bros.).

19 mars. — Au Palais-Rochechouart, présentation de *L'Opéra de Quat'Sous* (Warner Bros.).

— Une Conférence sur l'hygiène et la gymnastique collective, de MM. Emmanuel et Dufestel, est illustrée par la projection des films de l'École en plein air de Montigny.

— A l'École des Hautes Études sociales, Élie Faure parle de « l'introduction à la mystique du cinéma ».

— Un incendie cause d'importants dégâts au studio des Cinéromans à Joinville.

22 mars. — Charlie Chaplin arrive à Paris à 14 h. 25.

23 mars. — Au Moulin-Rouge, présentation de *Ma Cousine de Varsovie* (Osso).

24 mars. — Jaquelux entreprend *Dialecte*.

25 mars. — Au Palais d'Orsay, Bal du cinéma.

— A la Sorbonne, conférence de Pierre Andrieu sur le génie de Charlie Chaplin et présentation de films du grand artiste.

26 mars. — Visite par la presse de l'Olympia.

— Première de *City Lights* à Berlin.

27 mars. — A la Sorbonne, le Dr de Courtney présente une scène de film concernant la médecine et la vie médicale coloniale, sous la présidence du maréchal Lyautey.

29 mars. — Charlie Chaplin quitte Paris, à destination de Nice.

30 mars. — Assemblée ordinaire de Pathé-Cinéma : M. Émile Natan est réélu administrateur délégué.

31 mars. — Au Colisée, présentation de *Jean de la Lune* (Armor).

1er avril. — Au Moulin-Rouge, présentation des *Vagabonds Magnifiques* (Films X).

2 avril. — Au cinéma du Panthéon, présentation de *Le Blanc et le Noir* (Braunberger-Richebé) et, au Palais-Rochechouart, de *Princesse, à vos ordres* (A.C.E.).

3 avril. — Au Marivaux, première de *Dactylo* (Pathé-Natan).

— A l'Artistic, présentation du *Cap perdu* (Exclusivités Artistiques).

4 avril. — Réouverture du Parnasse.

Studio avec *The Spilers* et *Le Monde en Parade*.

5 avril. — Mort de Stefano Pittaluga, magnat de la cinématographie italienne.

6 avril. — On apprend d'Hollywood la mort de Roscoe Fatty Arbuckle.

7 avril. — Présentation de gala à Marigny des *Lumières de la Ville*. A Monte-Carlo, première aussi de ce film, au théâtre des Beaux-Arts, en présence de Charlie Chaplin.

9 avril. — Au Moulin-Rouge, présentation du film de Grock (Sofar). Aux Miracles, présentation et première (en soirée) de *L'Afrique nous parle* (Vandal et Delac).

11 avril. — M. Lynde, directeur de l'Olympia, organise une réception pour fêter le premier anniversaire de ce théâtre Jacques Haïk.

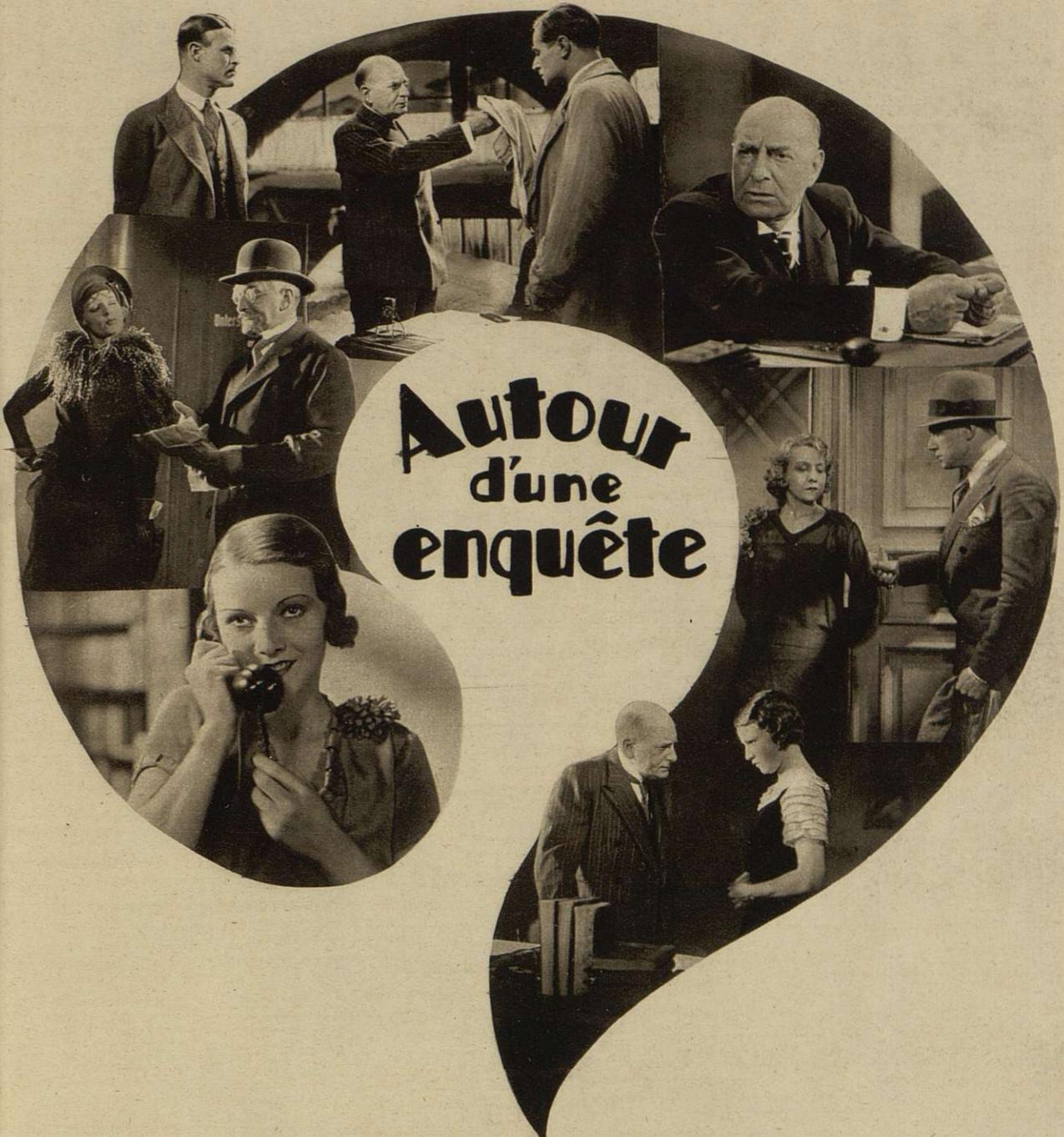
12 avril. — Un grand cinéma de Rennes est la proie des flammes.

13 avril. — Edmond Greville donne, au studio Éclair d'Épinay, le premier tour de manivelle du *Train des Suicidés*.

— A Billancourt, Karl Lamac entreprend la réalisation de la version allemande de *Mam'zelle Nitouch*.

14 avril. — Au Colisée, présentation du *Caprice de la Pompadour* (Jacques Haïk).

15 avril. — Au Moulin-Rouge, présentation de *Tempête sur la Montagne* (Super-Film).



Nous aurons très prochainement l'occasion d'applaudir le grand artiste JEAN PIERIER dans AUTOOUR D'UNE ENQUÊTE, grande production dramatique entièrement parlée en français, réalisée par Robert Siodmack, en collaboration avec Henri Chomette. L'interprétation comprend en outre les noms de ANNABELLA.



COLETTE DARFEUIL, FLORELLE, ROBERT ANCELIN, BILLBOCKETT, PIERRE FRANCK, JACQUES MAURY, GASTON MODOT, PAUL OLLIVIER, PIERRE RICHARD-WILLM. C'est un parlant U. F. A. Erich Pommer distribué par l'Alliance Cinématographique Européenne.

UN CAPRICE DE LA POMPADOUR



Quelques scènes du grand film dont les Établissements Jacques Haik se sont assuré la distribution. L'interprétation de cette très belle œuvre groupe les noms de **ANDRÉ BAUGÉ, MARCELLE DENYA, GASTON DUPRAY, PAULETTE DUVERNET, ANDRÉ MARNAY, MAX RÉJEAN, etc...**



ANDRÉ BAUGÉ, dont il est superflu de louer encore et la voix merveilleuse et les dons de grand comédien, tel qu'il apparaît dans UN CAPRICE DE LA POMPADOUR, la grande exclusivité du théâtre de l'Olympia.

LES 4 VAGABONDS



Un chaleureux accueil a été fait dans une grande salle d'exclusivité des Champs-Élysées à cette réalisation de Lupu Pick, qui interprètent **AIMÉ SIMON-GIRARD**, **ALICETISSOT**, **SIMONEBOURDAY**, **YVONNE LOUIS**, **R. DONNIO**, **H. POUSSARD**, **S. NADAUD**, avec **ALAIN GUILV** et **MAURICE DE CANONGE**. C'est la grande firme G.-F.-F.-A., qui s'est assuré la distribution de cette production Jean de Merly.

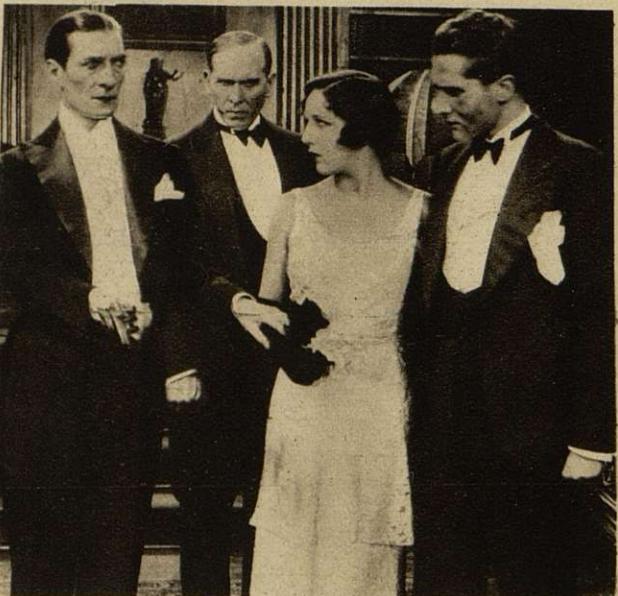


L'Anglais tel qu'on le parle

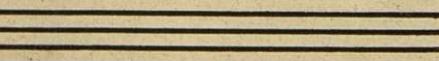


Un éclat de rire continual a accompagné la projection de cette bande réalisée par R. Boudrioz, d'après la pièce de Tristan Bernard, lors de sa récente présentation. L'inénarrable **TRAMEL** en est le principal interprète ; il est entouré par **WERA ENGELS**, **MARYANE**, **ROGER DANN** et **HAMILTON**.
(Production G.-F.-F.-A.)

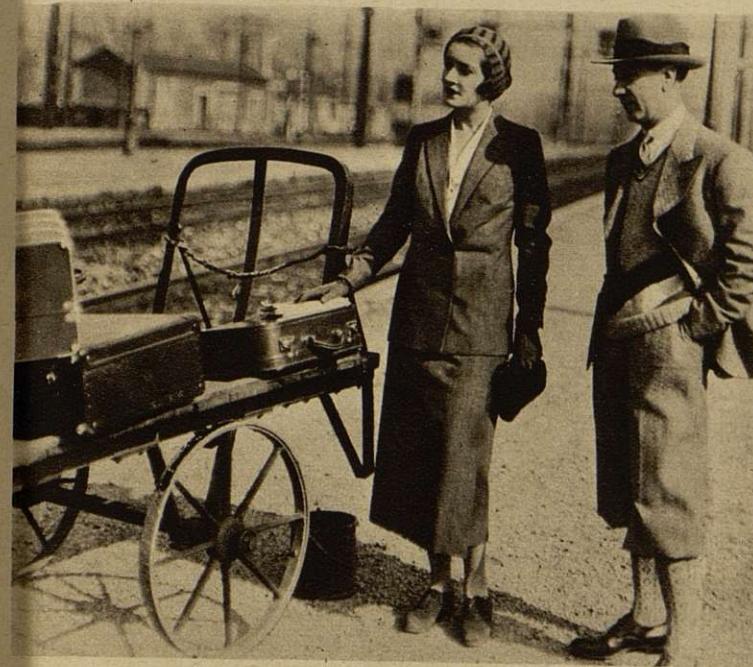
ENTRE NUIT ET JOUR



JEAN MURAT, SUZY PIERSON et
LÉON BARY sont les principaux interprètes
de cette grande production parlée en français,
mise en scène par Albert de Courville et
qui passera prochainement en exclusivité à
Paris.

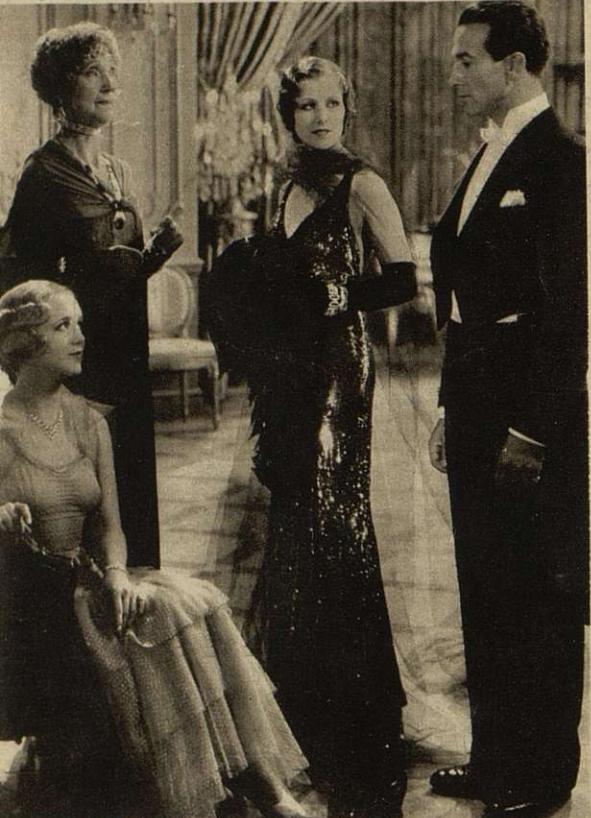


LA VAGABONDE



En mettant à l'écran le délicat roman de Colette,
SOLANGE BUSSI a réalisé pour Les Exclusivités
Artistiques un fin chef-d'œuvre de goût qui nous per-
mettra d'apprécier la charmante vedette **MARCELLE**
CHANTAL, entourée d'une pléiade d'artistes renommés :
FERNAND FABRE, **JEAN WALL**, **ROBERT**
QUINAULT (de l'Opéra-Comique), **Mmes FUSIER-**
GIR, BERUBET, etc....

une — femme libre



Quelques scènes de
UNE FEMME LIBRE,

film parlé en français, mis en scène par Henri de La Falaise et dont l'interprétation hors pair comprend JEANNE HELBLING, ÉMILE CHAUTARD, VITAL GEYMOND, PAULINE GARON, etc.



M. G. M. annonce la prochaine présentation de GRACE MOORE, du Metropolitan Opera de New-York dans JENNY LIND, film parlant français dont ces photographies sont extraites et réalisé par Arthur Robison. Cette œuvre nous permettra également d'applaudir ANDRÉ LUGUET et ANDRÉ BERLEY ainsi que MONA GOYA, FRANÇOISE ROSAY, GEORGES MAULOUY, etc...





Dans TABOU, le dernier film du regretté F.-W. Murnau, dont Paramount s'est assuré les droits exclusifs, on verra — poème du bonheur — l'amour de deux insulaires polynésiens idéalement purs et beaux : Reri et Matahi. La caméra révèle pour la première fois à nos yeux éblouis la splendeur insoupçonnée des îles de l'Archipel de la Société. L'une des œuvres les plus grisantes, les plus complètes que l'écran ait jamais produites.

TABOU

LE GÉNÉRAL



«L'homme est fait pour la guerre; la femme, pour le délassement du guerrier!» a dit le sage. Cette thèse, bien faite pour plaire... surtout aux hommes, est illustrée de façon magistrale ici par SUZY VERNON, THOMY BOURDELLE, PAULE ANDRAL et PIERRE BATCHEFF. La mise en scène de cette œuvre intensément dramatique est signée Adelqui Millar. C'est un film Paramount.

MARIIONS-NOUS



Imagine-t-on les résultats que peut donner la collaboration d'un auteur comme Saint-Granier, d'un réalisateur comme Louis Mercanton, d'une interprétation qui groupe les noms d'ALICE COCÉA, FERNAND GRAVEY, ROBERT BURNIER, MARGUERITE MORENO, PIERRE ETCHEPARE, et de deux compositeurs dont l'un écrit MA LOUISE, que lança Maurice Chevalier, et dont l'autre est Borel Clerc? Esprit... Charme... Jeunesse... Entrain... Fantaisie... C'est un film Paramount.

A mi-chemin du Ciel



Le cirque, milieu où l'illusion, plus que partout ailleurs, est reine, où l'on vit, où l'on souffre, où l'on meurt avec un sourire. Un monde passionnément attachant, que ce film, mis en scène par Alberto Cavalcanti, fera revivre. ENRIQUE RIVERO, MARGUERITE MORENO, JANINE MERREY, THOMY BOURDELLE, GASTON MAUGER, JEAN MERCANTON sont les principaux interprètes de cette production, qui va bientôt commencer sa carrière en France. C'est un film Paramount.

MARIAGE DE PRINCE



Les créations de Stroheim sont toujours attendues chez nous avec une hâte passionnée, tant elles renferment d'âpreté, de violence, de faiblesse, de douleur, de cruauté. ERICH VON STROHEIM, auteur, metteur en scène et vedette de ce film, distribué par Paramount, est magistralement secondé dans sa tâche par FAY WRAY, ZAZU PITTS, MAUD GEORGE, MATTHEW BETZ et GEORGE FAWCETT. Une satire fabuleuse que tout le monde voudra voir.

GROCK



La grande salle d'exclusivité Marivaux-Pathé a retenu dès sa présentation ce film Sofar-Location, qu'interprètent avec tant d'éclat GROCK, l'unique, son partenaire MAX, GINA MANÈS et LÉON BARY. Un très gros succès en perspective.



JEAN MAX, créateur au théâtre, entre tant de rôles, de L'ACHETEUSE et de l'AFFAIRE DREYFUS, à l'écran du PROCUREUR HALLERS et LE CAP PERDU, tourne actuellement aux côtés de JANE MARNAC, un des rôles principaux de PARIS-BÉGUIN.

PHONOMAGAZINE

Un lecteur nous écrit : « Vous signalez dans votre dernier article le disque de *Rondes des heures* : *Chaque heure que l'on vient de vivre*, enregistré par Baugé. Ne pourriez-vous me dire si cet interprète a également confié à la cire l'air si brillant qu'il chante au début et à la fin du film en question, sur une scène, vous savez bien, avant la maladie et après la guérison supposée du héros qu'il représente. »

Je me rappelle fort bien et je puis assurer à notre correspondant que l'air d'entrée de *Figaro* du *Barbier de Séville* : *Place au factotum de la ville*, emprunté pour les besoins de la cause, a été de longue date enregistré par André Baugé (P.) à une époque où les *talkies* n'avaient point encore été réalisés dans la pratique et où le scénario de *Rondes des heures* n'était pas imaginé.

Voici incidemment posé un problème qui élargit dans une grande mesure les rapports de l'édition phonographique et du cinéma et ne les limite plus au seul genre de l'opérette filmée avec son cortège, d'ailleurs plaisant, de danses chantées.

Nous en verrons bientôt maintes preuves, et, dès aujourd'hui, le *Chemin de la gloire* nous en fournit une d'une éloquence frappante. Richard Tauber a fait une part enviable à l'hymne solennel (O.) et aux romances élégantes inventées pour la circonstance : *Rot ist dein mund* (O.) et *Es war einmal ein Frühlingstraum* (O.), où le ténor de charme s'abandonne au plaisir de montrer les plus aimables vertus de son talent; mais il n'a point négligé pour autant de traiter selon ses plus nobles mérites l'air de *Lionel de Martha* (O.) qui assure le triomphe de Toni Lechner. Et rien ne dit que, pour parfaire l'ensemble, l'inoubliable interprète du *Preislied des Maîtres chanteurs* (O.) ne consacrera pas un disque au *Tilleul* de Schubert, dont la simple audition improvisée dans l'auberge du village tyrolien suffit à convaincre l'impresario de passage et « la dame de trêfle » de la qualité de leur découverte.

Le disque peut d'ailleurs, le cas échéant, procurer à l'esprit le plaisir d'évoquer tel film déterminé, même quand le rapprochement n'a pas été fait par le dictateur aux sons. Le prélude pour *La Tempête*, d'Arthur Honegger (O.), placé sous le signe de Shakespeare, s'adapte à merveille à l'essentiel de *Désemparé*, cette « marine » où l'océan déferle enfin, dans lequel la houle prise sur le vif ou bien simulée habilement trouve un équivalent puissant dans le tumulte ordonné de la musique traversé des sifflements de l'aquilou et de l'appel rauque de la corne lugubre, forme ancestrale du moderne S. O. S., plus brutale et moins efficace. Bancroft n'est-il point d'ailleurs un personnage shakespearien, à sa façon ?

La Fin du Monde pouvait de toute évidence

déchaîner, en même temps que toutes sortes de catastrophes, une musique digne de commenter l'Apocalypse. Tout se résout en affirmations pré-somptueuses :

*Au dire de tous les prophètes,
Un jour une immense comète
Ecrasera notre planète.*

singulièrement amoindries d'être chantées sur un air de fox-trot, et en un tango intitulé forcément *Dernier adieu* (Gr.), où la voix de Nicolas Amato n'a rien de terrible.

Nelson célèbre *La Valse d'Amour* (pour la première fois) (Gr.) et *Mon ami Victor* (On ne peut jamais garder son cœur) (Gr.) sur le mode léger. Il n'est point de ces chanteurs qui abusent de leurs moyens comme Edmond Rambaud, lequel traite *Toujours je vous entends* de *La Chanson de mon cœur* (C.) et *Chanson du cœur brisé* (C.) avec un déploiement de vigueur vocale superflu.

La moyenne est heureusement réalisée par Mitja Nikisch et son orchestre dans *Si c'est ça l'amour* (Gr.) et *Je veux* (Gr.), le très dansant pasc-doble de *Flagrant Délit*, et dans le disque où Van Philipp réunit deux pages les plus réussies de la musique de l'écran, *Beyond the blue horizon*, issu de Monte-Carlo (C.), et *Toujours et pour tout* (C.), d'une grâce irrésistible. Le Jeffrys Jazz passe en revue quelques classiques dessonores : *Je n'ai qu'un amour, c'est toi* (P.), *A quoi bon* (P.), et *Avoir un bon copain* (P.), qui ne laissent pas tomber dans l'oubli *Prix de beauté*, *La Douceur d'aimer* et *Le Chemin du Paradis*.

Quant à *La Chanson des Nations*, au moment où le film connaît les feux de la lampe à arc, il excite l'émulation des barytons : Robert Couzinou (Pol.), Baugé (P.) et Guénot (C.).

Cependant *Le Roi des Resquilleurs* ne laisse pas davantage les interprètes indifférents : Georges Sellers (Gr.) et Nicolas Amato (Gr.) marchent sur les pas de Milton, qui, lui-même secondé cette fois par le plus « couleur locale » des accordéons, proclame à nouveau : *J'ai ma combine* (C.) et *C'est pour mon papa*.

Le disque contribue enfin à mettre en évidence l'insigne talent et l'incomparable diction de Marguerite Moreno, bien connue des fervents du cinéma.

L'ancienne interprète de Racine et de Ponsard a choisi un texte fameux de Courteline : *La Cinquantaine*, (O.), dont le lyrisme parodique affecté par des mendians chenus soucieux d'éveiller la charité d'autrui, est haché d'insultes fleuries lancées en *a parte* avec une féroce d'autant plus tenace qu'elle demeure masquée, sketch pris sur le vif par l'auteur de *Boubouroche*, observateur profond et styliste scrupuleux.

MAURICE BEX.



De la Fête Foraine pendant qu'on tourne

ENTREZ ! entrez ! On rit, on s'amuse, et nous avons de bonnes places pour tout voir et tout entendre, au prix de un franc, vingt sous, pas davantage ! Demi-place pour les enfants et militaires...

— A tous les coups l'on gagne ! Allons, les jeunes mariés, qu'attendez-vous pour monter à l'œil votre ménage ?...

— Qui n'a pas la canne à papa ?...

— Vous tous qui souffrez de l'incertitude d' l'avenir, consultez Mme Irma, qui, d'après la date et le mois de votre naissance, se fera un plaisir de vous dire votre horoscope...

— Venez vous instruire, venez vous amuser ! Ici attractions uniques : le lion à deux têtes, la femme araignée et le monstre marin capturé, au prix d'efforts surhumains, dans les mers du Brésil...

C'est, dans un tintamarre grisant, la fête foraine de tous les soirs, avec son ruissellement de lumières, ses musiques bizarres et son aimable laisser-aller.

Sommes-nous donc à la foire du Trône qui tient actuellement ses assises place de la Nation ? Non pas. Nous sommes tout simplement au studio de la rue Franceur, où Carmine Gallone tourne, pour les Films Osso, une des scènes principales d'*'Un soir de rafle'*, dont Henry Decoin écrivit le scénario.

En une nuit, une multitude de baraques de toile et de bois, bariolées, hautes en couleurs, a, de par la main des hommes, surgi du néant. Et de bonne heure le matin une foule de figurants a pris possession du décor. Une foule composée des éléments les plus bizarres, les plus hétéroclites, des plus basses couches de la société aux sphères moyennes.

Et tout ce monde s'agit, s'amuse sans arrière-pensée.

L'un essaie son habileté au tir à cible, un autre, qui se croit roublard, s'acharne aux loteries illuminées comme des palais. Il en est qui monnayent en un soir la paye de toute une semaine et certains qui avancent avec réticence leurs cinq sous sur le tableau numéroté.



au Bal Musette.. UN SOIR DE RAFLE

D'autres encore, — et ce sont les plus sages, — préfèrent goûter à toutes les attractions, à toutes les sensations, sans nul souci de rapporter à la maison une statuette en plâtre décoré où une bouteille de limonade gazeuse, baptisée présomptueusement « mousseux ».

Et voici, dominant la musique vieillotte et atten-dri ssante des Limonaires asthmatiques, ou celle, plus moderne, mais prétentieuse, des orgues électriques enluminées, l'établissement de lutte et sa parade ponctuée à coups de grosse caisse et de cloche grêle.

— Avec qui voulez-vous lutter ? Avec la dame ? Voici un gant. Et rappelez-vous, jeune homme, qu'il faut lutter avec *honneur*, dans les règles de l'art. La lutte gréco-romaine n'est autorisée que jusqu'à la ceinture ! A qui le tour ? Vous, le militaire ?

« Tenez, il y a une prime spéciale pour messieurs les militaires. Celui qui résiste cinq minutes a droit à une belle pièce de cent sous *figurée par ce ce billet*. Y a-t-il une personne pour prendre l'engagement ?

« Entrez, monsieur, votre place est payée.

Mais le militaire n'a pas l'air pressé d'aller affronter un boxeur professionnel.

Ce que voyant, un marin permissionnaire, — toujours cette vieille rivalité légendaire entre l'armée de terre et de mer, — le prend à partie.

— Alors, quoi, la *biffe*, on se dégonfle ?

Mais cette voix, cette façon faubourienne de traîner sur l'accent tonique ? Mais c'est... Préjean, ministre, camelot, « Mackie le chourineur », notre vieille connaissance enfin ?

C'est bien lui ; nous ne nous trompons pas. Et à ses côtés se trouve la douce et si fraîche Anna-bella, qui porte avec un air las, excédé, le canard vivant gagné à la loterie voisine.

Ce maudit canard s'amuse même à lui mordre le bras, tandis qu'entre Préjean et le *biffin* la conversation s'envenime. Chaque adversaire rivalise d'ironie, de verve gouailleuse.



— Eh ! va donc, eh !...

— J'te demande pas si ta grand'mère fait du vélo !

Des paroles, ils vont en venir aux coups. Préjean tombe la veste. La foule qui les entoure s'amuse follement. N'est-ce pas là une attraction parmi tant d'autres ?

Le bonimenteur s'est tu, et le clown de l'établissement, seul dans l'assistance, contemple avec crainte le drame qui se noue. C'est alors que le patron de l'établissement, — c'est Constant Rémy, — intervient avec à-propos. Peut-être par sensibilité, peut-être aussi par crainte d'une concurrence imprévue pour son établissement.

— Allons, messieurs, venez vider *honorablement* cette querelle chez moi. Je vous offre mon ring, et je donne cinquante francs au vainqueur !

Cette forte parole, marquée au coin du bon sens et de la démocratie, dirait quelqu'un que je connais, soulève l'enthousiasme que l'on devine. Pour stimuler le courage des adversaires... et aussi rendre plus irrésistible la ruée du public, le piston, qui aurait besoin qu'on lui donne le *la*, entonne un petit air guilleret, ponctué, lorsque le besoin s'en fait sentir, par les coups sourds de la grosse caisse.

Au moment où Préjean va gravir l'escalier de bois, Annabella, qui commence à être sérieusement inquiète, la retient par la manche. Mais lui ne l'entend pas ainsi, pour plusieurs raisons. D'abord il doit se venger de ce qu'il considère comme des insultes, et puis il n'est pas mal d'étaler sa bravoure devant une femme. Ça en impose, et, lorsqu'un mauvais désir vous tourmente, on peut espérer qu'après ce coup d'éclat votre compagne se montrera plus accommodante.

Aussi est-ce Préjean qui entraîne Annabella au lieu d'être entraîné par elle. Tous deux disparaissent derrière une tenture de velours râpé qui dut autrefois être rouge. Quant au *biffin*, comme l'a appelé dédaigneusement Préjean, en habitué des lieux, dans un coin, il se débarrasse de son uniforme et apparaît dans un beau maillot rose de lutteur. J'ai comme une vague idée qu'il doit y avoir longtemps qu'il a goûté à l'ordinaire du régiment et effectué la corvée de patates. Du reste, autant vous dire tout de suite que sa veste ne portait pas d'écussons.

J'avoue avoir alors frémi quant au sort qui attendait le trop confiant marin en goguette. Je regardai Henry Decoin (lequel assiste à toute la réalisation du film avec une ferveur toute paternelle) comme pour lui dire : « Pauvre type, que va-t-il lui arriver ! » Mais Decoin, une poupée d'une main, un cochon fleuri de sucre rose de l'autre, souriait mystérieusement.

— Qu'auriez-vous fait à ma place ? J'ai voulu connaître la suite de l'incident et, avec tout le naturel et la désinvolture dont modestement je suis capable, je suis entré dans le champ de l'appareil et ai joué au figurant.

Plein d'assurance, j'aigraviles marches de la baraque foraine et, arrivé à la caisse, royalement remis une pièce de quarante sous toute neuve à la matrone emplumée qui siégeait derrière son comptoir, (Je l'ai,

du reste mise ensuite sur ma note de frais. Pas la matrone, la taxe perçue à l'entrée !)

Avec un « ah ! » d'impatience enfin satisfaite, je soulevai avec d'infinites précautions le crasseux rideau rouge...

Ah ! mes aïeux, quelle déception ! A moins d'un mètre se dressait le mur du studio ! Entre deux étais du décor, à l'abri des regards indiscrets, Préjean et le *biffin* fumaient des cigarettes à bout doré, en se donnant en riant de grandes bournades amicales dans le creux de l'estomac.

**

Aussi, serais-je parti fort perplexe et furieux des maigres renseignements glanés, si à ce moment Carmine Gallone n'avait eu l'opportune idée de crier d'une voix autoritaire et douce tout à la fois :

— Allons, mes enfants, en bas ! Nous chanteons de studio. Vous pouvez désaffecter ce décor !

Métamorphose que seul permet le cinéma : après la fête foraine et son atmosphère si particulière, voici le bal musette. Arrière-boutique ripolinée, à la forme irrégulière, décagonale pour le moins, avec ses coins et recoins, ses colonnes grêles, ses souffrances. Longeant les murs décorés au pochoir, les tables bien alignées laissent un large emplacement au centre pour les danseurs, et les guirlandes de papiers multicolores s'élancent d'un angle à un autre. Sur les murs, les écrits savoureux : « On paye en servant », « Toute mise incorrecte est refusée au contrôle », « Il n'est pas permis aux hommes de danser ensemble ».

Aux tables, tout le monde spécial des buveurs à casquettes chiffonnées ou à melons marron, de femmes outrageusement peintes : yeux pochés et bouche saignante.

Les cerises à l'eau-de-vie, les menthes vertes et les solides amers à la gentiane se débitent sur un rythme précipité.

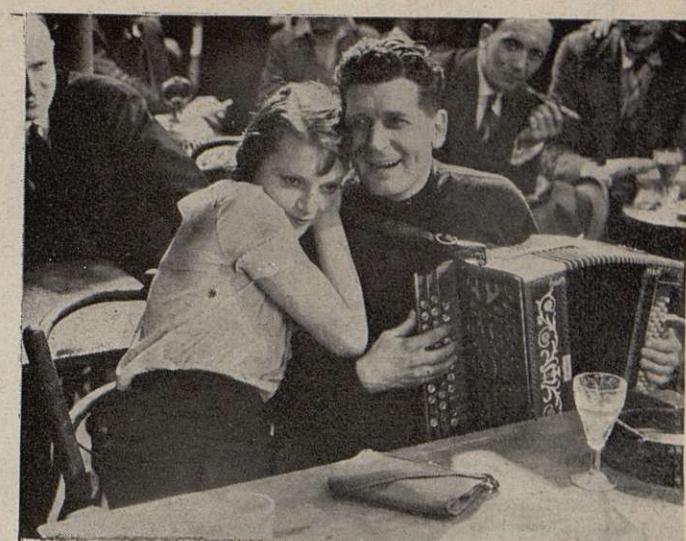
— Passons la monnaie.

L'accordéoniste, qui collait son oreille contre le soufflet de son instrument, lève la tête. C'est encore Préjean, gouailleur, la casquette de marin sur l'oreille, le chandail réglementaire de la marine montant jusqu'au cou et moulant le torse.

Il module avec conviction les mots d'amour d'une complainte sentimentale destinée à devenir très vite populaire et, dans la fumée bleue des cigarettes, les valseurs reprennent en chœur :

*Si l'on ne s'était pas connu,
Jamais mon cœur, jamais mes lèvres...*

Je m'approche de Préjean, parvient derrière l'estraude sur laquelle ses pieds battent la cadence. Et, le menaçant de révéler que je l'ai vu fumer derrière le décor, j'obtiens tous les renseignements dont j'ai besoin. Ils m'arrivent par bribes de



phrases, entre deux ritournelles, lorsque le musicien ne plaque pas trop fortement ses accords.

— Comme vous le voyez, je suis un marin missionnaire venu me retrouver pour quelques jours dans la vie de Paname... Je viens jouer de l'accordéon rue de Lappe, où nous sommes. C'est alors qu'a lieu la rafle...

*Je n'aurai pas, lorsque je pars,
Besoin de revoir ton regard...*

» ... Sur un commandement la musique s'arrête. Chacun prend son chapeau et, sans murmure, monte dans le car de la Préfecture. En route pour la police judiciaire. Quant à moi, je réussis à glisser entre les doigts des agents... après avoir pris sous ma protection une jeune fille mystérieuse, sans papier, qui se trouvait là et dont je ne sais rien...

» ... Pour fêter cet heureux événement, nous allons à la foire du Trône, où « j'endors pour le compte » un client d'un établissement de boxe...

» ... Ah ! la boxe ! Je me suis entraîné trois mois chez Cuny avec Papin, quatorze fois champion de France, et, depuis le début du film, je boxe de neuf heures du matin à dix heures du soir ! Je suis claqué, fourbu, anéanti...

» ... C'est que je deviens — dans le film — un boxeur fameux, couvert d'or, mais que le libertinage conduira à sa perte...

... Là, êtes-vous content ? Maintenant, promettez-moi le silence, hein ?

Les danseurs continuent à tourner dans la fumée bleue toujours plus dense. Dans le décor surchauffé, sur les visages rouges d'animation, le maquillage fond et la sueur ruisselle. Un peu de lassitude se fait sentir.

Alors Préjean, plus gai et vivant que jamais :

— Attention !... Au refrain, haut les chœurs :

*Si l'on ne s'était pas connu...
Jamais mon cœur, jamais mes lèvres...*

MARCEL-ALBERT CRANCE.

LE THÉÂTRE

M. HENRI KISTEMAECKERS a fait représenter, le mois dernier, une comédie intitulée *Déodat*, qui, la crise aidant, n'a pas réussi à se maintenir longtemps à l'affiche. La difficulté des temps présents n'est peut-être pas seule responsable de cette éphémère destinée, et l'on se demande si la forme même choisie par l'auteur n'a pas nui au sort de son ouvrage.

Le principal attrait de *Déodat*, qui certes n'a pas l'envergure ni le ton d'un chef-d'œuvre, consiste dans l'originalité du point de départ. On y voit se mêler incognito à un groupe de gens associés par hasard un auteur dramatique, lequel, déguisant sa propre personnalité, affecte de prendre celle d'un dévoyé sujet à caution, qui s'exprime avec une liberté redoutable et agit avec le plus franc des cynismes.

Ce dramaturge masqué, se méfiant de son imagination, n'a pris ces détours que pour vivre une « action » improvisée, grâce à cette rencontre et à cette feinte, dans la réalité, comptant, l'expérience finie, décalquer l'aventure et la transporter sur la scène.

Ce double jeu, les exigences théâtrales ne permettent guère d'en tirer parti. *Déodat* fait allusion à sa pièce future, en discute les péripéties, qui n'offrent pas toujours à ses yeux les qualités espérées, en prépare la conclusion, mais il eût fallu, pour éveiller davantage la curiosité des spectateurs, faire mieux que des allusions à ces projets et montrer parallèlement le modèle vécu et son reflet fictif. La poétique, autrement souple, du cinéma aurait permis, sans exiger un plus long développement, d'exposer en toute clarté ce divertissement tiré du sujet et de mettre en perspective le thème et son imitation d'une manière frappante. Henri Kistemaeckers, cinéaste averti, consentira-t-il à mettre *Déodat* à l'écran?

La Rafale, de Bernstein, vient d'être hospitalisée par la Comédie-Française. Son style médiocre ne l'y destinaient point apparemment. L'aventure de ce joueur décadé, qui se suicide au moment précis où sa maîtresse, ayant fait maintes démarches pour le sauver, sans négliger d'imiter le geste de Marion Delorme se prostituant à Laffemas, n'a rien dans sa violence sèche qui semble de nature à mériter ce genre de consécration, et le rôle d'un père orné de tous les défauts du bourgeois gentilhomme sans connaître les généreux remords de Poirier ne suffit point, dans cet antre de la sacrosainte tradition, à perpéttrer celle de Molière ni même celle d'Émile Augier.

On se serait moins étonné que nos adaptateurs de *talkies*, friands de mélodrames, se fussent empa-

rés, après autorisation, de cette *Rafale* qui secoue les nerfs.

Avec l'œuvre nouvelle de M. Steve Passeur, *La Chaîne*, cette solution n'est pas à craindre. Il faut louer l'auteur de *L'ACHETEUSE* d'avoir su si précisément exprimer ses idées en dialogue et faire vivre ses personnages entre cour et jardin, entre la rampe et le fond de toile peinte, que nulle transposition ne pourrait atteindre semblable résultat d'une façon préférable : ni le livre et ses possibilités analytiques, ni le film et ses décors étendus. Rien ne servirait de montrer le bassin d'Arcachon autour duquel les cousins Sartègue promènent leur tuberculose, ni la gare Saint-Jean où les parents Virot embarquent leur rejeton, puis la fabrique de tonneaux (documentaire), dont se désintéresse d'ailleurs Daniel Miray, plus anxieux de son bonheur conjugal battu en brèche par les révélations et la fugue d'Armance, que de sa prospérité commerciale apparemment assurée. Voilà enfin une pièce qui n'attisera pas le zèle des studios et contribuera fortement à fixer la démarcation entre le plateau et l'écran.

Il n'est pas à prévoir davantage que *Le Beau Danube Rouge*, de Bernard Zimmer, passe du théâtre Montparnasse au cinéma pour d'autres raisons et parce que précisément l'auteur du *Veau gras* a mêlé à un tableau de la révolution hongroise une scène où les coulisses du septième art trouvent leur emploi. Il faudrait donc, pour que la transposition, le cas échéant, fût accomplie, que, dans un film tiré de cette œuvre, les préparatifs de la bande qui tant choquent le loyaliste Conrad de Meyerling, devinssent répétition de comédie, par juste réciprocité. Cela fera hésiter.

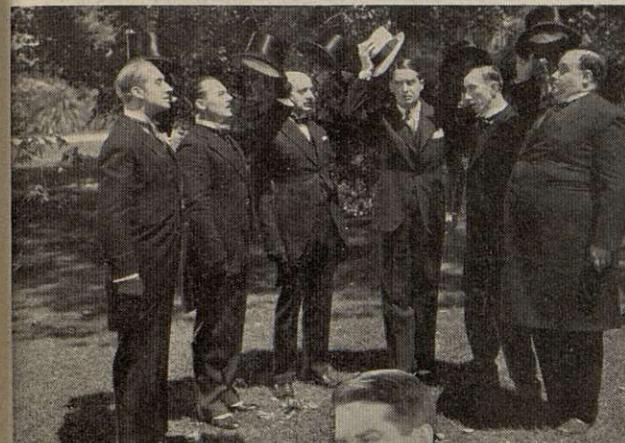
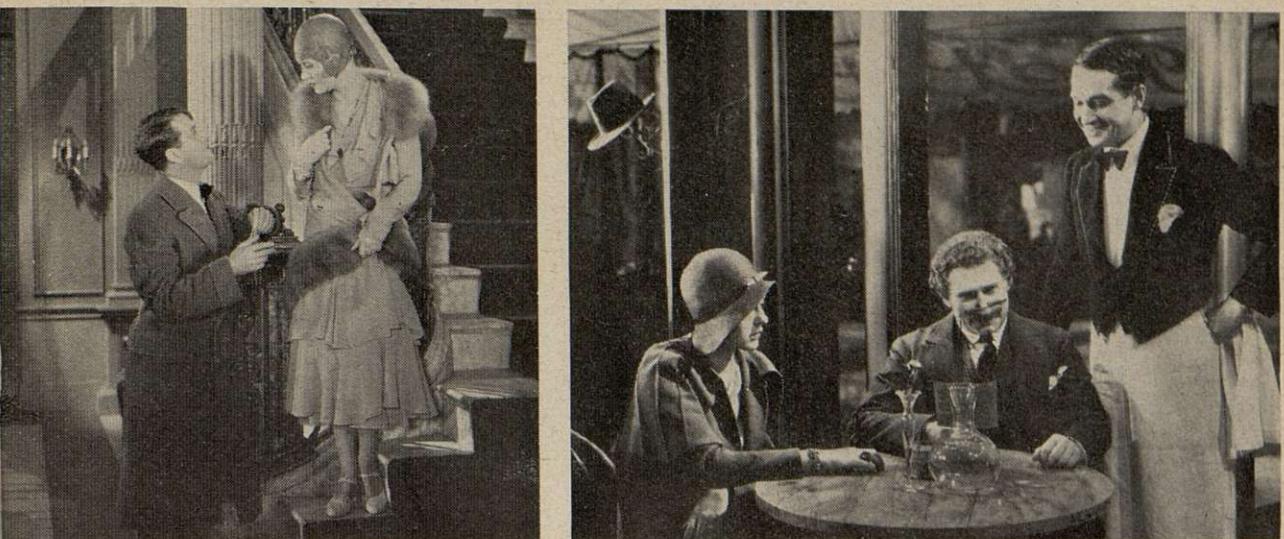
Dans *Richard*, M. Fabre Luce n'utilise pas le studio de prises de vues comme cadre; toutefois, les deux principaux personnages de sa pièce font connaissance dans des conditions étroitement liées avec l'usage des *movies*.

Richard Teissier est en effet un opérateur de cinéma. Un jour qu'il tourne un documentaire à Merville, la jeune Aline Romange vient, malgré le barrage, se mettre dans le champ inconsidérément, d'où fureur du *cameraman*, vite modifiée en une agréable surprise, car l'intruse est délicieuse. Et voilà l'intrigue nouée.

Par la suite, l'homme à la manivelle s'embarquera pour Hollywood, deviendra acteur et même vedette sans coup férir. Voilà, au moins, une indication utile que le talent de Paul Bernard est fait pour rendre le plus vraisemblable du monde et dont les éditeurs tireront, espérons-le, les conclusions qui s'imposent.

MAURICE BEX.

LE PETIT CAFÉ



Albert Loriflan..... MAURICE CHEVALIER.
Philibert..... ÉMILE CHAUTARD.
Cadeaux..... JACQUES JOU-JERVILLE.
Paul..... GEORGES DAVIS.
Le Chef..... ANDRÉ BERLEY.
Yvonne..... YVONNE VALLÉE.
Bérangère..... TANIA FÉDOR.
Edwige..... FRANÇOISE ROSAY.

Réalisation de LUDWIG BERGER.
D'après la pièce de TRISTAN BERNARD.

PAUL, le plongeur du *Petit Café*, essuyait mélancoliquement quelques rares soucoupes, quand Alfred, le nouveau garçon, entra à l'office et, complètement abattu, détacha son tablier.

— J'en ai marre de la boîte, grogna-t-il, et je fiche le camp ! Depuis trois jours que je suis là, j'ai servi sept déjeuners, 14 francs de pourboire ! Et on m'avait assuré que la maison était bonne ! Ah ! je les retiens, ceux qui me l'ont recommandée en me disant qu'on y gagnait sa vie ! De beaux farceurs !...

— Patiente encore, vieux, interrompit le plongeur. Patiente ! Les clients reviendront petit à petit. Pense qu'il y a seulement quinze jours on refusait du monde ici. La place était bonne, je t'assure, avant l'histoire d'Albert ! C'est vrai ! tu ne la connais pas, l'histoire d'Albert. Assieds-toi, vieux ! Tiens, sers-toi un café et écoute.

Albert, Albert Loriflan, c'est le garçon que tu remplaces. Il est parti il y a trois jours, avec sa fiancée, dans son château, près de Cannes.

— Quoi ? dans son château ? dis donc, Paul, faudrait pas te...

— Si tu m'interromps toujours, mon vieux, j'arriverai jamais au bout de mon histoire. Donc, je te disais, Albert était garçon ici depuis cinq ans ! Quand il arriva, Yvonne, Mme Yvonne — enfin la fille du patron — avait douze ans. Et elle était gentille, mais gentille ! Tout de suite Albert et elle furent de grands amis. Elle était toujours derrière lui. Et il faut dire qu'il n'y en avait pas deux comme lui pour



lui raconter des histoires, l'amuser, raccommode ses jouets.

» Mais, il y a un an environ, tout changea. Elle devint nerveuse, souvent désagréable, et il ne se passait pas de jours qu'elle n'eût avec Albert une discussion et même qu'elle le renvoyât. Tout s'arrangeait évidemment cinq minutes après, et il ne fallait pas être bien malin pour s'apercevoir que la petite aimait, aimait d'amour le brave Albert, qui ne s'apercevait de rien.

» Or, il y a quinze jours, Yvonne prenait sa leçon de chant avec son professeur, M^{me} Edwige, quand Cadeaux, tu sais, le petit moche auquel tu as servi une fine, arriva ici en coup de vent et eut avec le patron une longue conversation. Cadeaux est clerc de notaire. Il venait d'apprendre chez son patron qu'Albert héritait de plus de cinq millions d'un certain comte que sa mère connut dans le temps... Passons... Cadeaux, qui est une fripouille, avait tout de suite trouvé une combine pour gagner un gros sac, et aussi, il l'espérait, la main d'Yvonne. Il suggéra donc au père Philibert de faire signer à Albert, — qui ne se doutait rien, — un contrat de vingt ans avec un dédit de quatre cent mille francs. Il pensait bien qu'une fois millionnaire, Albert ne resterait pas garçon de café, donc qu'il romprait son contrat et verserait son dédit.

» Tout se passa comme prévu. Albert venait à peine de signer son contrat qu'il fut convoqué chez le notaire et toucha une lettre du crédit de cinq millions et quelques francs. Tu imagines sa joie... Mais il y avait le contrat ! Il découvrit la machination, et, comme c'est un type qui n'aime pas se faire rouler, il garda son tablier et sa veste.

» Alors commença ici une vie impossible ! Toute la nuit, Albert courait les restaurants, les dancing et les bars, en compagnie de femmes chic, nues jusque-là, et avec des bijoux et des fourrures ! Je le sais, vieux, parce qu'il m'emménageait avec lui presque tous les soirs, et, au matin, à 7 heures, il revenait ici, endossait sa veste, nouait son tablier et commençait son service. Mais quel service, ah ! vieux, si tu avais vu ça. Il n'avait qu'une idée, évidemment : se faire mettre à la porte par le père



Philibert. Mais le patron s'entêtait, il ne voulait pas être victime de son fameux contrat et être astreint à payer le dédit. Alors les clients, fatigués des pantalonnades d'Albert, qui leur servait le café dans le verre à liqueur et la fine dans des bocks, qui cassait la vaisselle et les aspergeait de sauce, alors les clients un à un disparurent.

» Enfin, lundi dernier, Cadeaux, qui en somme était cause de tout ce désastre, eut une idée. Il savait que, le soir même, Albert devait dîner aux *Ambassadeurs* avec une femme chic, qui, naturellement, ignorait son emploi du temps dans la journée. Alors il imagina un petit chantage : M^{me} Yvonne, Philibert et lui-même iraient le soir aux *Ambassadeurs* et exigeraient d'Albert la rupture de son contrat, faute de quoi ils apprendraient à sa compagne et à tous les snobs qui l'accompagnaient la véritable profession de leur compagnon.

» Ah ! mon vieux ! il paraît que ça été gentil ! Ils se sont tous rencontrés. Et alors quelle salade ! Bref les femmes en sont venues aux mains, et Albert dut s'enfuir en emportant dans ses bras la petite Yvonne, qui allait avoir une crise de nerfs.

» Le lendemain matin, Albert dormait encore, quand deux types en haut de forme arrivèrent. Au nom d'un de leurs amis qu'Albert, dans la bagarre, avait gifflé la veille, ils le provoquaient en duel. Sur le terrain, tout à coup Yvonne arriva. Elle avait appris le duel et accourrait pour l'empêcher. Mais, brisée par l'émotion, elle s'évanouit.

» Quelle révélation pour Albert ! Sans aucun doute Yvonne l'aimait. Ah ! si tu avais vu sa joie, surtout qu'en même temps il découvrit qu'il l'aimait, lui aussi, et depuis longtemps... sans le savoir !

» Quelle bombe on a fait le soir, ici ! Car il n'est pas fier, Albert, c'est un chic type. Alors il a voulu que moi, et aussi le chef, et tout le monde d'finions ensemble le soir, avec le patron et M^{me} Yvonne !

» Avant-hier, ils sont partis, lui et la petite. Mais, c'est pas pour dire, ça fait un vide, parce qu'on l'aimait bien, Albert.

» Enfin ! ils reviendront ! quand ils seront mariés !

JEAN DE MIRBEL.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Mon meilleur souvenir d'Hollywood,
par Pierrette Caillol.

C'est certainement le jour où Jacques Feyder a tourné de moi une bande d'essai « pour le plaisir ». Il voulait se rendre compte de ce qu'il pouvait obtenir de moi, et je crois qu'il a été satisfait. En tout cas, j'ai été ravie de cette journée de



Pierrette Caillol.

travail au cours de laquelle j'ai découvert bien des choses.

Habitué aux méthodes américaines, je m'attendais à voir Jacques Feyder me diriger, me placer, me brider. Rien de tout cela.



Le metteur en scène Lupu Pick, mort récemment, photographié alors qu'il dirigeait Les quatre Vagabonds et donnait quelques indications à Aimé Simon-Girard, Maurice de Canonge et Simone Bourday.

— Faites ce que vous voulez, exprimez ce que vous ressentez, me dit-il.

— Mais vos appareils, vos lumières ? — Ne vous en occupez pas. Appareils et projecteurs sont là pour éclairer et enregistrer ce que vous faites. Et vous n'êtes pas là pour leur obéir. Ils doivent vous aider et non vous gêner.

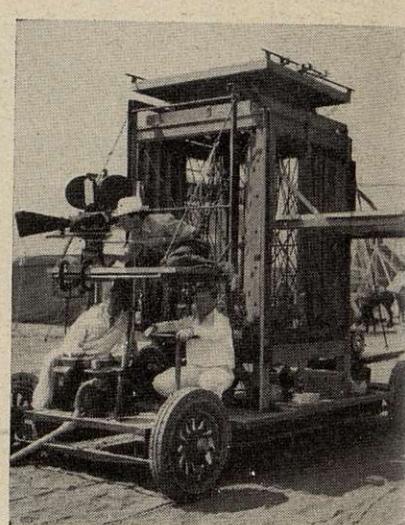
— Je vous engage pour jouer une scène et exprimer ce qu'elle confient avec votre tempérament, votre physique et vos moyens. Si quelque chose me gêne trop, je vous demanderai de le modifier, mais je suis là pour surprendre et enregistrer votre jeu et non pour vous empêcher de jouer.

J'ai donc répété, avec l'aide de mon excellent ami André Burgère, ma scène, une fois, deux fois, quatre fois... J'ai vu Feyder regarder, se mettre à droite, à gauche, au milieu, puis placer ses appareils, modifier ses éclairages, déplacer ses appareils et dire : « Okay. Ça va. »

Et j'ai tourné sans appréhension, sans gêne, comme si je jouais sur une scène de théâtre.

Tous les camarades qui ont vu mon essai l'ont trouvé excellent. Je l'ai, quant à moi, trouvé bien meilleur que tout ce que j'avais fait jusqu'à ce jour.

Je souhaite tourner un jour un film avec Feyder, car je suis sûre avec lui de donner toute ma mesure. Le métier de comédien de cinéma est très difficile, parce que le rôle est forcément morcelé, parce que l'ambiance est plus difficile à trouver, parce que surtout le public (qui nous aide également à jouer sans s'en douter) n'est pas là. Il faut que le comédien trouve dans son metteur en scène une aide et un appui. C'est la grâce que je vous souhaite à tous et à toutes, comédiens et comédiennes de l'écran.



Cette impressionnante plate-forme roulante pourvue d'un ascenseur permettant les angles de prises de vues les plus variés, est utilisée dans un grand film américain tourné dans le désert.

Dans « le Train des suicidés ».

Notre bon confrère Edmond Gréville procéda récemment au montage du *Train des Suicidés*, inspiré d'un feuilleton qui parut dans *L'Intransigeant*.

Cette histoire mi-sérieuse, mi-humoristique et où l'humour le plus irrésistible le dispute à l'angoisse, avait, avouons-le, stimulé notre curiosité.

C'est pourquoi, sans crier gare (pour un train c'était pourtant tout indiqué), nous sommes allés surprendre un de ces derniers jours Gréville au studio d'Épinay, où il tournait son film, qui promet de nous réservé plus d'une surprise.

Un compartiment de haut luxe avait été reconstruit sur le plateau, dans lequel évoluaient des êtres plus étranges les uns que les autres : un cambrioleur ultra-chic, une « vamp » nonchalance et impudique, un vieillard à demi fou, un jeune homme au regard lourd de mystère, incarnés respectivement par Raymond, Vanda Gréville, Viguier et Géplet.

Mais c'est en vain que nous nous sommes adressés à ceux-ci. Aucun d'eux n'a voulu nous révéler le dénouement de la fantastique randonnée.

Aussi force nous est d'attendre la présentation du *Train des Suicidés*, qu'heureusement on dit prochaine, pour être plus amplement fixés.

Aux Auteurs de films.

Le lundi 20 avril 1931 a eu lieu, au siège social de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, l'assemblée générale ordinaire de l'Association des Auteurs de films.

Le président Charles Burguet a exposé clairement, dans son rapport, la situation intérieure aussi bien que les travaux d'ordre général. Il fut chaleureusement applaudi.

Ensuite eut lieu le vote, qui donna à la quasi-unanimité des votants un siège au Comité à M. Marcel L'Herbier.

Le bureau pour l'exercice 1931-1932 est ainsi constitué :

Président : M. Charles Burguet.
Vice-présidents : MM. Henry-Roussel, Léon Poirier, Raymond Bernard.
Secrétaire général : M. Tony Lekain.
Trésorière : Mme Germaine Dulac.
Secrétaire adjoint : MM. René Clair et Georges André-Cuel.

Archiviste : M. Georges Monca.
Les membres du Comité sont : M. Jacques de Baroncelli, Jean Cassagne, Henry Falk, Jean Grémillon, Henry Krauss et Marcel L'Herbier.

Petites nouvelles.

Nous venons de recevoir de l'Universal, à l'occasion de la sortie de *La Féerie du Jazz*, un remarquable manuel de publicité qui fait grand honneur, tant par sa rédaction que par sa présentation, à M. Chalmandrier, son réalisateur, à qui nous faisons tous nos compliments.

— Notre confrère Édouard Drouth vient de se voir confier par le *Journal des Débats* l'exclusivité de la publicité cinématographique de ce grand quotidien. Nos sincères félicitations.

Projets... et réalisations.

Une série d'importantes conférences coïncidant avec le premier anniversaire de création des Studios Paramount de Joinville le 17 avril 1930 — vient de se dérouler à Paris.

L'étude de la situation et du rendement des studios Paramount, véritable creuset du film, — a présenté des chiffres éloquents que les prévisions les plus optimistes, faites il y a un an, sont largement dépassées.

Et Robert T. Kane, à l'issue de cette série de conférences, a fait la déclaration suivante, dont la portée n'a d'égale que sa concision : 200 millions de francs seront engagés dans la production 1931-1932 aux Studios Paramount de Joinville.

CINÉ-MAGAZINE



La gracieuse Miss Europe, reine du jour, a visité les Studios Paramount de Joinville en compagnie de notre grand fantaisiste Saint-Granier et du célèbre « tennisman » Henri Cochet. Après un déjeuner des plus amusants et des plus cordiaux aux Studios, tous trois assistèrent avec intérêt à diverses prises de vues et firent le tour des « stages ». Puis on pria Mme Europe de tourner un « bout d'essai ». Et, sur-le-champ, le spirituel Saint-Granier et Cochet improvisèrent et participèrent à un petit sketch impromptu avec Mme Jeanne Juilla. Jeanne Juilla, Saint-Granier, Henri Cochet : la Beauté, l'Art et le Sport réunis devant l'objectif. C'est presque une allégorie !

Au cours du dernier exercice, Paramount a érigé et complètement installé les Studios de Joinville.

Là où, voici quelques mois à peine, on trouvait encore de la terre labourable, des bâtiments aux lignes sobres, surgis de terre comme par enchantement, abritent les différents services administratifs et

techniques, ainsi que les troupes d'artistes et de figurants.

Les Studios Paramount, c'est-à-dire deux hectares de terrain couverts en quelques mois de constructions multiples, parmi lesquelles six « stages » équipés en « Western Electric », comportent des laboratoires munis des derniers perfectionnements apportés par la science à l'industrie cinématographique.

Aux dires des voix les plus autorisées, ces studios peuvent être considérés, à l'heure actuelle, comme les plus modernes qu'il y ait au monde et supporter la comparaison avec les plus beaux « stages » de Long Island ou d'Hollywood.

Ceci est bien. Mais où l'on croit pénétrer dans le domaine du rêve, c'est lorsqu'on pense que simultanément, tandis que les Studios s'érigaient à grand fracas, 150 films, tournés en quatorze langues différentes (français, suédois, espagnol, italien, allemand, portugais, tchèque, danois, hongrois, roumain, yougoslave, polonais, norvégien, et même... russe), production englobant cent grands films et une cinquantaine de films de court métrage, ont été réalisés en l'espace d'un an. Cela en dépit des difficultés et des complications de toutes sortes suscitées par les travaux en cours.

Un pareil tour de force, à première vue, peut sembler fabuleux, on l'avouera. Il est réel ; il n'y a qu'à s'incliner.

Le programme élaboré pour 1931-1932 prévoit une production de choix, sélectionnée avec le plus grand soin et en parfaite concordance avec le règlement et la capacité des Studios, afin de répondre aux besoins toujours nouveaux et sans cesse grandissants de l'exploitation cinématographique mondiale, en pleine évolution.

La moitié de la nouvelle production des Studios de Joinville sera consacrée à la production française.

LYNX



Une visite de M. Adolphe Osso aux Studios de la rue Francœur, où se tournèrent les intérieurs d'« Un Soir de rafle ». Le jeune et actif directeur de la grande firme qu'il même au succès est ici entouré des trois interprètes principaux de sa nouvelle production : Albert Préjean, Constant Rémy, Annabella, et du réalisateur Carmine Gallone (à droite).

DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

AU THÉÂTRE ET DANS SES ENVIRONS

LES mémoires de comédiens ne présentent pas tous un égal intérêt, mais tous, par quelque côté, apportent des lumières sur le monde du théâtre, qui semble, de loin, plein de singularités, où la vie prend des aspects particuliers, en ne se différenciant pas à un point extraordinaire de la réalité commune. Il est bien entendu que nous parlons des mémoires vrais, authentiques, encore que certains autres puissent de temps à autre à bonne source.

On sait que les mémoires de Thérésa ont été écrits par Ernest Blum, Albert Wolff et Henri Rochefort, et ceux de Lassouche, par M. Rodolphe Bringer, qui raconte, dans ses Souvenirs, que le comédien des Variétés, d'ailleurs, ne voulut recevoir aucune somme de son éditeur.

Hittemans, artiste belge qui eut son heure à Paris et surtout à Saint-Pétersbourg, a publié un curieux recueil de souvenirs où les grands de la cour de Russie sont évoqués. Et, à ce propos, notons que Georges Colin, dans une causerie radiophonique, nous disait quelques-unes des vives impressions qu'il éprouva pendant de nombreux jours au théâtre Michel, et surtout aux premières heures de la Révolution et le dernier soir de la troupe française qui joua *L'Arlésienne*, acclamée.

Got, doyen de la Comédie-Française, écrivit deux volumes de mémoires, publiés par son fils Médéric Got. On en pourrait citer plusieurs autres.

Les deux premiers tomes de M. Antoine ne peuvent pas, eux, être considérés comme un recueil d'acteur, mais le théâtre y tient toute la place, comme il convient à l'œuvre d'un homme dont l'influence, considérable, s'est étendue dans l'Europe entière, car, si des artistes comme Stanislavsky ont subi sa force, le fondateur du Théâtre Libre a créé, en même temps que des acteurs, beaucoup d'auteurs, — mais cela, chacun le sait. Nous attendons avec curiosité le troisième volume de la série, qui doit avoir trait à la Turquie et qui, espérons-le, n'oubliera pas, des temps plus proches, avec le cinéma.

Si M. Gémier n'a pas publié de souvenirs, M. Paul Gsell a recueilli maintes déclarations de l'acteur-directeur. Nous trouvons, d'autre part, sur un homme de théâtre aussi considérable que Gordon Craig, des précisions exprimées par Isadora Duncan dans *Ma Vie*.

M. Lugné-Poe commence, à son tour, la publication de ses souvenirs et impressions de théâtre sous le titre général de *La Parade*, qui comprendra, en quatre volumes, *Le Sot du tremplin* (le seul paru), *Acrobates*, *Sous les Etoiles*, *La Pirouette*. Si un chapitre extrêmement dur (que nous trouvons injuste) pour un grand homme de théâtre que nous aimons fait partie du *Sot du tremplin*, nous n'en devons pas moins reconnaître le très vif intérêt que présente ce livre. Il brille par l'amour du théâtre.

L'auteur, en résumant sa vie de lycéen, pense déjà à la scène. Il cite quelques-uns de ses condisciples et de ses professeurs. Et nous nous rappelons, comme lui, le bon proviseur, si brun sous ses cheveux blancs, Girard, et Gazeau, qui ne nous lisait pas du Mérimeé, comme à Lugné-Poe, mais les *Contes du Lundi*, d'Alphonse Daudet.

Les difficultés, le théâtre de Paul Fort, le Libre, le Conservatoire... le régiment, tout cela a de la vie. Et si nous relevons des erreurs, c'est moins que rien, par exemple Rose Syma s'écrit avec un *i*. Quant à de Max, que, dans sa jeunesse, on disait prince de Maxenberg, on me le disait à moi, « de Maxembourg », alors qu'il se promenait, en chapeau haut de forme, à dix-huit ans à peine, au square Montholon, en compagnie de M. Paul Franck.

Des lettres annexes complètent *Le Sot*, qui font un peu de l'histoire du théâtre, — un peu, et M. Lugné-Poe dit, dans un avant propos : « Je n'ai pas fini. »

M. Lugné-Poe a fait peu de cinéma. On l'a vu pourtant à l'écran. On y a vu aussi Mme Georgette Leblanc. Elle joua dans *L'Inhumaine*, de M. Marcel L'Herbier. Elle aussi publie ses *Souvenirs* (édit. Grasset). Ils vont de 1895 à 1918. On sait qu'elle fut la compagne de M. Maurice Maeterlinck. C'est, en fait, le sujet d'un livre. Il y a là quelque chose d'assez pénible, et d'abord pour l'auteur même.

Mme Georgette Leblanc, que l'on savait écrivain de talent, emploie une langue colorée et sincère pour dépeindre sa vie et celle d'un poète. Des pages où la vie d'artiste est évoquée sont d'intérêt plus général, encore qu'on puisse penser que tout ce qui concerne les deux personnalités mises surtout en cause puisse aider à scruter des cœurs.

Je révère Mme Georgette Leblanc pour sa sincérité douloureuse. Je ne retire rien de mon admiration pour M. Maurice Maeterlinck. Il y a dans la vie en commun de deux êtres, même (et peut-être surtout) supérieurs, des difficultés, des mésententes dont la responsabilité est au moins malaisée à discerner, mais dont peut-être la responsabilité n'incombe à aucun.

Hormis cette histoire d'un grand amour, des détails n'ayant aucun rapport avec elle nous intéressent. Il en est qui nous touchent et qui nous plaisent. Mais j'aurais voulu ignorer toujours que le poète, autrefois, avait tué une chatte dont les miaulements l'exaspéraient...

**

M. Félix Galipaux, qui a beaucoup vu, a beaucoup retenu. Le tome premier de *Ceux que j'ai connus*, qu'il publie chez Figuière, contient des souvenirs et aussi des anecdotes qu'on lui a contées sur des gens de n'importe, presque de jadis, qu'il n'a pas approchés. Labiche, Bisson, Feydeau, Madeleine Brohan, un directeur épique comme Briet et d'autres font l'objet d'histoires souvent amusantes.

M. Félix Galipaux attribue à Lucien Guiriat, — et je crois qu'il a raison, — ce mot prononcé pendant la guerre au moment où les Parisiens s'en allaient sous des prétextes qui manquaient parfois de franchise : « Moi, je pars, parce que j'ai peur. » Dans *On fit aussi du théâtre*, M. Charles Baret dit que cette phrase fut prononcée par M. Sacha Guitry. Le livre de M. Baret a trait au théâtre pendant la guerre, à des faits, des chiffres, et ce sont surtout des notes écrites au jour le jour.

**

Signalons *Jules Romains, sa vie, son œuvre* (édit. Kra), par Mme Madeleine Israël, qui montre que le rôle des images dans les livres de l'auteur de *Knock* est immense : « L'image sonore est rare, dit-elle; l'image usuelle assez fréquente, et l'image plastique reine de l'œuvre. »

Et cela est d'autant plus exact que M. Jules Romains a écrit le scénario de *L'Image* et que son *Donogoo*, conçu pour l'écran, ne fut jamais mis au cinéma, mais qu'on y puisa des idées pour les exploiter dans des films.

LUCIEN WAHL.

LES FILMS DU MOIS

Rango. — *Les Lumières de la Ville.* — *Les Vagabonds magnifiques.* — *Princesse, à vos ordres!* — *Dactylo.* — *L'Anglais tel qu'on le parle.* — *Tempête sur le Mont Blanc.* — *Soyons gais.* — *Désemparé.* — *Fra Diavolo.* — *Un Caprice de la Pompadour.* — *Azaïs.* — *Grock.* — *Les quatre Vagabonds.* — *Le Cap perdu.* — *L'Afrique vous parle.*

RANGO

Film sonore réalisé par ERNEST B. SCHÉDSACK.

Partie dialoguée réalisée par R. CAPEL-LANI, interprétée par ANDRÉ DUBOSC.

On a parlé de *Chang*, d'ailleurs du même auteur. Rien n'est plus exact. *Rango*, en effet, vient renouveler ce merveilleux tour de force de réalisation et cette belle leçon d'intégrité humaine qu'était le premier film de Schédsack.

Délaissant la Birmanie, ses éléphants et ses rhinocéros, c'est cette fois à Sumatra, dans la jungle magnifique et triste, que le réalisateur de *Chang* est allé glaner ses images. Dans une contrée généreuse et infernale où, sous le couvert des plantes arborescentes, rôdent le tigre et la panthère noire et où pullulent les singes comme les souris en des greniers abandonnés.

Rango est sans doute à ce jour l'étude la plus fouillée de la race simiesque, qui même sous nos yeux une sorte de pastiche de l'homme qui n'est pas sans laisser quelque trouble. Surtout lorsque de gros plans d'orang-outangs nous révèlent l'intimité d'expression de leurs sentiments : contentement ou curiosité, gourmandise ou méfiance, amitié ou terreur.

Le dernier film de Schédsack, est composé de tableaux tour à tour comiques, passionnantes ou terrifiantes, et devant sa réussite dans le genre, nous nous demandons encore si l'convient de louer davantage l'habileté du technicien ou la témérité de l'homme, jointe à sa patience.

LES LUMIÈRES DE LA VILLE

Pantomime réalisée et interprétée par CHARLIE CHAPLIN.

Il y a une chose à dire sur *La Ruée vers l'or*. Et encore non, à moins de faire œuvre d'injustice.

Les autres nous sont connus ; le dernier, on n'a pu le voir qu'une seule fois, et il n'a pas été possible de découvrir sa prodigieuse richesse.

Un long temps, de la réflexion et de nouvelles visions seraient nécessaires pour parler de *City Lights* comme il convient. A défaut des uns et des autres, force nous est d'en parler alors que nous sommes encore sous le coup de l'émotion profonde qu'il nous a procurée et que des sentiments d'admiration et de joie, de plaisir et de reconnaissance se bousculent en nous.

L'impression première ? *Les Lumières de la Ville* sont un modèle du genre. Elles nous apportent d'une part, sans surcharge aucune, tout le



Charlie Chaplin dans « Les Lumières de la Ville ».

côté burlesque qui a fait connaître Charlot au monde entier et, d'autre part, amplifiée, cette force dramatique, cette amertume désespérée et déchirante dont certains fragments de *La Ruée vers l'or* nous ont laissé un souvenir encore ému.

Le vaincu de la vie que personifie Chaplin, sans doute après avoir quitté la petite place du village où le cirque avait laissé la trace ronde de sa piste, a dirigé ses pas vers la ville. Et là, il a rencontré une petite bouquette aveugle dont l'atrocité infirmité a attiré sa compassion. La fatalité se joue de ces deux êtres. Dans sa nuit, trompée par le bruit d'une portière d'auto qui se ferme, la petite prend le pauvre bougre pour un millionnaire, et Charlot entretient dès lors pieusement cette naïve illusion. Il lui offre un bouquet de vingt dollars, il la reconduit dans sa voiture et soldé ses dettes criardes. Si le pauvre hère a pu jouer ce rôle, c'est grâce aux largesses d'un millionnaire périodiquement saoul et dont la bonté ne se manifeste que lorsqu'il est en état d'ivresse. La dernière libation des deux amis, cependant, tourne mal : l'hôte famélique est injustement accusé de vol et arrêté. Lorsqu'il sort de prison, sa petite protégée a recouvré la vue : il eût probablement mieux valu pour le loquetaux qu'elle restât aveugle toute sa vie.

On voit toute la poignante mélancolie de l'intrigue, rappelant *Les plus beaux yeux du monde*, de Jean Sartre, avec, en plus, cette philosophie amère et ici décuplée qui imprègne tous les films de Chaplin. Celui-ci y dose avec un tact subtil et d'infinies nuances le rire et l'émotion. Lorsque nos yeux se mouillent et notre vue se trouble, il sait, d'une pitrerie ou d'une cabriole qu'il tenait en réserve, chasser les larmes près de sourire... ou, au contraire, les faire couler librement dans un cillement des paupières.

City Lights, comme *La Ruée vers l'or*, mais en plus parfait parce que plus dépouillé, est un dosage incroyable de malice et de désespoir. Tous les sentiments viennent s'y refléter. Une âme d'homme poltron, chapardeur et vaniteux, mais aimant, tendre et sensible à la détresse humaine, y est mise à nu.

Peut-être, à part quatre ou cinq exceptions (qu'on n'attende pas ici

la révélation des gags chaplinesques qui ne souffrent pas d'être racontés), Chaplin n'a-t-il fait que reprendre, en les transfigurant, amenuisant et en les portant à leur extrême degré de perfection, les trouvailles étonnantes et lourdes de promesses qui jalonnaient ses premiers films.

On le lui reprochera sans doute et toujours les mêmes petites gens qui ne veulent pas se laisser dominer par qui que ce soit, fût-il un génie authentique. Mais on aura tort, car *Les Lumières de la Ville* sont l'aboutissement de sa carrière, l'épanouissement de tout son être : son chant du cygne lui servant de confession.

Qu'on ne s'y trompe pas : Chaplin se détourne progressivement du comique, et le jour n'est peut-être pas bien loin où toute son œuvre sera tragique.

Les Lumières de la Ville, le film le plus poignant, le plus amer, le plus désespéré qu'il ait jamais composé, *L'Opinion publique* y compris, nous le laisse entrevoir.

On a reproché à quelques-uns leur idolâtrie pour Chaplin auteur et acteur. Mais quel est l'homme qui, actuellement, pourra lui être comparé, la personnalité cinématographique ayant réussi à s'élever aussi



Charlie Chaplin et Virginia Cherrill.

superbement à des formes aussi hautes dans l'expression dramatique?

Chez lui, le maximum de résultat est obtenu avec le minimum de moyens. Il se rit de la « technique » par laquelle les films vieillissent si vite et dont l'absence assure aux siens l'immortalité. Et, malgré cela, *Les Lumières de la Ville* est construit, ordonné et mené merveilleusement. Pas un trou, pas une faiblesse, une inutilité ou une obscurité ; mais un intérêt constant, une émotion de tous les instants.

Son auteur sait tirer parti de tout et allier la vérité la plus crue à la fantaisie la plus échevelée, mêler étroitement son imagination fertile et ses dons

saisissants d'observateur sensible.

Tout cela, joint à une connaissance profonde et rarissime de l'humain, fait qu'il est actuellement, et de très loin, l'artiste le plus complet qu'ait enfanté l'art des images mouvantes.

C'est assez pour éléver un tel homme sur un piédestal difficilement accessible.

LES VAGABONDS MAGNIFIQUES

Film parlant réalisé par G. DINI. Interprété par GEORGES MELCHIOR, NADIA SIBIRSKAIA, HARRY KRIMER, CAMILLE BARDOU.

Les Vagabonds magnifiques, — le titre est joli, mais trop pompeux pour la marchandise qu'il dissimule, — ce sont ceux qui forment la cohorte de ces éternels errants : les artistes des cirques ambulants.

Qui pourra nous expliquer pourquoi toutes les histoires de cirque ont été jusqu'ici d'un conventionnel qui, au bout d'un quart d'heure de projection, devenait impossible.

Les Vagabonds magnifiques — hélas ! — ressortissent à cette série. On y retrouve, à peu de variantes près, le directeur fourbe et brutal, la petite danseuse délicate et sensible, le clown au grand cœur.

Enfin, là où il aurait fallu une mise en scène prestigieuse pour dissimuler la banalité du sujet, ce qu'avait réussi ce pauvre Murnau avec ses *Quatre Diables*, nous ne trouvons qu'une réalisation banale tout en grisaille et un dialogue sans valeur.

Deux ou trois numéros de cirque seulement peuvent retenir l'attention.

PRINCESSE, A VOS ORDRES !

Film parlant réalisé par HANNES SCHWARZ. Interprété par LILIAN HARVEY, HENRI GARAT, MARCEL VIBERT, BILL BOCKETT.

Posons le décor. Un bal-musette dans un petit royaume imaginaire. Au hasard d'une danse, deux jeunes gens en mal de fox-trot lient connaissance. Lui est garçon épicier, à ce qu'il prétend ; elle affirme être manucure. Mais ils ne trompent qu'eux-mêmes, et c'est sans surprise que nous apprenons, par la suite, que le svelte jeune homme est officier et la turbulente jeune fille princesse.

C'est alors qu'intervient un troisième personnage : le chef du protocole, qui exhume de cartons poussiéreux un prétendant royal pour la princesse, afin de l'écartier de son pseudo-épicier. Mais le ministre, comme tous les ministres, a une trop haute opinion de sa personne ; il se croit très roué et ne voit pas plus loin que son nez. Aussi, au lieu de séparer les amoureux, les réconcilie-t-il inconsciemment alors qu'ils étaient brouillés et attendaient qu'un tiers leur facilite leur raccommodement, afin que, de part et d'autre, l'honneur fût sauf.

Cet aimable marivaudage, construit sur un gabarit qui nous est familier, tant le cinéma, après l'opérette viennoise d'avant guerre, en a fait abondamment son profit, a trouvé en

Hanns Schwarz un adaptateur adroit, plein de tact et d'un goût très sûr.

Tout y dénote le vif désir de plaisir, et la séduction qui pare les images d'*Altesse, à vos ordres !* la douce luminosité photographique et les décors fastueux, mais sans vaines fioritures, en font un petit régal pour les yeux.

La technique mouvante et langoureuse comme une valse viennoise, le souple enchaînement des diverses scènes que vient encore lier une musique enveloppante, font qu'on se laisse emporter dans le tourbillon jusqu'au mot fin, en subissant comme une griserie légère qui n'est pas dénuée de charme.

Lilian Harvey conduit le jeu avec un brio et un entrain qui la rendent si précieuse. Henri Garat ne manque pas de prestance dans le rôle du bel officier. Par contre, Marcel Vibert est infiniment supérieur dans le comique plutôt que dans le drame, et Bill Bockett porte pour notre joie l'empreinte de René Clair, qui le découvrit.

DACTYLO

Film parlant réalisé par WILHELM THIELE. Interprété par MARY GLORY, JEAN MURAT, ARMAND BERNARD.

Un film du réalisateur de ce délicieux *Chemin du Paradis*, voilà qui nous rend à l'avance bien exigeants !

A vrai dire, on ne peut comparer ces deux films d'un genre nettement différent. Le premier était, si l'on veut, un sketch à couplets, familier, bon garçon, d'une distinction toute juvénile et d'une trépidation que le music-hall, copiant la vie, a mise à la mode avant le cinéma.

Dactylo, c'est le conte de fées moderne avec son préambule inévitable « Il était une fois... » et son traditionnel dénouement « ... et le fils du roi épousa la bergère » que les jeunes têtes blondes, anéanties par le sommeil de l'enfance, n'entendent jamais.

Sous un coup de baguette magique, le fils du roi s'est métamorphosé en un tout jeune directeur de banque, et la bergère a lâché la quenouille pour la machine à écrire.

Mais, quoique modernisées, les règles du jeu amoureux sont les mêmes : duos sentimentaux, puis brouilles et bouderie réciproque, sauts d'indignation trop violents pour durer bien longtemps et enfin triomphe de l'Amour, qui a raison des fâcheux contre-temps. C'est un aimable bâdingue, une bande bien venue, sans prétention aucune, et dont la verve humoristique dégénère le public le plus froid. Elle fleure bon la jeunesse, ses coups de tête, son audace, sa saine gaîté et son insouciance. Rions aujourd'hui, on ne sait pas de quoi demain sera fait. C'est follement invraisemblable, et c'est délicieux, abracadabrant et émouvant de sensibilité.

On peut critiquer le choix du sujet, même si son romanesque a plu et plaira longtemps encore aux âmes obscures et esseulées, mais on doit

admettre qu'il faut un talent délicat de brodeur pour captiver, toucher et émouvoir avec une trame si fragile, qu'un rien suffirait à alourdir et surcharger grossièrement.

Un conte bleu qui nous retrempe dans un bain de jouvence.

L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE

Film parlant réalisé par ROBERT BOUDRIOT.

Interprété par TRAMEL, HAMILTON, ROGER DANN, MARYANNE, VERA ENGELS.

La pièce si connue de Tristan Bernard, et qui n'est pourtant pas ce que son auteur a fait de mieux, a trouvé en Boudriot un adaptateur adroit, mais qui, malheureusement, a dû se plier à certaines contingences commerciales. Nous voulons dire qu'il a été obligé de faire, de ce qui n'était qu'un sketch assez long, un film de métrage courant, c'est-à-dire durant une heure et demie.

Aussi l'intrigue paraît-elle assez mince et certains de ses rebondissements légèrement laborieux.

Malgré tout, la bande plaira par son animation, son comique véritable par instants et la petite note sentimentale attendrissante.

La situation initiale est celle-ci : un vagabond qui ignore un traître mot d'anglais, se voit contraint d'accepter un poste d'interprète dans un hôtel. La suite est facile à prévoir.

Sur cette intrigue, qui a tant de fois été pillée par ces faiseurs de comédies-vauvavilles pour tournées, un réalisateur, qui est aussi un assidu des salles toujours obscures, mais non plus silencieuses, a brodé des développements amusants qui s'enchaînent dans un bon mouvement.

Tramel a une nature indiscutablement, mais qu'il se méfie du grossissement de l'écran. Hamilton a peu à faire, mais il le fait bien. Un nouveau venu, Roger Dann, jeune premier à la figure sympathique, doit bien faire.

TEMPÈTE SUR LE MONT BLANC

Film parlant réalisé par ARNOLD FRANCK.

Interprété par LÉNA RIEFFENSTHAL, SEPP RIST, ERNEST UDET et l'aviateur THORET.

Arnold Franck, qui semble vouloir se spécialiser dans le film de montagne, puisque nous lui sommes déjà redébables de *La Montagne Sacrée* et de *Prisonniers de la Montagne*, s'est encore surpassé pour ce dernier, qui, techniquement parlant, est encore plus « calé » que les deux premiers.

Si l'ensemble du film retient l'attention par ses tableaux grandioses avec ses effets de nuages et ses étendues glacées zébrées par des skieurs, on demeure véritablement abasourdi par le clou de la fin qui donne son titre au film. Franck y semble dompter la matière d'une prodigieuse richesse et les éléments obéir à son commandement.

Quelle situation dépasserait en tragique affreux celle d'un homme isolé à

4.000 mètres de hauteur, alors que souffle une bourrasque infernale dont il ne peut se défendre, ayant eu les deux mains gelées.

La sourde et implacable hostilité des éléments qui l'entourent redouble encore de fureur. Pendant des heures qui pour lui durent des jours et des jours, c'est une atroce agonie. L'observateur, réduit à l'impuissance, sait qu'il ne peut éviter la mort. Mais celle-ci sera longue à venir, et auparavant il faudra endurer un interminable et effroyable martyre.

Cette lutte de l'homme, d'une faiblesse extrême, contre la nature

Le Chemin du Paradis, *Le Million...* et l'on tourne une *Vie est belle* en Russie et une autre à Hollywood !...

Ces titres, pour énivrant qu'ils soient, sont, avouons-le, fort dangereux. Une formule prometteuse comme celle de *Soyons gais* doit être suivie très vite d'effets... convaincants, sinon on obtient très vite exactement le contraire de ce qui avait été recommandé.

Ce n'est pas le cas de ce dernier film, où après cinq minutes de projection « on est dans l'ambiance », comme disent certains de nos confrères.

Déroulé au début, de retrouver Lily



Un des magnifiques paysages glaciaires de « Tempête sur le Mont Blanc ».

impitoyable, rappelle, dans sa grandeur terrifiante, une des plus belles nouvelles de Jack London, d'ailleurs mise en images : *Construire un feu*.

Mais le drame qui n'avait été qu'esquissé dans le film d'Autant Lara, Arnold Franck, nous le révèle dans toute son ampleur avec une force brutale, une rudesse et une énergie qui forcent l'admiration.

A ce fait diyers puissamment tragique et vrai se rattacha une histoire d'amour, elle aussi d'une force virile, qui nous change des idylles sirupeuses de tant de bandes d'un sentimentalisme passé de mode.

Léna Rieffenthal et Sepp Rist, ce dernier surtout au beau visage tourmenté et expressif, hâlé par la bise glaciaire, accusent leur personnage dans un relief saisissant.

SOYONS GAIS

Film parlant réalisé par ARTHUR ROBINSON.

Interprété par LILY DAMITA, FRANÇOISE ROSAY, ADOLPHE MENJOU.

Décidément, le vent est à l'optimisme dans les studios du monde entier ! *Woopee*, *Soyons gais*; *Gai, gai, marions-nous*! *La Marche à la gloire*,

Damita sous un accoutrement de bourgeoisie enlaidie à plaisir, on ne tarde pas à entrevoir l'énorme farce qui s'amorce. Et c'est avec un sourire condescendant qu'on prévoit que ce pauvre Menjou, plus borné que le bouc de la fable, va quitter la compagnie fidèle et dévouée qu'un rien transformerait en une splendide créature ondulante et racée. Car sa suffisance de mâle apprêté ne peut se satisfaire de cette médiocrité ; il préfère se séparer d'elle, pour Dieu sait, ou plutôt veut ignorer, quelles autres compagnies !

Ce qui devait arriver arrive : la petite bourgeoisie à papillotes se transforme en une éblouissante bête de luxe, et aussitôt celui qui fut son mari en devient épandument amoureux... et jaloux. Heureusement qu'intervient une millionnaire excentrique qui sait merveilleusement nouer et dénouer les intrigues à son gré. Le mâle suffisant connaîtra un bonheur qu'il n'a pas mérité.

La millionnaire excentrique, c'est Françoise Rosay, dont la fantaisie étourdissante, la désinvolture, la truculence raffinée dont elle fait preuve stupéfient. Cette experte comédienne communique au film, de bout en bout, sans respirer, un mouvement et une



présente toujours

Les meilleurs films

interprétés

par

Les plus grandes vedettes



Permanent :
de midi

à 1 h. 30 du matin

vie intenses. Aux côtés de Françoise Rosay, Adolphe Menjou et Lily Damita cherchent à ne pas lui être inférieurs.

En résumé, un vaudeville aux situations pas très neuves peut-être, mais d'une drôlerie fine et bien venue, avec, de-ci, de-là, certaines réparties franchement comiques : le rire des spectateurs couvrant les paroles qui suivent prouve qu'elles atteignent leur but.

DÉSEMPARÉ

Film parlant réalisé par ROLAND W. LEE. Interprété par GEORGES BANCROFT, WILLIAM S. BOYD, JESSY ROYCE LANDIS.

Cette fois, aucun doute n'est plus possible : la caméra a retrouvé son absolue liberté de mouvement de jadis, et le micro, il n'y a pas encore très longtemps d'une timidité exaspérante, suit maintenant celle-ci avec, ma foi, une belle intrépidité, ayant à cœur, semble-t-il, de rattraper le temps perdu.

Pour la première fois à notre connaissance, il s'est aventuré en pleine mer. Non pas sur une mer de studio, mais sur un océan aux eaux glauques et démontées. Il a ainsi capté en une symphonie à la fois terrifiante et majestueuse les longs sifflements du vent, le mugissement des flots rageurs, les plaintes lugubres des membrures et des espars, ainsi que le grondement de tonnerre de la cargaison désarmée.

C'est contre le solide Bancroft, cramponné à la barre et guidant sous la rafale le vaisseau désemparé, que se liguent les éléments en furie. Mais non pas contre lui seul ; un autre navire, qui croise à quelques milles de là et où se trouve un rival exécré, donne également des signes de détresse. Et, malgré la haine qu'il vole à l'homme qui le fit jadis condamner, Bancroft, n'écouter que sa conscience, vole à son secours. Il vaincra l'hostilité des choses comme il a vaincu l'hostilité des gens.

Cette bande vigoureuse, bourrée de détails forts et frustes, a permis à Bancroft de se renouveler du tout au tout. Il est certain que ce géant tour à tour terrible et candide, était tout désigné pour interpréter à la perfection un rude gars de la flotte aux poings solides et au cœur sensible, comme le veut la tradition. Jessie Royce Landis joue avec une sorte de résignation émouvante le personnage d'une éternelle errante, et William S. Boyd (qu'il ne faut pas confondre avec l'autre) semble avoir une complète connaissance du métier de soutier.

FRA DIAVOLO

Film parlant réalisé par MARIO BONNARD. Interprété par TINO PATIERA, MADELEINE BREVILLE, ARMAND BERNARD, JACQUES VARENNE.

Fra Diavolo, dont le livret, comme chacun sait, est de Scribe et la musique d'Aubert (ne pas confondre avec le producteur !), quoiqu'on n'en fasse pas mention, a donné naissance à une

bande, à vrai dire d'un genre indéfinissable, à mi-chemin de l'opérette et du film d'aventures.

La tâche était délicate, et il faut avouer que le « découpeur » ne s'en est pas mal tiré.

Par la suite, Mario Bonnard a fait preuve d'adresse, de tact et de métier. *Fra Diavolo* est bien fait, haut en couleur et d'un pittoresque qui sait ne pas appuyer.

Deux petites choses sont à regretter, cependant : à un moment, un intérieur paraît être éclairé à l'électricité, et un peu plus tard le chef de la police dicte une lettre à son subalterne avec une précipitation qui laisserait supposer que la sténographie était déjà connue à la fin du XVIII^e siècle. Mais, vous avez raison, ce sont là deux petites chicanes.

Et cela n'empêchera pas le film d'avoir du succès, quand ce ne serait que parce que son principal interprète, Tino Patiera, possède une voix magnifique et que le scénario évoque irrésistiblement dans leur processus tragique les événements historiques qui viennent de se dérouler dans un pays très voisin du nôtre.

On crie très souvent : « Vive la liberté ! » dans *Fra Diavolo*.

Aussi qu'attend-on pour en tourner une version espagnole, il y a de l'or en barre à gagner !

UN CAPRICE DE LA POMPADOUR

Film parlant réalisé par VILLI WOLFF. Interprété par ANDRÉ BAUGÉ, MARCELLE DENYA, GASTON DUPRAY, PAULETTE DUVERNET, MADYNE COQUELET.

Le modèle d'un fini irréprochable l'étincelante opérette historique où tout a été mis en œuvre pour flatter le regard.

Un Caprice de la Pompadour se présente au spectateur comme une œuvre extrêmement riche, fastueuse même par ses costumes rutilants et l'opulence de ses décors, d'un dessin raffiné, sans erreur d'interprétation ou faute de goût.

1749... La puissance de la marquise de Pompadour atteint son apogée. Néanmoins, des couplets satiriques sont chantés à Paris en plein vent et colportés à Versailles sous le manteau. Un des auteurs de ces couplets, un lieutenant du roi, est arrêté, déferé en conseil de guerre et condamné à mort pour crime de lèse-majesté.

Il serait passé par les armes si la Pompadour, qui éprouve pour le bel officier un « caprice », n'intervenait fort à propos et le dissimulait sous un nom d'emprunt au roi.

Mais celui-ci, bafoué, ne peut pas donner. Le beau lieutenant n'est pas fusillé, certes, mais il devra prendre le chemin de l'exil.

Qu'importe si un tel sujet prend de grandes libertés avec l'Histoire. *Un Caprice de la Pompadour* ne vise qu'à être une œuvre de pure fantaisie, romanesque à souhait et cherchant uniquement à captiver par la joliesse des images et la grâce somptueuse dont elles se parent.

André Baugé et Marcelle Denya sont les interprètes rêvés pour cette opérette à costumes. Chacun d'eux possède une voix éminemment agréable, une allure et une aisance sous les riches atours d'une époque disparue qui les rendent précieux. Le reste de la distribution a, qui du chic, qui de l'entrain.

J. DE M.

Azaïs

Film parlant réalisé par RENÉ HERVIL. Interprété par MAX DEARLY, HENRIETTE DELANNOY, SIMONE ROUVIÈRES, GASTON DUPRAY, JEANNE SAINT-BONNET et PIERRE STEPHEN.

Pour ceux qui ne le sauraient pas, Azaïs est un philosophe français du XVIII^e siècle, auteur, entre autres, des *Compensations dans les destinées humaines*, où il est dit que chacun a ici-bas une égale part de bonheur et de malheur.

Brrr !... allez-vous penser, quel film austère cela doit donner ! Vous n'y êtes pas du tout. Cette théorie philosophique sert uniquement de point de départ à... un vaudeville extrêmement divertissant qui se ressent sans doute un peu du théâtre où il est né, mais qui arrivera néanmoins à dérider le public le plus morose, qui vient chercher au cinéma un simple divertissement, sans se soucier des origines de son plaisir.

Donc, en vertu de la théorie citée plus haut, Félix Bonneret, professeur de piano qui atteint sa trentaine, poursuit d'une dévaine noire, voit tout à coup une veine insensée lui échoir. Soutenu par un baron phénomène, — c'est Max Dearly, — il lance une station hivernale, se découvre un talent ignoré de séducteur et réussit toutes les affaires qu'il entreprend. Bref, après une suite ininterrompue de quiproquos et de situations plus abracadabantes les unes que les autres, il finit par épouser la fille du baron.

René Hervil, qui connaît son métier sur le bout des ongles, a adapté la pièce boulevardière de Louis Verneuil avec une habileté qui lui fait honneur. Il en a tiré le parti le plus heureux. Il ne s'agit que de théâtre, et rien que cela, et cependant il a fait preuve de tant de roublardise, disons le mot, qu'il est arrivé à nous faire oublier les grosses ficelles d'un genre un peu passé de mode.

Max Dearly est la joie du film. Cet étonnant comédien, dont l'éloge n'est plus à faire, montre autant d'assurance devant le micro que devant la rampe. Il communique au film tout entier une animation et un humour qu'il n'eût peut-être pas eus sans lui. Tous les autres interprètes sont adroits.

GROCK

(La vie d'un grand artiste)

Film parlant réalisé par CARL BOECK. Interprété par GROCK, GINA MANÈS, LÉON BARY et MAX.

Un bravo — sans blague, comme dit Grock — à ceux qui ont eu l'ingénieuse

idée de filmer le numéro étourdissant de fantaisie et d'observation du célèbre comique. Un tel film est appelé à venir combler la lacune par laquelle des artistes d'une célébrité universelle n'étaient pas accessibles au public de province.

Désormais, grâce au cinéma parlant, les spectateurs des petites villes, tout autant que ceux des grandes capitales, pourront applaudir ceux que le talent a prodigieusement gâtés.

On devine que le scénario de *Grock* sert pourtant de prétexte à amener, avec vraisemblance, le célèbre clown à exécuter son numéro, durant à lui seul près d'une heure.



Grock tel qu'il apparaît dans son film.

Dès qu'il a revêtu son traditionnel costume, le grand artiste se retrouve tout à fait lui-même, pétillant de malice et d'ironie.

Quant à son numéro, d'une renommée universelle, le réalisateur a su fort habilement éviter la monotonie qui aurait pu résulter de sa longueur. Les angles de prises de vues sont nombreux et variés à souhait et le montage excellent.

LES QUATRE VAGABONDS

Film parlant réalisé par LUPU PICK. Interprété par SIMON-GIRARD, A. GUIVEL, NADAUD, DONNIO, PEUSSARD, SIMONE BOURDAY, MAURICE DE CANONGE et ALICE TISSOT.

A notre intérêt pour ce film se mêle quelque attendrissement, puisque c'est le dernier que le regretté Lupu Pick produisit avant que la mort brutale vint l'arracher à notre admiration.

Une constatation tout d'abord s'impose : l'auteur du *Rail* avait parfaitement entrevu ce que devrait être un film parlant. Dirons-nous que c'est sans étonnement que nous nous sommes aperçus que le grand novateur qu'il fut dans le muet, il l'aurait sans doute été dans le sonore ?

C'est une histoire assez captivante que celle de ces *Quatre Vagabonds* (qui, d'ailleurs, sont cinq, comme les trois mousquetaires étaient quatre), parce

qu'elle exalte un sentiment que le cinéma ne « travaille » pas suffisamment : l'amitié solide, inébranlable, faite de joies et de petites peines quotidiennes de plusieurs jeunes gens.

Par esprit frondeur, tous cinq imaginent d'effrayer un gérant d'hôtel qui s'est montré cynique avec leur jeune voisine. La nuit venue, ils se dissimulent dans l'ombre. Mais la plaisirne finit tragiquement. Dans l'obscurité, le gérant s'abat assassiné. Quel est le meurtrier ?

Durant tout le film, c'est la question lancinante qu'on se posera. L'œuvre est assez incertaine d'accord. Elle manque de véritable force, et Lupu Pick, dont c'était le premier film parlant, donne l'impression d'explorer des sentiers en friches et de tâtonner un peu au hasard dans la recherche de l'inédit.

Peut-être aussi n'a-t-il pas pu, comme on nous l'a laissé entendre, réaliser complètement le scénario qu'il avait imaginé. Cela expliquerait assez bien un manque sensible de cohésion.

LE CAP PERDU

Film parlant réalisé par E.-A. DUPONT. Interprété par HARRY BAUR, MARCELLE ROMÉE, JEAN MAX et HENRI BOSC.

On pourrait dire de ce nouveau film du réalisateur de *Variétés* ce qui avait déjà été dit lors de la sortie des *Deux Mondes*. C'est une œuvre peut-être austère et froide, habile et infiniment intelligente.

Dupont est toujours le grand bonhomme que nous avons connu ; il possède ce génie en quelque sorte instinctif de l'angle de prise de vues.

L'action du *Cap perdu* se déroule dans un phare où une femme est aux prises avec trois hommes ; son mari, son amant et un naufragé qu'elle a recueilli, qu'elle aime et qui l'aime. Et cette situation éminemment tragique, dénouée par un coup de revolver, émeut fortement.

Les techniciens en feront amplement leur profit, tant est intelligente la mise en plans, admirable la photographie aux beaux éclairages contrastés et habile un montage nerveux.

Harry Baur interprète puissamment le rôle du mari et sait ne pas nous décevoir après *David Golder*, ce qui prouve la qualité de son interprétation.

MARCEL CARNÉ.

L'AFRIQUE VOUS PARLE

Récit de voyage commenté, réalisé par PAUL HÆFLER et WALTER FUTTER.

Ce film, dont il fut beaucoup parlé rapport à un présumé envoi d'un nègre à la mort (passage supprimé ou à peu près dans la version française), nous a déçus assez sensiblement.

Certes, il contient des passages impressionnantes et de tout premier ordre. Mais, à part ces tableaux, nous ne trouvons, dans *L'Afrique vous parle*, rien qui ne nous ait déjà été montré dans des documentaires précédents.

REVUE DE PRESSE

L'INEXPRIMÉ

DANS un de ses feuillets du *Temps*, M. Pierre Brisson étudie *Jean de la Lune* (le film) comme une pièce. Il a raison. Mais, dans le même temps (sans calembour), il rend hommage au cinéma, et il écrit :

« Cette facilité de suggestion qu'apporte le cinéma répond, dans l'ordre de la fantaisie, aux dons de M. Achard, mais elle pourrait servir un théâtre très différent. On pense aux entreprises d'un Lenormand, à cette littérature dramatique dont Maeterlinck fut le promoteur, où le dialogue n'est qu'une indication linéaire, un frisson de surface, l'aboutissement d'ondes profondes, où les faits, les événements, l'expression des visages tiennent une place plus importante encore que la parole. »

Il y a des années que je cite les noms de MM. Lenormand et Maeterlinck pour les mêmes raisons. Ou plutôt j'ai cessé de le faire, parce que ça ne sert à rien. De même qu'il y a onze ans je préconisais la mise à l'écran de *Donogoo*. On continue, presque partout, à obéir aux pires inspirations. D'autre part, M. Pierre Brisson déclare :

«... Nous assistons à un début. Il y a un art du cinéma parlant ; quelques images heureuses nous le laissent entrevoir : c'est, à travers de brèves paroles, l'art de l'inexprimé — l'art des silences... »

Eh bien ! non, nous n'assistons pas à un début. Ce n'est pas le cinéma parlant qui est l'art de l'inexprimé. L'art de l'inexprimé, c'est le cinéma tout court. C'était le cinéma muet. Et, en parlant, il n'a qu'à demeurer cet art-là, mais allez donc demander ça à la majorité des auteurs de films, qui croient qu'en faisant faire leurs personnages, de-ci et de-là, ils utilisent le silence avec art !

LA FORMULE

M. J.-P. Gelas, dans *L'Action française*, dit de la « formule » :

« Il est évident que la manie de la « formule » disparaîtra bientôt par épuisement. Certes, cette erreur est ridicule et assez gênante, car elle réduit un certain nombre de réalisateurs et d'interprètes au rôle d'imitateurs. Par contre, elle offre certains avantages à considérer. »

« En recherchant des « formules », le cinéma commercial se met, bon gré, mal gré, à la remorque des films de valeur, dont il se voit obligé de reconnaître la supériorité. Son incapacité le force de plus en plus à accepter le rôle de suiveur-vulgarisateur, à glaner sa nourriture dans les œuvres

riches de talent et à s'effacer derrière elles. Peu à peu, le film commercial en arrivera ainsi fatallement à se considérer lui-même comme un sous-produit du cinéma, — chose qu'il n'aurait jamais dû cesser de faire, — à occuper une place analogue à celle que tient le roman illustré à cinquante centimes dans la littérature. »

Exact. Mais il y a longtemps qu'on aurait dû reconnaître, partout, ce que dit M. Gelas. En conséquence, on doit admettre des quelques critiques libres qu'ils ne s'occupent pas des sous-produits de cinéma.

LA FOULE ET SOLITUDE

L'Europe nouvelle a dit à propos du repas officiel auquel assista Charlie Chaplin en mars dernier :

« On demanda à Charlot quand il s'était aperçu qu'il était célèbre. Et il raconta comment, pendant son voyage de Californie à New-York, des milliers de personnes, déjà, attendaient aux gares le passage de son train. A New-York, les foules étaient innombrables, on hurlait, on chantait, on se battait : Charlot commença à « réaliser », comme on dit là-bas. Puis, quand il eut fermé la porte de sa chambre d'hôtel, il s'aperçut, — brusquement, — qu'il était seul, que parmi tant d'admirateurs il n'avait pas un ami. Cette solitude, c'était la gloire. Et il fut triste. »

Et n'est-ce pas, cela, un sujet de film pour Chaplin ?

LUMIÈRES

A propos des *Lumières de la Ville*, M. Pierre de Régnier a écrit dans *Gringoire* :

«... Il y avait même une femme qui pleurait, sans fausse honte, la tête sur ses genoux... »

«... Quand un tragédien fait rire, c'est la fin des haricots ; mais, quand un comique fait pleurer, c'est un grand homme. »

Je suis content d'avoir lu les lignes qui précèdent. Et le grand homme a donné, dans son dernier film, quelque chose de grand.

Dans *Paris-Films*, j'ai lu (je cite de mémoire, mais c'est tellement énorme que je ne crois pas me tromper) ceci : « Nous attendions du sur-Charlot, nous n'avons eu que du Charlot. »

Oui, rien que du Charlot ! Comme Carnegie n'avait que des millions... M. Jean Prudhomme, dans *Le Matin*, écrit :

« Ce film, qui n'a que quelques parties parlantes, excellentes d'ailleurs, a été écrit, mis en scène et joué par Charlie Chaplin. »

Ces quelques parties parlantes, qui sont « excellentes », je demande à les lire, mais peut-être manque-t-il une ligne à l'article de M. Prudhomme.

CENSURE

M. Marcel Lapierre écrit dans *Bordeaux-Cinéma* :

« Est-il possible de dresser le bloc des bonnes volontés et des énergies contre la stupidité sans cesse grandissante de la censure ? »

Il ne s'agit pas de pousser, ça et là, des cris de « A bas la censure ! ».

Il faut faire plus et mieux : exposer publiquement les données du problème, rappeler les méfaits de la censure et surtout mettre un certain nombre de personnes en demeure de prendre position.

Le principe d'un contrôle des films est, dans une certaine mesure, admissible. »

Les critiques énoncées par M. Marcel Lapierre sont infiniment justes. Mais je ne vois pas comment un contrôle des films pourrait émettre des décisions toujours absolument équitables. Le droit commun est suffisant. Il y a des lois et des règlements de police. La censure préalable, dans un pays comme le nôtre, est inadmissible.

Il est vrai que la censure offre une garantie aux maisons de films, car, leur marchandise étant contrôlée, elles ne peuvent être poursuivies pour exhibitions malsaines, mais, encore une fois, il y a le droit commun. Le cinéma n'a pas à faire exception sous des prétextes qui ne résistent pas à l'examen.

POUR L'ENFANCE

M. Émile Vuillermoz, dans *Radio-Magazine*, dit à propos de *Tom Sawyer* :

«... Il y avait même une femme qui pleurait, sans fausse honte, la tête sur ses genoux... »

« Nos enfants jouent faux, disent plus faux encore, singent les grandes personnes et ne se livrent jamais. Ceux qui s'élèvent au rang de petits prodiges sont encore plus loin que les autres de la divine allégresse de l'enfance. Et nos écrivains sont incapables de renouveler le tour de force des Mark Twain, des Dickens, des Théodore Storm, des Karin Michaelis et des Booth Tarkington. »

Je n'ai pas une grande tendresse pour la mentalité américaine ou anglo-américaine, mais je dois bien reconnaître que la puérilité inguérissable, la simplicité et la candeur désarmante de ces grands enfants, qui ont le seul tort de se prendre pour des surhommes, leur donnent une supériorité écrasante dès qu'ils s'avisent d'écrire des livres sur l'enfance et pour l'enfance. »

Qui, chez nous, fera un *Tom Sawyer* ? L. W.

“ CINÉ-MAGAZINE ” EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

ALGER

Charlie Chaplin a fait un long séjour à Alger. Jamais acteur chéri des foules ne fut ainsi acclamé. Le jour de son arrivée, un important service d'ordre, composé d'agents de police, d'agents cyclistes et de gendarmes à cheval, a pu, non sans peine, retenir les élans enthousiastes des Algériens. Obligé de présider divers galas donnés en son honneur, Charlie n'a pu assister à l'avant-première des *Lumières de la Ville* donnée en séance de minuit au Splendid Cinéma, au milieu d'une affluence considérable. Sydney Chaplin et M. Smith, administrateur délégué des « United Artist », assistaient à cette soirée sensationnelle.

André Hugon a terminé à Ouarda les extérieurs de son nouveau film parlé : *Sous la Croix du Sud*, dont l'interprétation réunit, pour la version française, les noms de : Jean Toulout, Ch. de Rochefort, Mihalesco et M^{es} Kaïssa-Rowa et Suzanne Christy. La version allemande, réalisée par M. Lasco, est interprétée par : Carl Platen, Werner Fuetterer, Louis Ralph, M^{es} Elga Brink, Kaïssa-Rowa, etc... La réalisation de ce film en plein Sahara a été hérissée de difficultés.

Jean Murat était récemment de passage à Alger, accomplissant au volant de son « Hotchkiss » une randonnée touristique à travers l'Algérie et le Maroc.

Le dessinateur humoriste américain Robert L. Ripley vient de tourner à Alger, au moyen du système Vitaphone, une série de sketches *Believe it or not* (*Croyez-le ou pas*). L'expédition cinégraphique qu'il dirigeait venait de New-York.

Alger a maintenant son club de cinéphiles d'avant-garde. Robert de Jarnville a présenté récemment aux membres du Ciné-Club algérien le film *La Ligne générale*. D'autres projections, avec la présence de metteurs en scène d'avant-garde, sont prévues pour le programme de cette année.

PAUL SAFFAR.

LYON

Le grand film d'Abel Gance, *La Fin du Monde*, dont on parle depuis deux ans, a eu l'honneur de l'écran à l'Opéra de Lyon.

— *Le Million*, de René Clair, a été présenté devant un public enthousiaste.

— Il nous a été permis de voir : *Cendrillon de Paris*, Lévy et C^{ie}, *Ma Cousine de Varsovie*, *Marions-nous*, *La Tendresse*, *Une belle Garce*, *Maison de danses*, *La Mélodie du Bonheur*, *Le Vautour*, *Vos Mollets, mesdames*, *La Folie Aventure*.

— Un grand film russe de Poudovkine, *Le Cadavre vivant*, a été projeté dans une salle de second ordre. C'est là un événement qu'il convient de signaler.

— Milton a chanté et dansé au Casino de Lyon.

— Un club de films d'avant-garde : « Le Club du Donjon », qui tient ses séances tous les samedis après-midi, nous a révélé il y a quelque temps : *Physiopolis*, film naturiste; *Les Déséchés de la vie*, qui ne mérite pas l'attention, et *La Folie des Vaillants*, de Germaine Dulac.

MAURICE BRUNIER.

NICE

Quatre films furent, ces dernières semaines, l'objet de prises de vues sur la

Côte d'Azur : *Le Cache rouge*, *La Métisse*, *Le Croiseur en folie* et *Diabète*. Ce dernier — mis en scène par Jaquelux — simplement pour quelques raccords.

Le titre de la version française (*Le Croiseur en folie*) et celui de la version allemande (*Une bombe sur Monte-Carlo*) du nouveau film de Hanns Schwarz et Max de Vaucorbeil, — les heureux auteurs de *Flagrant Délit*, *Princesse... à vos ordres !* — donnent une idée du sujet. Fuite, panique de la foule monégasque et des autos de la principauté, mise en batterie de mitrailleuses nous fixeront ici sur l'envergure de la réalisation. Toute la troupe travaille maintenant à Berlin.

— Alla G.-F.-F.-A., je fis encore une agréable rencontre, celle de M. Jean Cassagne, promu directeur de production. Enfin notons qu'à ces studios M. Robert Boudrioz commence, ces jours-ci, *Vacances*, dont la vedette est Florelle.

A la Nica, à Saint-Laurent-du-Var, nous sommes chez M. de Casembroot, metteur en scène du *Cachet rouge*; chez Jim Gerald, commandant du bâtiment, et naturellement chez M. Barbier. Bâti minuscule reconstruit. La cabine du capitaine, celle des prisonniers, les cuisines, etc., sont complètement installées. Pour les longs plans, on déplace un meuble, on souleve une cloison.



Jean Grémillon entre Laurence Clavias et Charles Vanel pendant la réalisation de *La Métisse*.

Opérateur, M. Walter. La bonne humeur, la franche camaraderie du « bonhomme de capitaine » auraient tempéré toute préciosité, mais il n'y en avait aucune. Bien sincèrement tous s'amusèrent comme s'il ne s'agissait pas d'une partie de leur travail, à la fête de la ligne qui, entre les hommes d'équipage, — Georges Téof joue un rôle de premier plan. — se déroulait en plein ciel... Oh ! le jeu passionnant des angles de prise de vues ! M. de Casembroot a tourné sur la côte l'embarquement à Toulon et les dernières scènes entre Laurette, le capitaine et le confident (M. J.-B. Fay); puis, avec ses canons, il a gagné le large.

— M. Jean Vigo, l'auteur d'un *À propos de Nice*, qu'ignorent encore les Niçois, achève le découpage d'un prochain film.

— Tous nos compliments à M. Tarrowsky, qui mena à bien d'impressionnantes mouvements de foule et à l'Union des Artistes pour son heureuse extension. Sait-on que les membres du bureau de ce groupement — comédiens d'écran — sont aussi : « as » en droit, ingénieur, ancien officier de l'armée russe, musicien... SIM.

TOULOUSE

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
Eau-Pâte-Poudre-Savon

Seins

Développés, Reconstitués

Embellis, raffermis
par les**Pilules
Orientales**

toniques et bienfaisantes, employées dans tous les pays pour les femmes et les jeunes filles pour combler les salières et acquérir, conserver ou recouvrer la beauté de la gorge. Traitement facile à suivre en secret. Flacon av. not. cont. remb. 18.50
J. Ratié, pharmacien, 45, rue de l'Echiquier, PARIS (10^e).
à BRUXELLES : Pharmacies Saint-Michel, Delacre, etc.
GENÈVE : A. Junod, 21, quai des Bergues

Acheter Ciné-Magazine,
c'est bien !
S'ABONNER, c'est mieux !

C^o de TRANSPORTS des Anciens Etablissements **ROBERT MICHAUX**
2, rue de Rocroy, Paris-10^e — Tél. : Trud. 72-81, 72-82, 72-83
Première Maison française spécialisée dans les Transports de FILMS
Services extra-rapides pour toutes directions
Agents à Londres, New-York, Berlin, Bruxelles, Rome, etc.

le portrait
d'un genre nouveau
est toujours signé

R. SOBOL

18, Bd Montmartre, PARIS

Provence 55-43



GRATUITEMENT ! le FAKIR AIN-DRAM par ses études astrologiques vous guidera dans la vie. Actuellement en France, le célèbre Fakir AIN-DRAM, astrologue réputé, maître des merveilleux secrets de l'Inde antique, vous donnera des conseils relatifs à votre SANTÉ, vos AFFAIRES, vos AMOURS. Le don merveilleux qu'il possède de lire le passé et l'avenir des destinées humaines est saisissant : laissez-le être votre conseiller et ami ; il vous évitera les ennuis et chagrins qui ont accablé votre passé ou qui vous menacent peut-être à l'heure présente. Pour profiter de cette occasion unique de faire votre bonheur, indiquez-lui sans retard, votre nom et prénom, ainsi que votre date de naissance et adresse exacte. Cette étude cependant détaillée et précise, est entièrement gratuite, mais vous pouvez joindre 1 fr. 50 en timbres-poste de votre pays pour couvrir les frais d'écriture et de port. Adresser votre demande au FAKIR AIN-DRAM, Service 99 P.R. Bureau 111, rue Ste-Anne, n^o 4, Paris (1^e). (Ne pas oublier la mention : P.R. Bureau 111, sur l'adresse). Indiquez si vous êtes Monsieur, Madame ou Mademoiselle.

généralement une semaine, *Le Chemin du Paradis* ne tint pas moins de quatre semaines, battant là encore tous les records de recette.

A Liège, ce fut une autre histoire ! Le film vit ses recettes augmenter progressivement de semaine en semaine, pour atteindre un plafond qui paraissait inaccessible.

ITALIE (Naples)

Aux studios de la « Cines » de Rome, sous peu sera commencé le premier « film-opéra » italien. L'opéra choisi est *La Valkyrie*, du maestro Catalani, et la « Cines Pittaluga » a pris des accords opportuns avec la société « Ricordi » de Milan pour les concessions des droits d'auteurs et l'autorisation de tourner cet opéra.

— A la « Cines » on tourne actuellement *Il solitario della Montagna*, sous la direction de M. V. de Liguoro, et le premier rôle féminin est tenu par M^{me} Letizia Bonini.

— Dans les mêmes studios, M. C. Campagnoli dirige *La Lanterna del Diavolo*, qui a pour interprètes M^{me} Maria Bonora, Donatella Neri, Letizia Quaranta et MM. Carlo Tamberlani et C. Gualandri.

— *Mare*, autre film sonore et parlé de la « Cines », dont le metteur en scène est M. Anton Giulio Bragaglia, est presque terminé. Les artistes qui en font partie sont M^{me} Dria Paola, Enrica Fantis et MM. U. Cocchi et U. Sacripante.

— Le film si attendu, *La Scala*, qui a pour interprète notre meilleure actrice de l'écran, M^{me} Maria Jacobini, est terminé.

— Le Syndicat national des écrivains communique que tous les écrivains italiens peuvent participer au concours, ouvert par le « Comité international », qui a pour but la diffusion artistique et littéraire par le cinématographe et qui alloue un prix annuel de 150 000 francs. Les concurrents peuvent envoyer un ou plusieurs scénarios ayant un caractère scientifique, social, économique, historique, instructif, littéraire ou documentaire, qui permettent, par leur diffusion dans les divers pays, la compréhension et le rapprochement des peuples dans l'esprit de la Société des nations. Tous les scénarios doivent être envoyés à Rome, au secrétariat du Syndicat.

— J'ai le regret de faire partie de la mort prématuée de notre grand industriel cinématographique Stefano Pittaluga. Il est mort le jour de Pâques, à la suite d'une douloureuse opération : il n'avait que quarante-quatre ans. Nos plus profondes et sincères condoléances à la famille du défunt et aux dirigeants de la Société A. Stefano Pittaluga.

GIORGIO GENEVOIS.

TURQUIE (Constantinople)

Les frères Ipekdi ont présenté au ciné Mélik, à une séance réservée aux autorités et à la presse, le grand film d'Abel Gance : *La Fin du Monde*.

— Les films grecs font de bonnes recettes ; le ciné Opéra a battu les records avec *Les Apaches d'Athènes*. Il a présenté également *Embrasse-moi, Mariza*, avec la vedette Mary Sayianou Katseli et l'artiste connu qui se trouve actuellement en notre ville, Mimi Kantioti. L'Opéra aussi a présenté le troisième film grec : *Astero*, avec Aliki, la charmante artiste de talent qui se trouvait à Constantinople en représentation avec sa troupe.

— Très prochainement, on tournera à Constantinople le premier film parlant turc : *Les Contrebands*. Le réalisateur et artiste de talent, Ertogrol Moushine Bey, en est le réalisateur.

F. NAZLOGLOU.

COURRIER DES LECTEURS

Tout lecteur, abonné ou non, désirant un renseignement quelconque sur un sujet cinématographique : technique, artistique, documentaire ou commercial, est prié d'adresser directement sa demande à IRIS. Prière de limiter à trois le nombre des questions. Les lettres parvenues avant le 15 du mois trouveront leur réponse au prochain numéro.

Polonaise qui aime la France. — Merci mille fois pour vos jolies cartes, qui m'ont fait un réel plaisir. 1^o C'est une erreur, je le crois aussi, de passer en même temps trois films de Chavalier dans une ville comme Varsovie. La critique de notre confrère polonais que vous me signaliez est assez surprenante. Il ne me serait jamais venu à l'idée que d'être présenté en costume de travail comme il l'est dans *La Grande Mare* puisse nuire au prestige de Chavalier, même en Pologne, où on n'aime que les choses brillantes. C'est un point de vue vraiment très spécial.

— 2^o Ramon Novarro parle très bien

français et avec un accent un peu méridional très amusant. Je souhaite que vous puissiez le voir et l'entendre dans *Le Chanteur de Séville*.

Un admirateur. — 1^o Dianèle Parola, que vous avez aimée dans *Les Amours de Minuit*, est Française et essayez de vous en consoler — mariée. Voici son adresse : 24, rue Raynouard, Paris (XVI^e). — 2^o Nous ne possédons pas encore de cartes postales de cette artiste.

L'IODHYRINE du D'DESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé
BOÎTE DE 60 CACHETS-PILULAIRES : 19fr. 40
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV^e).

Scaramouche. — 1^o Je vous ai fait adresser un catalogue de nos cartes postales. J'espère que vous l'avez maintenant entre les mains ? — 2^o Je ne sais dans quelle revue vous avez l'heure de l'interview de Ramon Novarro ; mais je suis surpris de la phrase que vous me citez, où il prétend que, « loin de vouloir devenir une grande star de l'écran, il préférerait rester parmi les planètes qui gravitent autour du soleil ». Je ne pense pas à de l'orgueil de sa part et ne veux pas croire à une maladroit publicité, car un artiste arrive au point où en est Ramon Novarro n'a pas à dédaigner la grande place qu'il a prise au ciel de l'écran. Il mérite, d'ailleurs, celle à laquelle il est parvenu, car, outre un physique extrêmement agréable — nul ne saurait le nier — il possède tous les dons qui font les grands comédiens. Sa version française du *Chanteur de Séville* l'a prouvé ; il y allie à une étourdissante fantaisie des dons d'émotion et un talent de chanteur infiniment agréable. — 3^o *Les Vikings*, que vous avez vu, ne sont pas à mon avis un film très réussi. Je n'en aime ni le thème, ni surtout la réalisation en couleur ; certaines scènes prétendent même à rire, quant aux costumes et à la mise en scène. Ce qui ne veut pas dire que la vision d'un tel film ne fait pas passer une heure assez agréable. Mais peut-être n'est-ce pas là uniquement le but d'un spectacle cinématographique. Par contre, je suis tout à fait de votre avis quant à l'interprétation orchestrale de cette bande, qui, par moments, était tout à fait remarquable.

Henry. — 1^o Henry Garat, auquel vous semblez porter tant d'intérêt, est un jeune artiste qui débute il y a quelque temps. — 2^o Henry Garat, auquel vous semblez porter tant d'intérêt, est un jeune artiste qui débute il y a quelque

temps au music-hall et qui fut remarqué par M. Vandal. Confiant dans ses qualités de comédien et de chanteur, ce producteur l'engagea pour tourner un rôle important dans *Les Deux Mondes*, que Dupont mit en scène. Ce ne fut évidemment pas une révélation dans ce film, mais il y donna néanmoins suffisamment d'indication pour que des firmes étrangères s'emparent de lui par la suite, et je pense à la Ufa qui le prit sous contrat et lui fit successivement interpréter *Le Chemin du Paradis*, *Flagrant Délit* et *Princesse, à vos ordres* ! Chacun de ces films marque un très sensible progrès dans sa manière et aussi dans sa voix infiniment agréable. La Paramount, dernièrement, soucieuse de s'attacher un excellent jeune premier, l'engagea, et c'est pour elle qu'il tourne actuellement à Joinville *Rive Gauche* et qu'il sera sous peu le héros d'*Un Homme en habit*. — 3^o Vous pouvez lui écrire c/o Studio Paramount, Saint-Maurice, Seine. L'adresse de l'homonyme que vous me donnez n'est pas la sienne ; je ne lui connais qu'une parente, sa sœur, artiste comme lui et aussi pleine de talent, mais qui ne porte pas le même nom.

John. — Vous pouvez écrire à Lily Damita, c/o M. G. M. Studio, Culver City, Hollywood, California. (U. S. A.). — 4^o Je suis très surpris que, chantant vous-même, donc au courant de la technique du chant, vous puissiez imaginer qu'un artiste, parce qu'il est doublé, quant à la voix, n'a pas l'organe de son physique. J'ai, pour ma part, entendu maintes grandes cantatrices à la voix fragile et magnifique qui auraient gagné à ne pas être vues, et combien de ténors supporterait la photographie ? Et ceci est, j'estime, le grand mystère de la phonogenie qui révèle qu'un jeune premier à l'allure aussi malé que John Gilbert puisse émettre des sons dignes de la Chapelle Sixtine, alors qu'une frêle ingénue semble, dès qu'elle ouvre la bouche, vendre des légumes sur le carreau des halles. Vous avez tort à ce point que certaines expériences, qui nous furent montrées récemment, prouvent que l'on peut — ou plutôt que l'on doit — arriver à doubler admirablement la voix d'artistes étrangers. Et ceci n'est pas un mince danger pour notre production nationale.

— 5^o Les principaux interprètes de la première version de *Quo Vadis* étaient : Cattanéo, Gustave Serena, Amleto Novelli, M^{me} Giunghi, M^{me} Brandini, M^{me} Cattanéo, Castellani, Molteni, Mastropietro. Bien sympathique.

La Belle et la Bête. — 1^o Mais oui, je connais votre ville et en ai beaucoup admiré toutes les beautés. Votre palais de justice et aussi votre hôtel de ville ont fait l'objet de toute mon admiration, et aussi la porte de l'Horloge et le port, tant de choses que je ne peux énumérer. Il n'en reste pas moins que votre maire fut mal inspiré le jour où il prit certaines décisions... qu'il eut le bon goût de rapporter depuis. — 2^o De tous les films que vous avez vus, il n'y a guère que *La Valse de l'Amour* qui m'a procuré quelque plaisir, et encore n'est-ce uniquement que grâce à l'interprétation de Willy Fristch et Lilian Harvey. — 3^o Il est à

mon avis ridicule de vouloir absolument donner, ou plutôt vouloir reconnaître, une nationalité aux films qu'on nous présente. Qui peut se vanter, à de rares exceptions près, de pouvoir dire : ceci est américain, ceci est français, ceci est allemand. Il faudrait pour cela que le film soit bien mauvais ou tellement spécial.

Je ne pense pas que les premières comédies réalisées en Amérique par Lubitsch fussent spécialement américaines, pas plus d'ailleurs que les opérettes telles que *Flagrant Délit*, *Le Chemin du Paradis*, allemandes. Par contre, je veux espérer que les étrangers voyant et entendant certaines bandes françaises ne leur trouvent pas un esprit spécifiquement français. — 4^o On fait trop parler les artistes, trouvez-vous, dans les films réalisés actuellement. Comme je vous comprends et suis de votre avis ! Mais nous sommes à une époque transitoire, où, encore émerveillés par la nouveauté et la découverte et voulant à tout prix utiliser des appareils coûteux, les producteurs tiennent à ce que leurs films soient parlants. Ceci ne saurait durer, et je veux croire que l'avenir nous réserve une formule infiniment plus rationnelle où la parole ne sera utilisée que lorsqu'elle sera nécessaire : c'est-à-dire comme le furent les sous-titres au moment du film muet.

EMON MAGNEZIA rajeunit le visage en 20 minutes. Broch. Grav. Andrey, 3, r. du Gst-Lamrezac, Paris.

Ramon. — 1^o Je ne connais pas à l'heure actuelle de film muet, du moins en France, qui soit en cours de réalisation. Il faut en prendre notre parti. — 2^o Les principaux films tournés par Mosjoukine sont : *L'Enfant du Carnaval*, *Tempêtes*, *La Maison du Mystère*, *Le Brasier ardent*, *Kean*, *Les Ombres qui passent*, *Le Lion des Morts*, *Feu Mathias Pascal*, *Michel Strogoff* et trois ou quatre films tournés en Amérique qu'à Berlin. — 3^o Étant donné son âge et la date à laquelle il doit avoir quitté la Russie, je ne pense pas qu'Ivan Mosjoukine, que je ne crois pas issu de la plus haute aristocratie, pût être colonel dans l'armée russe. — 4^o Barbara Kent, la nouvelle partenaire d'Harold Lloyd, n'est pas sa femme. Le grand comique a épousé — l'ignorez-vous donc ? — son ancienne partenaire Mildred Harris, qui ne fait plus de cinéma.

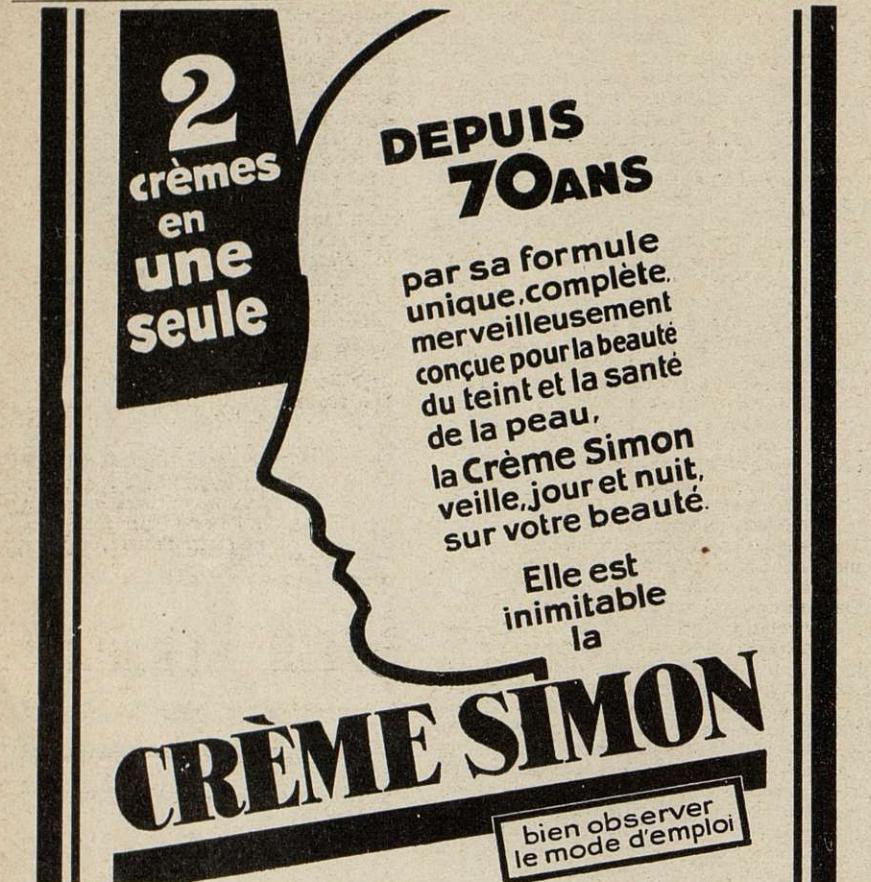
On m'appelle Edgar. — 1^o De tout temps les rois, tout au moins on le chanta et l'écrivit, épousèrent les bergères. Pourquoi ne voulez-vous pas que le cinéma continue cette tradition et qu'un chanteur des rues n'épousât pas une petite bourgeoisie ? La vraisemblance dans de telles histoires n'a que peu d'importance quand le spectacle est agréable, et c'est le cas pour *Le Roi des Resquilleurs*. — 2^o Merci pour les très aimables compliments que vous voulez bien me faire à notre nouvelle formule que vous venez de découvrir. Vous pouvez sans crainte vous abonner, car *Ciné-Magazine* ne vous parviendra pas roulé, mais sous enveloppe à plat, donc intact.

— 3^o Grand merci pour votre proposition, mais nous avons pour le moment un correspondant à Alexandrie qui nous fait part des manifestations cinématographiques.

Tous les artistes, sans exception, achètent-ils leur maquillage à la PARFUMERIE DES GALERIES SAINT-MARTIN 11 & 13, boulevard Saint-Martin, PARIS

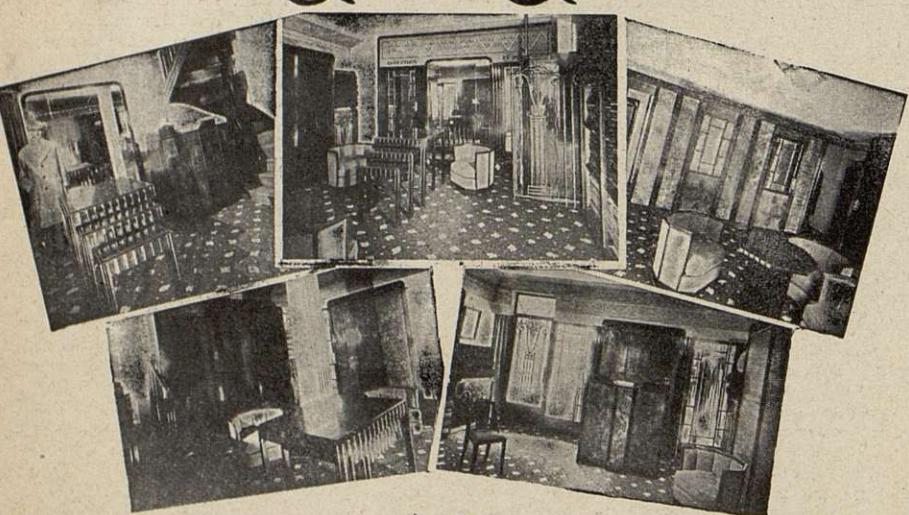
Cette Maison, depuis sa fondation, a dans ses Magasins un Rayon de Fards spécial pour Artistes

G.7
Pour Maigrir
PILULES GALTON le meilleur amaigrissant
 Prenez les PILULES GALTON. Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger. Le flacon avec notice, contre remb.: 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Echiquier PARIS, 10^e



Le Maître Couturier de l'Homme Chic

JOË - JÔ



Vues Intérieures
du Magasin et des Salons
19, Boulevard Poissonnière-Paris (2^e). Tél. Central 73-19

phiques de votre ville. Le cas échéant, je ne manquerai pas d'avoir recours à vos bons offices. Merci aussi pour les timbres que vous m'adressez et qui ont fait la joie d'un philatéliste de mes amis.

Al-Ram. — 1^o Ce film de Clive Brook est achevé depuis longtemps, mais il y a peu de chance pour que nous le voyions jamais en France. — 2^o Vous n'avez qu'une chance de faire lire un scénario par les maisons d'édition auxquelles vous l'adressez, c'est de le présenter sous forme de nouvelle, sans aucun essai ni de découpage, ni de dialogue, l'idée seule compréhensible. Laissez à des spécialistes le soin de compléter votre travail — 3^o Clive Brook, c/o Paramount Studio, Hollywood, California (U. S. A.).

Jaque... toujours. — 1^o Je ne retrouve pas l'adresse de la secrétaire du Club Jaque-Catelan, mais vous pouvez vous adresser de notre part directement à votre artiste préféré, 63, boulevard des Invalides. — 2^o Vous avez pu applaudir Philippe Hériat dernièrement dans *Napoléon à Sainte-Hélène*, *Détresse, Dans une île perdue...*

Nabuchodonosor. — 1^o Assez curieuse votre lettre, qui débute par un « éreinement » de *La Féerie du Jazz*, mais que suivent de nombreuses et fort justes appréciations sur la magnificence des tableaux et le talent de certains artistes chanteurs ou danseurs. Pour ma part, j'ai finalement aimé cette bande, non pas qu'elle ne révélât grand' chose du point de vue cinématographique pur, mais j'y ai pris le même plaisir que celui que j'éprouve à un spectacle de music-hall parfaitement réglé. Il est indéniable que certaines scènes nous ont révélé un sens décoratif, une utilisation des ensembles que nous n'avions pas encore vus, même sur nos grandes scènes de music-halls. La couleur, elle-même, n'avait pas, je pense, été aussi judicieusement et harmonieusement employée jusqu'alors. Quant à Paul Whiteman, vous avez raison en lui trouvant une ressemblance avec Hardy le gourou, mais vous semblez ignorer qu'il n'est pas un comédien comique mais un chef d'orchestre de jazz et des plus réputés du monde entier. — 2^o Et vous faites encore de grands et justicieux compliments à *La Féerie du Jazz* en lui opposant ce *Mirage de Paris*, qui vous a tant déplu. Ce film est en effet une des plus grandes erreurs, — et je ne veux pas être méchant, — qu'on ait jamais commises. Mme Irène Bordoni, femme charmante, artiste intelligente, eut une assez grande renommée à Paris il y a quelques années, et plus grande encore à Londres et à New-York. Mais, sur la scène, les producteurs du *Mirage de Paris* oublièrent que ce qui avait été le succès de cette artiste dans les pays anglo-saxons, ce fut uniquement, outre son immense personnalité, l'accent étranger avec lequel elle parle l'anglais, mais que cette particularité enlevée, il ne restait plus devant le micro et l'appareil de prise de vues qu'une artiste assez quelconque et plus assez jeune pour le rôle qu'on lui confiait.

Chabell-Valence. — Il n'existe pas, tout au moins à ma connaissance, de traité de maquillage au cinéma. C'est une chose qui s'apprend au studio, soit que des camarades vous aident lorsque vous débutez, soit qu'il existe dans l'établissement un spécialiste maquilleur, ce qui est de plus en plus fréquent. Quant au second ouvrage que vous désirez, il n'existe pas non plus; le champ, d'ailleurs, en serait trop vaste.

Cécell Eriol. — 1^o Il y a bien longtemps que Mme Marcy Capri n'a pas tourné. Son dernier film fut, je crois, *Celle qui domine*. — 2^o André Liabel fut et, je pense, est encore le collaborateur de Léon Mathot.

Mauricette. — 1^o Vous pouvez écrire

à Marcelle Chantal, 64, avenue Kléber. Nul doute qu'elle ne vous donne satisfaction. — 2^o Fernand Fabre, 8^{ter}, rue des Saules, Paris.

V. T. 52. — Je ne pense, hélas! pas qu'aucun producteur, à l'heure actuelle, puisse s'intéresser à des versions de films en langue néerlandaise, le débouché de ce genre de productions étant par trop réduit et le marché étant certainement pourvu en films allemands. La situation peut d'ailleurs changer, surtout si les expériences de *Dubbing* semblent réussir.

VENTE PALAIS CORBEIL, 21 mai 1931, à 13 heures, en un seul lot, d'un **BATIMENT A USAGE DE CINÉMA**

184, rue **à Villeneuve-St-Georges**, de Paris, comprenant: grande salle, scène et dépendances, cabine de projections, bar, chauffage central, électricité, y compris, fauteuils et chaises. **Installation récente non encore utilisée**, et d'un **PAVILLON** même ville, rue d'Alémont, comprenant: cave, rez-de-chaussée (salle à manger et cuisine), 1^{er} étage (2 chambres), hangar. Terrain 720 mètres environ. Mise à prix: 578 700 francs. S'adresser p. renseign. M^e J. ANDRÉ, avoué, à Corbeil, et s. l. p. visit.

Majeanrie Mubelrat. — 1^o Pourquoi vous êtes tant torturé l'esprit afin de trouver pareil pseudonyme? J'aurais aussi bien compris si vous aviez signé, par exemple, Bell-Murat. — 2^o Marie Bell est sous contrat avec M. P.-J. de Venloo, qui, aimablement, la prête à certains de ses confrères producteurs lorsqu'il ne l'emploie pas: c'est pourquoi vous avez pu la voir dans certains films tels que *L'Homme qui assassina*. — 3^o Vous n'ignorez pas que les programmes de salles de quartiers sont élaborés, d'une façon générale, plusieurs mois à l'avance, tandis que ceux des salles d'exclusivités ne sont décidément que quelques jours avant la première. C'est pourquoi un film peut fort bien passer sur les boulevards, et ce avec un très vif succès, pendant plusieurs semaines et n'être projeté dans les salles de quartiers que plusieurs mois après. C'est le cas de *La Folle Aventure*. — 4^o Vous êtes bien difficile quant aux vedettes américaines, et vous vous plaignez que la mariée est trop belle, parce que vous les trouvez toutes jolies et que vous ne pouvez que leur reprocher de se ressembler toutes, ce qui me paraît un peu arbitraire, car je n'ai jamais trouvé aucune affinité entre une Clara Bow et une Jeanette Gaynor, par exemple. Par contre, je vous trouve assez désobligeante pour les vedettes françaises, qui méritent mieux que l'opinion que vous avez d'elles. Elles ne paraissent peut-être pas toujours très jolies, mais êtes-vous sûre que leur opérateur n'en soit pas responsable, et je puis citer à l'appui de cette opinion de récents films de Jeanne Héblign ou de Suzy Vernon, qui, jamais, ne nous paraissent aussi charmantes et mieux utilisées que dans les films qu'elles tournèrent à Hollywood. Les Américains, dites-vous, ne voient dans le cinéma qu'une grande entreprise commerciale, mais qui songeraient à leur reprocher? Ne pensez-vous pas que les producteurs français n'aiment exactement le même but? Peut-être ne réussissent-ils pas toujours aussi bien, mais ceci est une toute autre histoire...

Jacque. — 1^o Quelle bizarre lettre que la vôtre et comme il est difficile d'y répondre! Je ne sais rien de vous, comment me serait-il possible de vous conseiller et même de vous donner quelques indications utiles? Je ne sais rien des capitaux dont vous disposez, rien de votre âge, ni de vos capacités. On ne monte pas une firme de production comme un débit de tabacs. Outre les nombreux millions né-

cessaires, il faut et une préparation spéciale et une connaissance approfondie du cinéma, du public et des collaborateurs dont on doit s'entourer. On ne « lance pas une firme » comme un produit de beauté. Ce n'est pas uniquement une question de publicité, car la publicité doit s'appuyer sur des bases solides si l'on désire qu'elle ait un certain rendement. La façon dont vous me posez certaines questions quant aux associés ou aux actions qu'il faut émettre me font penser que vous êtes encore bien jeune, donc éloigné du « but de votre vie ». Je souhaite ardemment que, par la suite, vous puissiez réaliser votre désir, mais je ne pense pas que, pour le moment, vous soyiez tout à fait au point. — 2^o Pas plus que le phonographe ou la T. S. F. n'ont nui aux grands concerts qui refusent du monde dès qu'ils ont un programme intéressant, pas plus la télévision ne réduira le nombre des spectateurs des théâtres ou des cinémas. — 3^o Qu'entendez-vous par la meilleure action française ou la meilleure action américaine? Vos questions manquent décidément de netteté pour que je puisse y répondre. Si vous avez quelques placements à faire, votre agent de change, mieux que moi, doit vous conseiller, et vous trouverez en outre, chaque jour, dans tous les quotidiens, ou presque, la cote de la Bourse, qui vous donnera les cours et fluctuations des valeurs que vous me citez. — 4^o Aussi imprécise est votre demande au sujet des revues américaines. On ne peut qualifier un journal « le meilleur » ou « le plus mauvais », chacun ayant en général son genre particulier. *Screeland* et *Photoplay* sont des revues intéressantes, c'est tout ce que je peux vous dire. Quant au prix d'abonnement, votre librairie vous renseignera: — 5^o Quelle version de *Quo vadis* avez-vous vue? Celle avec Janine? — 6^o Vous auriez reçu votre très longue lettre, que vous vous seriez aperçus que vous aviez omis de me donner le nom de l'artiste duquel vous désirez connaître l'âge et le prochain film. Avouez que, là, encore, il m'est difficile, dans ces conditions, de vous répondre.

Gilbert. — Votre sentiment quant au doublage des voix est, je crois, assez pré-maturé. Il ne faut pas se baser simplement sur une ou deux expériences — ou essais — pour juger d'une pareille chose. Le principe seul, pour le moment, doit nous intéresser et peut-être même nous inquiéter, car il n'y a aucune raison pour qu'on ne parvienne pas à doubler parfaitement toutes les voix, d'autant que le film parlant devant tendre vers un minimum de texte parlé, une grande partie de la difficulté tombe. D'autre part, les films que vous avez vus n'avaient pas été tournés en prévision de ce doublage. Le jour où, lorsque mettant en scène une version originale, un réalisateur saura que les paroles prononcées au cours du film doivent être doublées par la suite, il s'ingéniera évidemment, et cela lui sera facile, à ne prendre que des plans avec des profils ou des trois-quarts, afin d'éviter le plein face qui révèle aux spectateurs tous les mouvements de la bouche. Ce n'est pas une raison parce que, dans ce que l'on fit jusqu'à présent, les « doublures » furent assez mal choisies et ne correspondirent pas exactement aux types des personnages, pour qu'on n'arrive pas un jour ou l'autre — proche sans doute — à une quasi-perfection. Et ce jour-là, — je ne voudrais cependant pas être trop pessimiste, mais ne faut-il pas voir la chose telle qu'elle se présente? — et ce jour-là, dis-je, le cinéma parlant français se trouvera exactement dans la même situation que le cinéma français muet se trouvait lorsque il y a deux ans vis-à-vis du cinéma américain.

IRIS.



HAUTE COUTURE
99 RUE DU F⁹ ST HONORÉ
PARIS (8^e)
TÉLÉPHONE: ÉLYSÉE 65-72

SEUL VERSIGNY
APPREND A BIEN CONDUIRE
A L'ÉLITE du MONDE ÉLÉGANT
sur toutes les grandes marques 1931

87, AVENUE GRANDE-ARMÉE
Porte-Maillot Entrée du Bois

la Timidité
EST VAINCU EN QUELQUES JOURS
par un système inédit et
radical, clairement exposé
dans un très intéressant
ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre
1 fr. en timbres. Écrire au Dr de la Fondation
RENOVAN, 12, rue de Crimée, Paris.

Mariages honorables, riches et p. t. situations. M^e TELLIER, 4^r, de Chantilly (t. sér.).

MARIAGES honorables, relations dans toute la France. 2 à 7 h. et sur rendez-vous (Cent. 96-70). M^e BLANCHARD, 5^r, Cardinal-Mercier (1^{er} étage).

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Recolté de 10 h. à 7 h. M^e THÉODORA, 14, rue Lepic (18^e). Corresp. Env. pren., date de naissance. 15 fr.

MME HYZARAH célèbre professeur de SCIENCES OCCULTES, vous guidera, grâce à sa lumineuse méthode hindoue. Recolté de 14 à 19 h., sauf dimanche. ? 9, boulevard Diderot (face gare Lyon), 2^e étage.

Le Présent et l'Avenir n'ont pas de secrets pour VOYANTE Thérèse GIRARD, 78, av. des Ternes, Paris. Consultez-la, vos inquiétudes disparaîtront. De 2 h. à 7 h. et p. correspond. Notez bien: Dans la cour, au 3^e étage.

MARIAGES honorables, riches et de toutes conditions, facilités en France sans rétention, p. œuvre philanthropique, av. discréet et sécurisé. Écrivez: Répertoire privé, 30, av. Bel-Air, Bois-Colombes (Seine). (Réponse sous pli fermé sans signe extérieur.)

Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.



PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

PARIS

Alexandra. — Artistic. — Boulvardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnole. — Cinéma Convention. — Etoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Legende. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Gaité Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Épatant. — Maillot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochefoucault. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Tempila.

BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre. — AUBERVILLIERS. — Family-Palace. BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino. CHARENTON. — Eden-Cinéma. CHATILLON-S-BAGNEUX. — Ciné Mondial. CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé. CLICHY. — Olympia. COLOMBES. — Colombe-Palace. CROISSY. — Cinéma-Pathé. DEUIL. — Artiste-Cinéma. ENGHien. — Cinéma Gaumont. FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes. GAGNY. — Cinéma Cachan. IVRY. — Grand Cinéma National. LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé. MALAKOFF. — Family-Cinéma. POISSY. — Cinéma-Palace. RIS-ORANGIS. — Familia-Pathé-Cinéma. SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace. SAINT-GATIEN. — Sélect-Cinéma. SAINT-MANDÉ. — Tourelle-Cinéma. SANNOIS. — Théâtre Municipal. TAVERNY. — Family-Cinéma. VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma. AMIENS. — Excelsior. — Omnia. ANGERS. — Variétés-Cinéma. ANNEES. — Ciné Moderne. ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont. AUTUN. — Eden-Cinéma. AVIGNON. — Eldorado. BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés. BELFORT. — Eldorado-Cinéma. BELLEGARDE. — Modern-Cinéma. BERCK-PLAGE. — Impératrice-Cinéma. BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia. BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comédia-Cinéma. — Théâtre-Français. BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé. BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli. CADILLAC (Gir.). — Family-Ciné-Théâtre. CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma. CAHORS. — Palais des Fêtes. CAMES. — Cinéma des Santos. CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont. CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma. CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné. CHALONS-SUR-MARNE. — Casino. CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Pathé. CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Balcon. — Eldorado. CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé. DENAIN. — Cinéma Villard. DIEPPE. — Kursaal-Palace. DOUAI. — Cinéma Pathé. DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart. ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia. GOURDON (Lot). — Ciné des Familles. GRENOBLE. — Royal-Cinéma. HAUTMONT. — Kursaal-Palace. JOIGNY. — Artistic. LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma. LE HAVRE. — Sélect-Palace. — Alhambra. LILLE. — Cinéma-Pathé. — Familia. — Printania. — Wazennes-Cinéma-Pathé.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air. BONE. — Ciné Manzini. CASABLANCA. — Eden. SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma. SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma. TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden. BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Coliséum. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma. BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasului T.-Séverin. CONSTANTINOPLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Cine Moderne. GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile. MONS. — Eden-Bourse. NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia. NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.



Ciné-Magazine-Sélection

TOUTES LES VEDETTEs DE L'ÉCRAN
EN CARTES POSTALES BROMURE

Dernières Nouveautés

(Envoi du catalogue complet sur demande)

- | | | |
|-------------------------------------|-------------------------------|--|
| 805. Joséphine Dunn. | 836. 837. 838. Nancy Carroll. | 870. Alice Cocéa. |
| 806. Joan Crawford. | 840. Dennis King. | 871. Maurice Chevalier (<i>Le Petit Caf</i>). |
| 807. Anita Page. | 841. George Bancroft. | 872. Agnès Petersen. |
| 808. Richard Arlen. | 842. Jeanette Mac Donald. | 873. Henry Garat. |
| 809. William Boyd. | 843. Claudette Colbert. | 874. Marlene Dietrich. |
| 810. Fay Wray. | 844. Norma Shearer. | 875. Marlene Dietrich. |
| 811. Sally O'Neil. | 845. Marcelle Chantal. | 876. Suzy Vernon. |
| 812. William Powell. | 846. André Roanne. | 877. Danièle Parola. |
| 813. Dorothy Jordan. | 847. Kathryn Crawford. | 878. Fernand Fabre. |
| 814. Clark Bow. | 848. André Roanne. | 879. Anita Page. |
| 815. Jeanette Mac Donald. | 849. Johnny Mac Brown. | 880. Marcelle Chantal. |
| 816. Lilian Roth. | 850. Clara Bow. | 881. Greta Garbo. |
| 817. George Bancroft. | 851. Maly Delschaft. | 882. John Mac Brown. |
| 818. Greta Garbo, C. Nagel. | 852. Maria Paudler. | 883. Maurice Chevalier. |
| 819. Maria Corda. | 853. Betty Balfour. | 884. Charles Rogers. |
| 820. Laura La Plante, J. Boles. | 854. Corry Bell. | 885. Gary Cooper. |
| 821. Janet Gaynor, Charles Farrell. | 855. Betty Bird. | 886. Marion Davies. |
| 822. Gustav Frolich. | 856. Anna May Wong. | 887. Bébe Daniels. |
| 823. John Mac Brown. | 857. Marion Davies. | 888. Greta Garbo. |
| 825. Livio Pavanelli. | 858. Grock. | 889. Henry Garat. |
| 826. Georg Alexander. | 859. Thomy Bourdelle. | 890. Mary Brian. |
| 827. Virginia Cherrill. | 860. Marie Bell. | 891. Lily Damita. |
| 828. Mona Maris. | 861. Harold Lloyd. | 892. Maurice Chevalier. |
| 829. Ronald Colman. | 862. Bessie Love. | 893. Claudette Colbert. |
| 830. Charles Rogers, Mary Brian. | 863. Barry Norton. | 894. Marlene Dietrich. |
| 831. Ch. Rogers, Jean Arthur. | 864. Raquel Torrès. | 895. Jeanette Mac Donald. |
| 832. Ruth Chatterton. | 865. Jeanette Mac Donal. | 896. Jeanett Mead Donald. |
| 833, 834, 835. Lily Damita. | 866. Jeanette Mac Donal. | 897. Ramon Novarro, Suzy Vernon (<i>Le Clanteur de Séville</i>). |

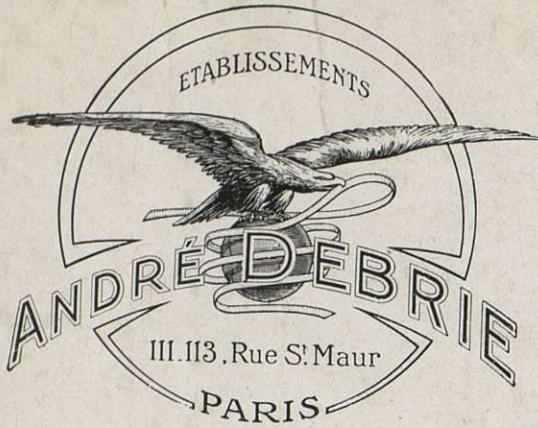
LES 25 CARTES : franco, 15 fr.; 100 CARTES : franco, 50 fr.

Adresser les commandes avec le montant à "Ciné-Magazine", en espèces, mandat ou chèque (Compte chèques postaux N° 309-08).

INDIQUER SEULEMENT LES N° DES CARTES.

Pour les quantités au-dessous de 25, s'adresser directement chez les libraires. N'oubliez pas que l'affranchissement actuel de la Carte Postale illustrée n'est plus que de 15 centimes avec cinq mots, signature et date :

40 centimes avec correspondance entièrement libre.



PRISE DE VUES SONORES



PRISE DE VUES
EN "TRAVELLINGS"

SILENCE ABSOLU

ARRÊT AUTOMATIQUE EN CAS DE FAUSSE MANŒUVRE